



RETOUR DE S.T.O. L'envers du décor



1940 : l'exode

Déportation : Dachau et Chelmno

Ardennes 44 : Le 168th Engineer Battalion

Toulouse sous l'occupation



<http://www.debarquement-normandie.com/phpBB2/>



HISTOMAG'44

Equipe de rédaction

Stéphane DELOGU
 Prosper VANDENBROUCKE
 Alain LELARD
 Eric GIGUERE
 Philippe MASSE
 Frédéric DUMONS
 Lucile DELAS
 Henri REGISTER
 Laurent LIEGEOIS
 Philippe PARMENTIER

Contact rédaction
juin1944@wanadoo.fr

PARTENAIRES INSTITUTIONNELS



Ligne de Front



Axe et alliés



Batterie de Merville

PARTENAIRES WEB



Forum Livres de Guerre



Histoquiz



Dowpanzer

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.



SOMMAIRE

- Page 3 - Edito
- Page 5 - La presse et les livres
- Page 6 - Le saviez vous ?
- Page 10 - Toulouse sous l'occupation (5)
- Page 17 - Retour de Slavouta
- Page 29 - Le 168ème Bataillon du Genie
- Page 49 - Dachau
- Page 52 - Chelmno
- Page 60 - 1940, les civils Belges sur les routes

HISTOKIT



L'Histoire de la 2ème guerre mondiale en maquette

L'édito

Les indigents du souvenir ont pu souffler depuis le 1er décembre 2007, date de parution du dernier Edito, sacrifié lors du dernier numéro à une noble cause : celle de faire croire à votre serviteur qu'il était irremplaçable, principe à l'égard duquel ledit serviteur, se reconnaît aussi flatté que penaud bien qu'il ne souscrive que très partiellement à cette thèse hardie. Quoi qu'il en soit, on n'a donc enquiné personne depuis trois mois et on vous avoue que la sensation de manque est telle qu'on en a profité pour en garder quelques unes sous le coude et vous les servir sur un plateau d'argent avec rampe de lancement intégrée. C'est donc parti pour un tour, sans aucune idée de classement hiérarchique puisque les nominés d'avril ont tous mérité de la Nation.

A ceux qui se persuadent qu'il ne se passe jamais rien dans l'enceinte du plat pays de Brel, on va donner une occasion de faire pénitence : le bijou qu'on vient de vous dégouter vient de Belgique et mérite un triple ban. Figurez vous , bonnes ouailles que dans la petite cité sans histoire de Bonsecours on pratique avec une dextérité tout professionnelle un sport à la mode : le devoir de mémoire. Pas de quoi fouetter un chat. On aurait pu se fendre, pensez vous, d'un petit encart dans une autre rubrique, un petit truc discret qui serait passé inaperçu. C'eût été dommage car on est de ceux qui pensent que le devoir de mémoire revisité à la mode Bonsecours mérite mieux qu'un fond de page. On vous fera la grâce des préparatifs et des activités satellites pour mieux vous parler du clou du spectacle, le ci-devant défilé commémoratif et rétrospectif où chacun n'est oublié. Le public vient en masse à Bonsecours et n'est jamais avare de ses rires et de ses applaudissements. Les artistes les plus recherchés sont bien évidemment, comme chez Pinder, les troupes de clowns qui n'ont pas leur pareil pour déclencher l'hilarité des petits et grands. Ceux de chez Bonsecours, sûrs de leur affaire n'ont pas lésiné sur les costumes : les svastikas et runes flottent dans l'air et sur le pavé comme au bon vieux temps des spectacles du cirque Goebbels. Au coin d'une rue, une petite juive portant haut l'étoile jaune marche d'un pas alerte et décidé, encadrée par deux Auguste endimanchés et tirés à quatre épingles : rien ne manque, même pas la tronche de circonstance. « *Elle s'appelait Sarah* » nous annonce gaillardement le speaker. » *Les deux autres figurants sont Helmut et Reiner, ils répètent leur numéro tous les soirs après le turbin, dimanche et jours fériés* » répond l'écho. Tout est bien qui finit bien, sauf pour Sarah.

Le public, amusé et gavé de hot dogs tout en versant une larme sur la famine du ghetto de Lodz, peut maintenant admirer l'attraction suivante, un sketch qui laisse loin derrière Groucho Marx. Deux clowns aussi facétieux que les précédents ont piqué les béquilles d'une résistante, honteuse et jurant qu'on ne l'y reprendrait plus, bêtement coincée sur la place du village . Bons princes et goguenards, Croquignol et Patouille – c'est leurs noms de scène – reviendront à la rencontre de la malheureuse cul de jatte et l'aideront à rentrer au bureau des entrées de la Gestapo locale en la traînant sur deux bons kilomètres. Que n'eût elle pas fait sans eux. Petits et grands sont aux anges, la magie du cirque aura toujours cet effet bénéfique de tous nous renvoyer à la magie de l'enfance. A Bonsecours, le spectacle est permanent et chacun peut rencontrer au détour d'un bistrot la joyeuse compagnie d'artistes que l'on reconnaîtra facilement aux runes SS qu'ils portent , qui sur la casquette, qui sur un débardeur en coton blanc, levant leur chopine au devoir de mémoire. C'est beau, c'est abouti, c'est émouvant : du rire et des larmes à foison et tout ça sans réclamer un kopek au bon peuple venu des quatre coins de l'Europe nouvelle, marchant d'un seul pas vers un idéal commun au milieu des steppes de l'Oural , adhérant sans réserve à une aventure virile et saine. La tirade est certes un peu longue à engloutir sans reprendre son souffle, mais on vous la restitue en intégralité, vu que quelques milliers de couillons de la lune se sont tout de même fait avoir comme des bleus en l'entendant sur Radio Paris. A Bonsecours, on peut se demander utilement qui sont les plus couillons : ceux qui veulent faire croire que leur approche de l'histoire frappée des runes est totalement saine et dénuée d'arrière pensée ou ceux qui regardent une gamine à étoile jaune marcher vers la mort entre deux *neuneus* à croix de fer tout en se tapant un casse dalle dégoulinant de margarine. Pour être honnêtes, on hésite à tel point qu'on sollicite un délai de réflexion avant d'attribuer la palme du mauvais goût.

Le devoir de mémoire n'est il pas finalement une jolie femme que chacun peut habiller à sa guise ? . Le risque majeur est que dans ce cas de figure les goûts de quelques pékins sont à ce point douteux que la plus belle des créatures peut prendre des allures de dame de petite vertu. C'est ce que nous avons cru percevoir à Bonsecours ; arrêtez nous sur le champ si d'aventure nous avions la berlue. Que cette sympathique manifestation soit partie il y a quelques années d'un principe sain, celui du véritable devoir de mémoire,est tout à fait possible et louable. Que ce qui fut une manifestation utile et intelligente ait dévié de son fil conducteur au point de devenir un des points de convergence favoris de quelques groupuscules nostalgiques de la zvastika est une réalité dont nous sommes tout aussi convaincus. On est vivement désolés si cette prose n'a pas le bon goût de plaire à tout le monde et ce pour un motif valable : ceux à qui elle ne plaira pas sont précisément ceux qui ne ressentent aucune gêne en matant une rafle reconstituée, avec la regrettée Waffen SS aux premières loges. Au mois prochain.

La presse



N°10 – Avril – mai 2008

<http://www.ligne-front.com/>



- Dossier :
Hitlerjugend : de l'endoctrinement de masse aux combats de Normandie
Stéphane Delogu
- Dossier :
Résistance : combien de divisions ? Les maquis FFI au combat à l'été 1944
Dominique Lormier
- Grande Guerre :
Verdun 1916 ; Les trois jours de Douaumont.
Vincent Bernard
- Biographie :
Walther von Brauchitsch
Laurent Tirone
- Parcours / Témoignage :
Bretagne, Ardennes, Hollande ... Parcours de guerre de Loïc Raufast, para de la "bande à Marianne" David Portier

- Rubriques : Courrier des lecteurs ; After Action Report ; Chronique d'un siècle de guerre , **disponible en kiosque**

Les livres

par Philippe MASSE

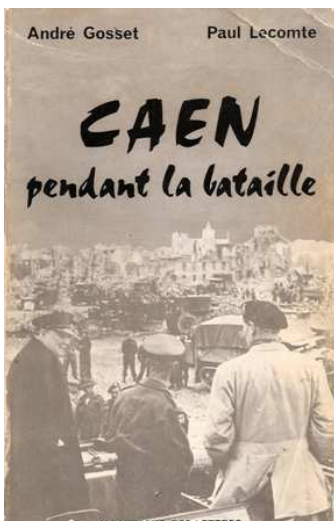
Ce mois – ci la chronique sur la littérature dédiée à la seconde guerre mondiale va se trouver un peu modifiée. Je sais qu'un certain nombre d'entre-vous fréquentent les vides greniers, les brocantes, les bouquinerie pour y trouver de vieux livres qui ont été édités il y a quelques années.

Caen pendant la bataille (André Gosset Paul Lecomte éditions carrefour des lettres 1974)

Le 18 juillet 1945, le Commissaire Régional de la République Bourdeau de Fontenay rappelle que « Caen donnait à la France comme au monde la plus pure leçon de courage qu'il fut possible de donner en se haussant pour l'histoire au niveau de ses sœurs Calais et Verdun dont la vertu fut d'être pure et d'être dure »

Si Jean-Pierre Bénamou et Albert Pipet ont, dans leurs ouvrages respectifs, su montrer le calvaire des soldats pour la libération de cette ville ces deux journalistes du journal Normandie, eux, vont nous montrer la bataille de Caen vécue de l'intérieur, par ses habitants.

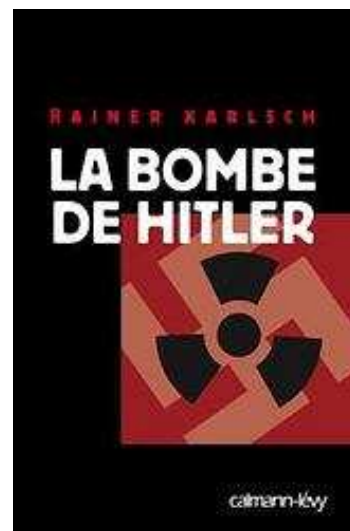
Ce livre est scindé en quatre parties, les quatre moments de la bataille, le sauvetage des biens et des vies, l'habitat, au service des sinistrés et des réfugiés. Les auteurs ont collectés des témoignages et des rapports sur les conditions de vie des civils pendant la bataille. Tour à tour, vous serez avec les équipes de sauvetages, comprendrez l'action de la défense passive, vivrez avec les réfugiés dans les centres d'accueil ou dans les carrières. Mérite une attention particulière par tous ceux qui s'intéressent à la bataille de Caen.



La bombe de Hitler (Rainer Karlsch éditions Calman Lévy)

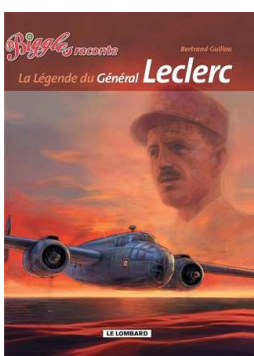
En 2004 « Histoire de guerre » publie un article de Roland Hautefeuille sur la bombe atomique allemande, mythe ou réalité ? Cet article, très documenté, mentionnait que l'Allemagne s'était lancée dans la course à l'arme nucléaire et qu'elle n'avait pu arriver à la construction d'une bombe. Or cette théorie est

remise en cause par le livre de Karlsch Rainer, qui, se basant sur un certain nombre d'analyses, nous confirme qu'un certain nombre de chercheurs ont œuvrés sous l'égide des SS à la construction d'un réacteur et à l'élaboration d'une bombe « A » qu'ils ont testée deux fois avec succès en 1944 et 1945 causant la mort de plusieurs centaines de prisonniers. L'enquête s'appuie sur des comptes rendus de recherches, des plans de constructions, des prises de vues aériennes, des témoignages d'espions américains et russes. L'auteur a lui-même procédé à des mesures sur le terrain, identifiant avec précision les isotopes laissés par les explosions. Le mythe de la bombe nucléaire allemande est donc relancé..... Prix environ 25€



USMC Uniformes et équipements 1941-1945 (histoire et collections)

Les éditions « Histoire & Collections » ont étoffées leur série dédiée à l'uniformologie, après les troupes anglaises, les parachutistes américains, leur nouvel album est dédié à l'USMC. La première partie de ce livre retrace brièvement le parcours de l'USMC de la création du corps le 11 juillet 1778 au dimanche 2 septembre 1945 date de la signature de la capitulation du Japon sur le Missouri. Le reste du livre récapitule avec précision l'ensemble des tenues, accessoires, décorations dont a été doté le Corps des Marines. Une mention toute particulière sur la recherche des uniformes des Women Marines, ainsi que pour un hommage aux SEABEES qui ont été détachés dans le Corps des Marines. Je ne doute pas un instant que cet ouvrage sera mis en évidence dans chaque bibliothèque. (Prix environ 39,95€)



Une BD intitulée "La Légende du Général Leclerc" est parue dernièrement aux éditions Le Lombard. L'auteur (textes, dessins et couleurs) est Bertrand Guillou. Il est le petit-fils d'un ancien FAFL du Lorraine, Jean Guillou alias Popeye, devenu mécanicien volant du Général en Indochine et qui périra avec son chef dans l'accident. Cet album est extrêmement bien documenté et l'auteur a un sacré coup de crayon, c'est une réussite! L'originalité de l'ouvrage est que non seulement il relate le parcours parallèle de son jeune grand-père mais rend un vibrant hommage à tous ceux de l'ombre qui, mené par un chef d'exception, ont largement oeuvré à la libération de notre pays. Il est préfacé par Michel Le Goc, pilote de Leclerc qui sera hospitalisé d'urgence à l'automne 1947 ce qui lui vaudra d'avoir la vie sauve! (Information envoyée par Philippe Hamel)

La Bataille de Normandie de Richard Holmes

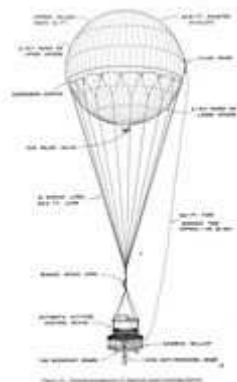


Déjà auteur de deux remarquables ouvrages publiés par Gründ, l'historien britannique Richard Holmes vient de récidiver avec une nouvelle édition de la Bataille de Normandie dont la particularité est d'être agrémentée d'une multitude de lettres, cartes, documents d'époque. Du 6 juin 1944 à la Libération de Paris, l'auteur propose un synopsis détaillé et accessible à tous des opérations de libération de l'ouest de la France. Présenté dans un luxueux coffret, cet ouvrage méritera une place de choix dans toutes les bibliothèques thématiques. **Editions Gründ 19.95 euros**

Le saviez vous ?

Par Philippe Parmentier
et Laurent Liégeois

Cette chronique mensuelle très appréciée sera désormais assurée par Philippe et Laurent, plus connus sur notre forum sous les pseudos de Hell on Wheels et Litjiboy



Les bombes-ballons japonaises.

Voici un des faits les plus bizarres de la seconde guerre mondiale : les bombes-ballons japonaises. A partir de novembre 1944, le Japon, incapable techniquement d'envoyer des avions bombardier les Etats-Unis, décidèrent d'exploiter un courant d'air présent en altitude découvert environ 10 ans plus tôt et qui sera connu plus tard sous le nom de jet-stream.

Malgré le fait que plus de 9000 ballons aient été lancés, seul un bon millier atteignit les Etats-Unis et le Canada. Ce lancer massif ne fit « que » 6 malheureuses victimes, le 5 mai 1945 : 5 enfants et leur accompagnatrice qui pique-niquaient dans un bois en Oregon.

Un échec donc pour les forces japonaises qui dépensèrent environ 23 millions de dollars (le coût d'un ballon était de 2300 \$) pour ce projet !

Sources :

http://en.wikipedia.org/wiki/Balloon_bomb

<http://www.bookmice.net/darkchilde/japan/balloon.html>



Alexandre Martin Lippisch : de l'expérimentation nazie à l'aéronautique US

A. M. Lippisch (1894-1976) a d'abord travaillé pour les entreprises Zeppelin et Messerschmitt avant d'intégrer le Reichsluftfahrtministerium en 1939 comme designer. Il avait pour mission de créer un avion intercepteur ultra rapide propulsé par des fusées.

En 1943, il est transféré à Vienne pour étudier l'aérodynamisme et les ailes Delta. Ses travaux le menèrent à réaliser des projets étonnants, tel le DM-1. Néanmoins, la guerre se terminant, Lippisch n'a pas le temps de voir ses projets aboutir complètement. Mais ceux-ci ne furent pas perdus pour tout le monde. En effet, l'opération *Paperclip* (nom de code de

l'opération US ayant pour but de sortir les scientifiques allemands de l'Allemagne nazie) permit à Lippisch de continuer ses travaux pour les américains. Entre 1950 et 1960, il réalisa pour Convair des projets devant aboutir à des avions tels que les F-102 Delta Dagger, F-106 Delta Dart ou le B-58 Hustler.

Ci contre, à droite Alexandre Martin Lippisch

Sources, infos :

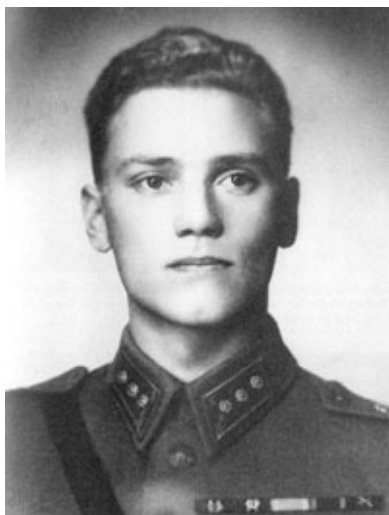
http://fr.wikipedia.org/wiki/Lippisch_DM-1

http://en.wikipedia.org/wiki/Alexander_Lippisch

http://www.nurflugel.com/Nurflugel/Lippisch_Nurflugels/left_lippischmasterborder.html



Lauri Törni : un héros finlandais pas comme les autres



Lauri Törni est né en Finlande en 1919. Sa carrière militaire débute à la fin de 1938 où il sert tout d'abord comme sous-officier dans un bataillon d'infanterie, puis comme officier pendant la Guerre d'Hiver Finno-soviétique (1939-1940). N'acceptant pas la défaite, et motivé par un anti-communisme viscéral, il se porte volontaire pour servir quelques mois sous l'uniforme des Waffen-SS dans le bataillon SS « Nordost » composé uniquement de finlandais.

Mais la notoriété militaire de Törni se forge lors de la Guerre dite de Continuation (1941-1944) où, comme Capitaine et à la tête d'un détachement portant son nom, il opère loin derrière les lignes soviétiques. Ces différentes opérations lui valent d'être décoré de la « Croix de Chevalier de Mannerheim », la plus haute distinction finlandaise, en juillet 1944. Au terme de la Guerre de

Continuation, il retourne en Allemagne et se prépare à former les mouvements de Résistance de son pays, si celui-ci venait à être occupé par l'Union Soviétique. A la fin de la Seconde Guerre Mondiale, il se rend aux Alliés, s'échappe d'une prison anglaise et retourne en Finlande où il purge une peine de prison de six années avant d'être gracié.



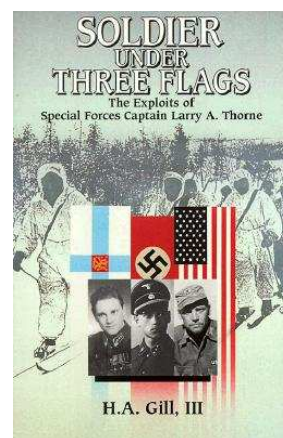
La carrière militaire de Törni ne se termine pas avec la Seconde Guerre Mondiale. Il part pour les Etats-Unis et devient citoyen américain sous le nom de Larry Thorne avec l'aide de Bill Donovan, ancien directeur de l'OSS, qui devait connaître les exploits de Lauri Törni. Les compétences acquises par Thorne pendant la Seconde Guerre Mondiale en technique de guérilla et d'infiltration, lui permettent d'intégrer les Forces Spéciales de l'US Army.



Lors de son deuxième tour de service au Vietnam comme conseiller technique, il meurt dans un accident d'hélicoptère le 18 octobre 1965. Ses restes ne sont retrouvés qu'en 1999. Il est enterré au Cimetière National d'Arlington en 2003 en compagnie des Sud Vietnamiens morts avec lui lors de son accident d'hélicoptère. Sous l'uniforme américain, il devint Commandant et fut décoré d'une Bronze Star, de Deux Purple Heart et de la Distinguished Flying Cross. Un ouvrage en langue anglaise retrace son histoire : « Soldier Under Three Flags » de H.A Hill. Pour l'anecdote, le rôle principal joué par John Wayne dans le film « Les Bérets Verts », Sven Korne, s'inspire de l'action de Larry Thorne au sein des forces spéciales.

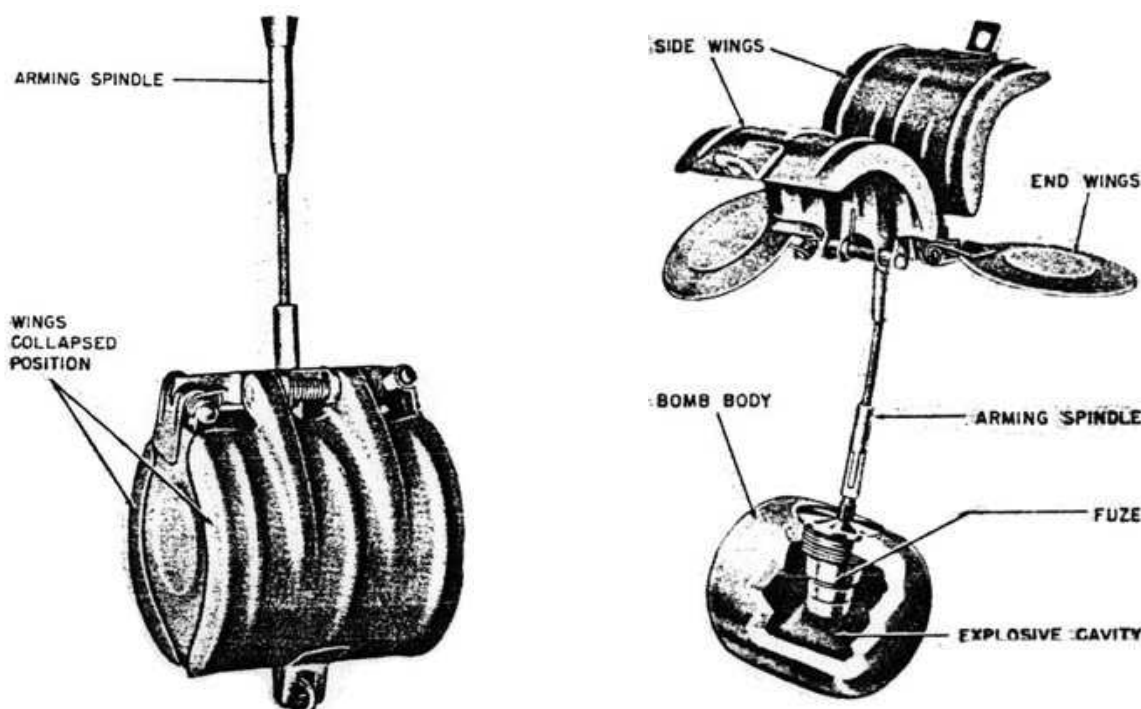
Sources :

- <http://www.larrythorne.com/>
- http://en.wikipedia.org/wiki/Lauri_T%C3%B6rni
- <http://www.pownetwork.org/bios/t/t375.htm>
- <http://www.arlingtoncemetery.net/larry-thorne.htm>



La Bombe Papillon

La bombe papillon, ou Sprengbombe Dickwandig 2 kg (SD2), est une petite bombe utilisée par la Luftwaffe pendant la Seconde Guerre Mondiale. Cette sous munition pesait 2 kg dont 225 g de TNT. Elle se présentait dans sa position « fermée », comme un cylindre de 8 cm de long. En position « ouverte », soit après son largage, les parties mobiles constituant le cylindre se déployaient afin de faire planer le dispositif. Cette position « ouverte » a donné son surnom à la bombe (cf. la photo ci-dessous)



e



Suivant les versions, le réglage du dispositif de mise à feu de cette bombe permettait :

- son déclenchement à l'impact de celle-ci sur le sol ou pendant sa chute,
- d'introduire un délai avant explosion de 5 à 30 minutes après impact,
- de la déclencher dès qu'elle était déplacée après l'impact.

Elle fut utilisée la première fois pendant la campagne de Pologne en 1939. Elle fut employée sur tous les fronts Européens et Nord-Africains. Elle fut aussi larguée sur le Royaume Uni dont une a causé la mort d'un soldat anglais plus de onze ans après la guerre (Novembre 1956).

Pour la transporter la Luftwaffe utilisait des containers avec des capacités différentes d'emport, pouvant embarquer de 6 à 144 SD2.



Dès mai 1941 quinze groupes de la Luftwaffe modifièrent leurs appareils afin de leur adapter les containers de SD2. La photo ci-dessous montre un personnel au sol de la Luftwaffe préparant la mise en container de bombes SD2

Les Etats-Unis recopièrent à l'identique cette munition en la désignant M83 Butterfly Bomb. Elle fut principalement utilisée en Corée et au Vietnam.

Ci-dessous une vue très nette de la SD2 en position « Ouverte »

Sources :

- http://en.wikipedia.org/wiki/Butterfly_bomb
- <http://www.inert-ord.net/usa03a/usa6/bfly/index.html>
- <http://www.millsgrenades.co.uk/images/german%20bombs/sd2a.JPG>
- <http://www.answers.com/topic/butterfly-bomb?cat=technology>
- <http://www.warbirdsresourcegroup.org/LRG/sd2.htm>

LES RENDEZ VOUS DE L'HISTOIRE EXPLORENT LE JOUR LE PLUS LONG

Notre grand rendez vous mensuel du forum se déroulera le **jeudi 17 avril 2008 à partir de 21 h 00**. Notre thème de débat risque d'attirer la grande foule, puisque le thème abordé sera le film **LE JOUR LE PLUS LONG**.



Nous examinerons l'impact du film sur la perception du débarquement de Normandie au travers de plusieurs questions qui devraient entraîner des débats passionnés

1 - Le Jour le plus long retrace t'il globalement les évènements liés au débarquement de Normandie ?

-2 - Le livre dont il s'est inspiré, écrit en 1961 par Cornélius Ryan est il encore d'actualité aujourd'hui en matière d'étude historique ?

3 - A t'il servi à la compréhension du Débarquement, ou au contraire, fut il un obstacle ?

4 - Comment juger aujourd'hui le jour le plus long ?

5 - quels sont pour vous les passages les plus marquants de ce film ?

6 - Quelle opinion avez vous du film de Darryl Zanuck ?

7 - l'étude de l'Histoire a t'elle évolué depuis le livre de Cornélius Ryan ?

8 - L'image de la population normande donnée par le cinéaste correspond elle à la réalité ?

<http://www.debarquement-normandie.com/phpBB2>

TOULOUSE SOUS L'OCCUPATION

Par Lucile Délas

5^{ème} partie - Les grands noms de la Résistance dans la R 4

B - La libération

1- Les vagues violentes de répression Allemande, face aux actes d'une Résistance qui a senti le vent tourner chez l'ennemi : les prémices d'une Libération annoncée

Suite à de nombreux actes comme les multiples sabotages, des coups de mains, des embuscades, la Résistance s'était trouvée face à une violente réaction des troupes d'occupation allemande. Après une époque de combat et de survie, malgré la mise en sommeil, voir même la dislocation ou la disparition de certain maquis, elle était parvenue à refaire ou à consolider ses groupes grâce des opérations de parachutages de plus en plus généreux. Pour le moment, les résistants ne pouvaient encore affronter les soldats de la Wehrmacht en un combat final, mais leurs actions régulières finissaient par démoraliser et déstabiliser l'ennemi. Des régions entières devenaient incontrôlables pour les allemands. D'une part, les garnisons éparses de l'occupant ne pouvaient plus s'opposer aux différentes manifestations patriotiques du 14 juillet 1944, ce qui prouve une Résistance omniprésente et très soutenue par les populations. D'autre part, les allemands avaient subi de lourdes pertes. Ces pertes étaient difficiles à dénombrer, elles paraissent aujourd'hui surévaluées par les témoignages des anciens résistants. La région 4 servait, au début, de lieu de retraite pour les unités allemandes anéanties venant du front Est. Elle s'était transformée en lieu d'opérations et de combats. Certains soldats, originaires de l'Est de l'Europe, s'étaient mis à désertier comme par exemple des « Vlassov » de Carmaux.



En réponse à ces actions de résistance, l'occupant faisait régner la terreur ; soit pour garder son emprise sur les habitants, soit comme méthode de combat, de la même manière qu'il l'utilisait sur le front de l'Est. Cette politique de terreur avait été conduite dans le Lot, elle faisait partie intégrante des pratiques de la colonne du régiment *Deutschland* - de la division SS « *Das Reich* » - qui dirigea la sanglante expédition à travers trois départements : la Haute-Garonne, l'Ariège, les Hautes-Pyrénées les 10 et 11 juin 1944. Les SS ayant fusillés 15 personnes à Castelmauou le 27 juin 1944, d'autres agressions furent également commises, les 27 et 28 juin 1944, au Born et à Villemur-sur-Tarn. Plusieurs habitants de ces communes furent arrêtées, torturées, assassinées le 6 juillet 1944 à Buzet-sur-Tarn, d'autres exactions eurent lieu le 17 août 1944. Des otages furent fusillés à Calmont le 6 juillet 1944, quatre autres assassinés par pendaison à Montauban dans la nuit du 23 au 24 juillet 1944...

Ci contre, à gauche, H. Lammerding Kommandeur de la « Das Reich »

Pourtant, pendant l'été 1944, les actions de la résistance ne se réduisaient pas seulement aux combats engagés contre les troupes d'occupation. Réseaux d'informations, évasions, intégrations au sein de l'administration clandestine étaient le lot quotidien des actions commises par les différents réseaux et maquis. Les résistants pâtissaient des représailles violentes et sanglantes des allemands ; par exemple, Jean-Louis Bazerque dit « *Charbonnier* » et passeur renommé, fut abattu avec deux de ses collègues le 13 juin 1944 à Larroque ; ou encore, Marcel Taillandier dit « *Morhange* », chef éponyme d'un réseau, fut pris par la Feldgendarmarie au moment d'un contrôle routier à Saint-Martin-du-Touch, et abattu alors qu'il essayait de fuir. Il sera remplacé par son adjoint Pierre Rous.

En Ariège, ces représailles avaient un caractère plus violent, à cause des éléments que pouvaient apporter les collaborationnistes à l'occupant. Les collaborationnistes étaient poussés par la haine, ou motivés par une autorité dont ils ne percevaient pas le caractère provisoire. Ils étaient des hommes de main structurés, par le P.P.F., dans un « *groupe d'actions et de justice sociale* » situé à Saint-Girons. Ils se livraient à des exactions en tous genres : pillages, arrestations, tortures, assassinats. Ils avaient ainsi enlevé, puis assassiné, le député-sénateur radical Paul Laffont, suite à l'exécution de Philippe Henriot par la Résistance le 26 juin 1944. Paul Laffont avait rempli les fonctions de secrétaire d'État des « Postes, Téléphones et Télégraphes », il avait également assumé les responsabilités de la présidence du Conseil Général de l'Ariège.

Le 10 juillet 1940, parce qu'il avait voté les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain, la Résistance avait initialement refusée de l'accepter dans ses rangs. Paul Laffont était parvenu à déjouer les plans des agents de la Gestapo, mais, le 13 juillet 1944, il fut séquestré à son domicile - château de la Vignasse - par le « *groupe d'actions et de justice sociale* ». Son cadavre, portant les traces des supplices qui lui furent infligés, fut retrouvé avec celui de son ami, le docteur Léon-Charles Labro qui était venu malencontreusement à son domicile le jour de son kidnapping. Ces assassinats firent grand bruit dans l'opinion publique Ariégeoise, si bien que la Milice assistée de la police durent identifier les coupables. A la Libération, le 2 septembre 1944, le « *groupe d'actions et de justice sociale* » fut arrêté, jugé et exécuté dans la commune de Saint-Léger. À Pamiers, la Gestapo avait réussi à piéger le sénateur Joseph Rimbaud pour faits de Résistance. Joseph Rimbaud fut déporté à Buchenwald.



Dans la soirée du 15 juillet 1944, les résistants – appartenant aux maquis de la Bastide-de-Sérou, de la Crouzette, de l'A. S., des guérilleros et aux F.T.P.- n'étaient pas restés inactifs. Ils avaient arrêté plus d'une vingtaine de personnes suspectées d'être des collaborateurs, ou tous simplement des délateurs. Onze d'entre eux furent jugés par les tribunaux de fortune des maquis et fusillés au col de Rille. Cependant, le 2 août 1944, la Milice, chargée de l'identification des assassins de Léon-Charles Labro et de Paul Laffont, procéda à l'arrestation de Clovis Dedieu qui n'était autre qu'un : rugbyman connu, un boucher et restaurateur, un ravitailleur des groupes réfractaires qui étaient impliqués dans nombreuses actions clandestines ; il s'agissait ni plus ni moins d'un homme qui aidait du mieux qu'il le pouvait la Résistance. Il fut torturé à mort pendant 14 heures dans la caserne de la Milice à Foix. Son cadavre fut trouvé le 9 août 1944, non loin de Payrols, cette découverte provoqua de nouveau l'indignation de la population.

Au même moment, la mécanique nazie avait pour but de se débarrasser de tous les prisonniers, avant que les réseaux des chemins de fer ne soient complètement inutilisables ; ceci à cause des bombardements par les alliés des voies de communication dans la région ; bombardements destinés à bloquer la fuite de l'ennemi. On vit donc des convois de « *train de la mort* »

et de « *train fantôme* » qui allèrent vers les camps d'internement de Toulouse, souvent antichambre de la déportation vers les camps de la mort du III^{ème} Reich. A Toulouse, dans la prison Saint-Michel, le secteur sous contrôle des Allemands fut complètement vidé de ses détenus, de même que ceux qui étaient internés au camp du Vernet. Ces détenus se dénombrèrent à 650 personnes dont des résistants, des personnes de confession juive, des étrangers membres de la catégorie Main d'Oeuvres Immigrée. Le 12 juillet 1944, ils furent regroupés dans la gare de Raynal et entassés par 60 dans des wagons à bestiaux, les mêmes dont les nazis se servaient pour la déportation massives de « opposants au régime » et « des races inférieures ». Le trajet fut des plus horrible, sans eau ni nourriture, par une chaleur caniculaire, et dans des conditions d'hygiène et de promiscuité scandaleuses.

Ce convoi commença par cheminer vers Angoulême, avant de revenir vers l'arrière en direction de Bordeaux, où il resta quelques jours à quai. Beaucoup de déportés furent enfermés dans la Synagogue, dont une partie séparée des autres détenus fut exécutée, comme par exemple l'universitaire Albert Lautmann. Le train repartit ensuite le 9 août 1944, vers Toulouse, il se dirigea vers Carcassonne et remonta la vallée du Rhône. Dans l'horreur quasi quotidienne, les prisonniers mourraient en masse ; grâce aux bombardements Alliés, et aux arrêts fréquents consécutifs, des résistants purent s'évader comme les deux membres de la 35^{ème} Brigade Marcel-Langer, les frères Raymond et Claude Cohen.

La Résistance dans le secteur R 4 avait fait des efforts, sous-entendus extraordinaires, dans ses actions face à l'ennemi, malgré les fortes vagues répression. Les maquisards et résistants étaient motivés par l'attente d'un second débarquement qui devait se dérouler sur les côtes de la Méditerranée. Ce débarquement eut lieu en Provence le 15 août 1944 avec une grande participation Française sous les ordres du Général de Lattre de Tassigny à la tête de l'armée B. Le débarquement s'était organisé depuis l'Afrique du Nord. A partir des derniers jours du mois de juillet 1944, les messages radio étaient diffusés dans chaque région. Ces messages étaient destinés aux résistants pour lancer des actions contre l'occupant, par exemple « *les trois citrons arriveront ce soir* », message du 29 août 1944, signifiant que 3 avions avaient largué des armes et des munitions, notamment au-dessus de Eauze-Bordeneuve pour le réseau Wheelwright. Les colis furent réceptionnés par Vincent - 8^{ème} Compagnie. Aux messages était très souvent joint un ordre du Général Koenig. Au début du mois d'août 1944, les chefs régionaux écoutaient clandestinement la radio de Londres qui devait réduire la diffusion des messages pour éviter aux Allemands d'attendre un événement comme celui d'un débarquement par exemple. Comme l'unité du commandement avait été réalisée par Serge Asher, alias Serge Ravanel, l'unité consécutive des régions permettait de limiter les messages au nombre de quatre en les couplant. La R 4 et la R 3 recevaient donc les mêmes messages.

Par exemple : « *Ne bousculez pas l'estropié* » et « *L'apprenti fait des vers* » ce qui signifiait en langage codé la mise en place de l'application du « *plan vert* » et du « *plan violet* », alors que « *le saindoux est mauvais* » commandait l'arrêt des communications routières et que « *l'agneau est téméraire* » était le signal de l'amplification de la guérilla. En revanche, le Général Koenig recommandait de ne pas engager une bataille de front avec les troupes ennemies ce qui pouvait nuire aux ressources des unités de la Résistance.

2- La libération de Toulouse et du secteur R 4

La Libération de la France avait commencée avec le débarquement anglo-américain en Normandie, parti des cotes de l'Angleterre, le 6 juin 1944, et baptisé l'opération Overlord. Ce premier débarquement avait entamé la Libération de la France par le Nord du pays. De plus un second débarquement avait eu lieu sur la cote Méditerranéenne le 15 août 1944. Il s'agissait du débarquement de Provence, appelé opération Dragoon. Cette deuxième opération s'était déroulée depuis l'Afrique du Nord, d'où soldats et navires prirent pied sur 70 kilomètres de cotes Varoises entre Cavalaire et Agay. Les troupes engagées furent bien moins nombreuses que pour le débarquement du 6 juin 1944, et furent dirigées par le Général de Lattre de Tassigny. Elles dénombrèrent 500 000 hommes ce qui correspondaient à la moitié des effectifs engagés pour l'opération Overlord, dont 256 000 soldats Français sous le commandement du Général de Lattre de Tassigny, les 244 000 autres soldats étant Américains. L'armée Française comptait dans ses rangs des soldats de différentes origines : des conscrits, des évadés de France, des troupes provenant des colonies comme par exemple des tirailleurs Algériens. Onze divisions étaient placées sous la direction du Général Américain du nom de Patch, au nombre desquelles 7 étaient Françaises.



Le débarquement de Provence eut pour conséquence la Libération du Sud de la France et de la région Toulousaine. L'Etat-major principal de liaison Allemande, posté à Toulouse dans la région R 4, dut préparer le départ des forces vers les villes de Carcassonne, Narbonne et Montpellier pour la Bourgogne, afin de les réunir à Dijon. Il devait également assurer la sécurité sur l'axe Bordeaux – Toulouse. Il se chargea aussi de la 159ème Division d'Infanterie, du 64ème Corps, qui était basée à Langon, au sud-est de la Gironde, et dut se diriger sur Toulouse. Pour les autres troupes du 64ème Corps, qui étaient stationnées dans la région de Bordeaux, elles partaient vers Poitiers avant d'aller elles aussi vers Dijon, où le Général Blaskowitz installa son quartier général le 23 août 1944.

Jean de Lattre de Tassigny (DR)

Le repli de Allemands s'était échelonné parce que les troupes les plus éloignées étaient obligées de partir les premières par des itinéraires qui étaient différents, notamment avec la zone de partage entre Tarbes et Pau. Mais avec la pression liée à la situation d'urgence, cet ordre de repli fut accompli dans le plus grand désordre. Les garnisons en mouvement n'étaient pas coordonnées, étant soumises à des conditions particulières. Seules les unités de combats qui se trouvaient à Toulouse, et qui avaient une puissance suffisante, pouvaient emprunter sans risques les routes nationales menant vers Carcassonne et Montpellier. Un rapport rédigé à Lyon, le 10 septembre 1944, par l'Etat-major de liaison Allemand posté à Toulouse, attestait du « départ tout à fait désordonné » par rapport aux délais fixés pour le repli. En effet, le poste de commandement de la division d'armée G avait reçu l'ordre de repli 17 août 1944, alors que l'Etat-major de liaison affirma qu'il avait reçu ce même ordre le 18 août 1944 pour le mettre en place dès le 19. Le rapport précisait également : « Que les mesures pour l'évacuation des matériaux, et la destruction des établissements importants, ne purent être effectuées. Le commandant et le chef de d'Etat-major formèrent leur colonne de véhicules rapides et atteignirent Lyon dès le 21 août 1944. Le reste de l'effectif fut abandonné à son sort. Les pertes en matériels et en hommes furent importantes. Une grande partie des éléments du Corps atteignirent Lyon seulement 10 jours après, d'autres même plus tard. Un contrôle des départs, des Etats-majors de liaison inférieurs, n'eut pas lieu. »

La retraite générale Allemande releva de l'improvisation la plus complète. Des unités Allemandes, même après le débarquement de Provence, étaient engagées dans des combats contre les mouvements résistants, des actes de guérilla et des opérations de répressions. Suite à l'ordre de replis général des troupes Allemandes, les petites cohortes statiques et les services administratifs devaient saisir, en l'espace d'une journée, tous les véhicules qu'ils pouvaient trouver ; autocars, camions de livraison, camions-citernes, voitures tractées par des chevaux, voire même des vélos. Ils devaient faire main basse sur tout ce qui était en état de rouler et ou d'avancer. Ces cortèges ressemblaient à la « cavalcade minable d'un cirque après faillite, avec ses dompteurs, ses pitres, ses palefreniers, en vert, en gris, en kaki, toutes les armes confondues, des aviateurs auprès des douaniers, vétérans de Rommel et blessés de Russie appelés à faire ensemble le dernier saut périlleux ».

Dans la ville de Toulouse, des armes, des munitions et des bidons d'essence furent entassées dans des moyens de locomotions de fortune. À Auch, les Allemands emportaient, dans des camions et des bétailières, des chevaux provenant des haras nationaux de Tarbes et qui devaient, en principe, arriver jusqu'en Allemagne.

Lucile Délas alias Sekhmet

Bibliographie

- AMICALE DE ANCIENS VOLONTAIRE DU BATAILLON DE L'ARMAGNAC ET DU 158^{ème} R. I, *Le bataillon de Guérilla de l'Armagnac 158 ème R.I : Au Cœur de la Résistance en Gascogne dans la Libération du Sud-Ouest de la France 1940-1945*, Aiti, ed. 1997, réed. 2002

- BESSET (FRÉDÉRIC), MÉHU (DIDIER), PÉRICARD-MÉHA (DENISE), ROWLEY (ANTHONY), SALLES (CATHRINE), VALLAUD (PIERRE), WARESQIEL (EMMANUEL DE), *Dictionnaire de l'Histoire de France*, Perrin, 2002

- CUBÉRO (JOSÉ), *La résistance à Toulouse et dans la Région 4*, Édition sud Ouest, 2005

-MOURRE (MICHEL), *Dictionnaire encyclopédique Mourre en 5 volumes*, vol. 4, seconde édition, bordas, Paris, 1998,

- Sous la direction PAUL (ROBERT), *Le petit Robert 2*, S. E. P. R. E. T., Paris-VII^è, 1974

- Archives Fonds Latapie appelé aussi Fonds Résistance : cote 22 Z

Sigle :

M.O.I. : Main des Œuvre Immigrée

P.P.F. : Parti Populaire Français. cf. glossaire pour la définition

S. S. : Schutzstaffell (échelon de protection)

Glossaire :



Henriot, Philippe, homme politique : « (Reims 1899-Paris 1944) : Fils d'un officier, il s'engage dans le milieu du militantisme catholique et se fait remarquer par la qualité de ses articles dans *Liberté du Sud Ouest*. Installé en Gironde, il devient député en 1932, pour le compte de l'Union Populaire Républicaine. A la Chambre, ses talents d'orateurs le distinguent, notamment lorsqu'il est applaudi, le 6 février 1934, succès qu'il présente comme avertissement à la « République des corrompus ». Le Front populaire et la guerre d'Espagne achèvent de le convaincre que le monde est partagé en deux camps : la civilisation chrétienne contre la barbarie bolchevique. Soutenu par Pétain, il affiche des positions germanophiles dès le début 1941 et commence à s'attaquer aux Anglais. Il s'engage dans la Milice, et en janvier 1944, est nommé secrétaire d'État à l'Information sous la pression Allemande. Par le biais d'éditoriaux radiophoniques biquotidiens, Henriot attaque ses ennemis (résistants, communistes, républicains, anglo-saxons, francs-maçons, juifs) et exalte une Allemagne « invincible ». Sur ordre du Comité d'Alger, inquiet des effets de cette propagande, il est assassiné le 28 juin 1944. » op. Cit. BESSET (FRÉDÉRIC), MÉHU (DIDIER), PÉRICARD-MÉHA (DENISE), ROWLEY (ANTHONY), SALLES (CATHRINE), VALLAUD (PIERRE), WARESQIEL (EMMANUEL DE), *Dictionnaire de l'Histoire de France*, Perrin, 2002, p. 496

Kœnig, Marie Pierre, Maréchal de France : « (Caen, 1899- Neuilly-sur-Seine 1970) : D'origine Alsacienne, engagé volontaire en 1917, il termine la Première Guerre Mondiale comme officier, avec trois citations. Entré à Saint-Maixent après la fin du conflit, il rejoint ensuite la Légion Etrangère et prend part à la pacification du Rif marocain. Nommé capitaine en 1939, Kœnig participe à l'expédition de Norvège ; puis, ramené en Grande-Bretagne, se rallie au Général de Gaulle après l'armistice. En septembre 1940, il participe à l'opération par laquelle de Gaulle tente de débarquer à Dakar. Après l'échec de cette tentative, Kœnig combat au Gabon et en Syrie. Nommé Général en juillet 1941, il commande la 1^{ère} Brigade Française Libre, engagée contre l'Afrika-Korps de Rommel. A la fin du mois de mai 1942, ses hommes arrêtent, à Bir Hakeim, l'avancée de Rommel en Libye. Leur Résistance héroïque, qui se poursuit jusqu'au 11 juin, retarde la progression Allemande et permet aux Anglais de se replier vers l'Égypte. Commandant en chef des Forces françaises de l'intérieur (1944), le Général Kœnig est nommé Gouverneur de Paris à la Libération de la capitale (25 août 1944).



Il commande ensuite la zone française d'occupation en Allemagne (1945-1949), puis devient inspecteur général de l'ensemble des forces d'Afrique du Nord (1949-1951). Vice-président du Conseil Supérieur de la guerre en 1950, Kœnig abandonne bientôt le service actif pour la politique : député R.P.F. du Bas-Rhin en 1951, réélu en 1956, il occupe à deux reprises le ministère de la Défense Nationale, en 1954 et en 1955, dans les cabinets de Pierre Mendès France et d'Egard Faure. En 1958, il démissionne pour manifester son opposition à la Communauté Européenne de Défense, et au retour de Mohammed V sur le trône chérifien. Il restera à l'écart de la vie politique sous la V^{ème} République. Il est fait Maréchal de France à titre posthume (1984). » op. Cit. BESSET (FRÉDÉRIC), MÉHU (DIDIER), PÉRICARD-MÉHA (DENISE), ROWLEY (ANTHONY), SALLES (CATHRINE), VALLAUD (PIERRE), WARESQIEL (EMMANUEL DE), *Dictionnaire de l'Histoire de France*, Perrin, 2002, p. 551

Plan vert : désignait un moyen pour bloquer les Allemands par des séries de sabotages pour donner le temps aux résistants d'établir une tête de pont.

Plan violet : prévoyait des coupures sur les lignes souterraines à grande distance des P. T. T. (Poste Télégraphe Téléphone)



P.P.F ou Parti Populaire Français : « Organisation politique fondée en juin 1936 par Jacques Doriot, ancien dirigeant du parti communiste, qui entraîna avec lui un certain nombre d'adhérents de ce parti. Le P.P.F. reçut l'adhésion de quelques intellectuels, tels que Paul Marion et Pierre Drieu La Rochelle qui contribuèrent à lui donner une orientation fasciste. En 1937, le journal « *La Liberté* » devient un organe officiel du P.P.F. Durant l'Occupation, le P.P.F. devient un des principaux mouvements de la collaboration et une vive rivalité l'opposa au Rassemblement National Populaire de Marcel Déat. Son organe officiel, pendant cette période, fut le quotidien « *Le Cri du peuple* ». À la suite de leur chef, de nombreux militants s'engagèrent dans les Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme. A la Libération, ils se réfugièrent en Allemagne, où Doriot trouva la mort dans des circonstances mystérieuses. » op. cit. MOURRE (MICHEL), *Dictionnaire encyclopédique Mourre en 5 volumes*, vol. 4, seconde édition, bordas, Paris, 1998, p. 4438

R 3 : région 3 correspondants aux départements des : Pyrénées Orientale, de l'Aude, de l'Hérault, de l'Aveyron, de la Lozère

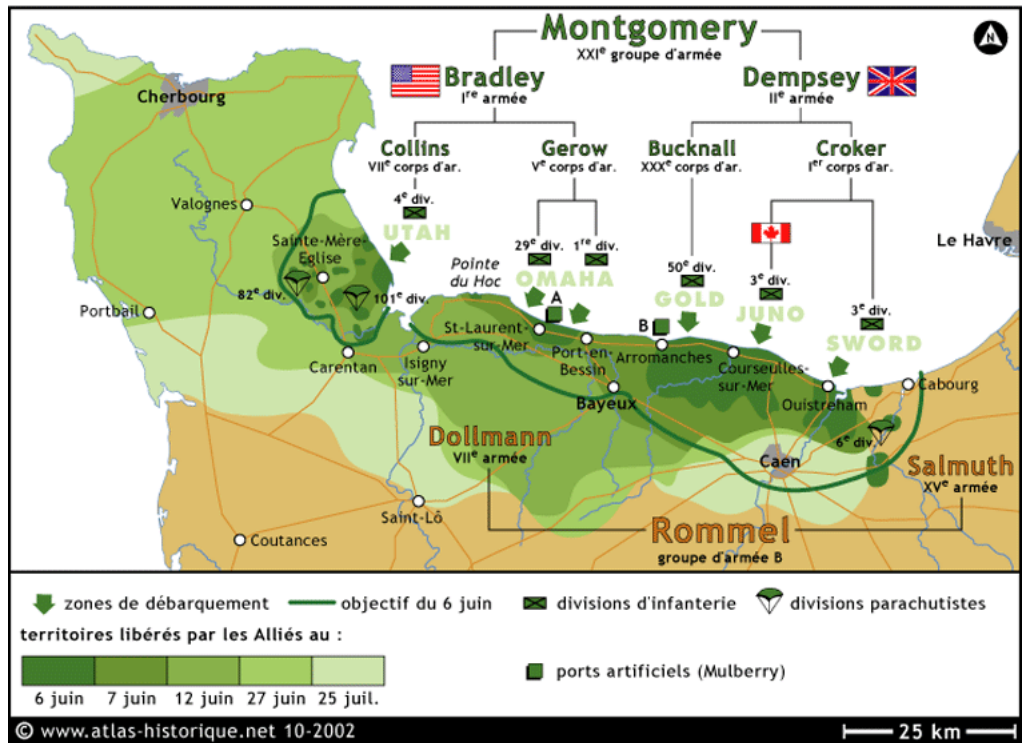
Vlassov, Andreï Andreievitch, Général soviétique : « (Lomakino, provenance de Nijni-Novgorod 1900- Moscou 1946) : fils de paysan il s'engagea dans l'Armée Rouge en 1918 et prit part à la guerre civile. Membre du Parti communiste (1930), conseiller militaire de Chiang Kai-shek (1938-1941), il se distingua pendant la Seconde Guerre Mondiale aux batailles de Kiev et de Moscou. Il se battit dans la région de Volkov où il fut encerclé. Prisonnier des Allemands (août 1942), il passa au service du Reich, assumant la présidence du « Comité National Russe » et organisa avec des prisonniers soviétiques « l'Armée de Libération Russe » qui fut envoyée en France et en Belgique pour relever des divisions allemandes. Livré par les Américains aux Soviétiques, il fut jugé secrètement et condamné à la pendaison (juillet 1946). » Op. cit. Sous la direction PAUL (ROBERT), *Le petit Robert 2*, S. E. P. R. E. T., Paris-VII^e, 1974, p.1928



Débarquement de Normandie, l'opération Neptune : « Dès mai 1943, la conférence de Washington envisage l'ouverture d'un second front en Europe par un débarquement en France, et, la Conférence de Téhéran, fin 1943, en trace les grandes lignes. Les Alliés hésitent sur le lieu. Le Pas-de-Calais est plus proche que la Normandie, mais beaucoup mieux défendu. La surprise étant un atout essentiel du dispositif, les Alliés ont fait circuler une masse de fausses nouvelles à grand renfort d'agent doubles, de rumeurs, de messages radio. Le but est de faire croire aux Allemands que l'assaut en Normandie n'est qu'une diversion et de les obliger ainsi à maintenir une partie de leurs réserves dans le Pas-de-Calais. Le Débarquement -surnommé opération Overlord - est supervisé par le Général Eisenhower, commandant suprême des forces du corps expéditionnaire allié (Décembre 1943), en étroite coordination avec la Résistance intérieure Française. L'opération est préparée dès janvier 1944, 3 500 000 hommes regroupés en Angleterre sont intensément entraînés.

Le jour J venu, dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, les hommes-grenouilles viennent cisailer les barbelés posés par les Allemands en mer ; à 2 heures, les troupes aéroportées sont larguées ; à 3 heures commence le bombardement aérien, à 5h30 le bombardement naval ; à 6h30, 5 divisions d'assaut accostent sur 5 plages allant de Varreville à Ouistreham.

Les Américains débarquent sur deux plages situées de part et d'autre de l'estuaire de la Vire, baptisées Utah et Omaha, avec 57 000 hommes et 15 000 soldats aéroportés. Les Britanniques sur trois plages du secteur de Caen : Gold, Juno, Sword, avec 75 000 hommes et 8 000 soldats aéroportés. Les unités manœuvrent sous la couverture d'une protection aérienne omniprésente. Pour la préparation et l'appui du débarquement, 18 000 avions sont basés dans les îles Britanniques et 200 000 sorties ont lieu de J-60 à J+1.



Quelques 3 467 bombardiers lourds, 5 409 chasseurs, 2 316 avions de transport interviennent, le 6 juin, au profit des 9 divisions (dont 3 aéroportées) qui donnent l'assaut en territoire Français au prix d'une dizaine de milliers d'hommes perdus, soit beaucoup moins que ne le craignait Eisenhower. Pour les combats navals, le plan Neptune a prévu que 4 000 navires convoieraient, outre les hommes, 1 500 blindés et 16 000 véhicules, de plus 1 500 bâtiments doivent appuyer de leur feu les forces d'invasion.

Les Allemands, qui s'attendaient à un débarquement dans le Pas-de-Calais, sont pris de court. Au soir du 6 juin, les Anglo-Américains sont parvenus à établir une importante tête de pont entre Caen et le Cotentin. Mais la prise de Caen, objectif prévu, n'a pas pu être faite. La bataille contre les Allemands dure jusqu'au milieu du mois d'août et s'achève avec la Libération de la France. Reposant sur une habile combinaison de facteurs (conditions météorologiques, moyens techniques, logistique, tactique...), le débarquement de Normandie est l'une des opérations militaires les plus importantes de l'histoire. » op. Cit. BESSET (FRÉDÉRIC), MÉHU (DIDIER), PÉRICARD-MÉHA (DENISE), ROWLEY (ANTHONY), SALLES (CATHRINE), VALLAUD (PIERRE), WARESQUIEL (EMMANUEL DE), Dictionnaire de l'Histoire de France, Perrin, 2002, p.301



Débarquement de Provence, l'opération Dragoon : « Deuxième débarquement allié en France, il est décidé en dépit des réticences de Churchill, partisan d'une intervention dans les Balkans. Appoint du Débarquement de Normandie, l'opération baptisée Anvil doit prendre l'occupant en tenaille. Elle a lieu sur les côtes de Provence, à l'Est de l'Hyères, placé sous le haut commandement de Sir Maitland Wilson. Comportant la 1ère Armée Française commandée par le Général de Lattre de Tassigny, elle mobilise 1 200 navires et 1 500 bombardiers. La flotte part de Naples, Tarente, Malte, Oran et Ajaccio. Dans la nuit du 14 au 15 août 1944, les commandos immobilisent les batteries de la côte. Au lever du jour les formations aéroportées sont lâchées au Nord des Maures.

Puis les premières vagues d'assaut américaines s'emparent rapidement des régions de Saint-Tropez, Sainte-Maxime et Saint-Raphaël. Les pertes alliées sont relativement faibles : moins de 320 morts. Le lendemain trois divisions Françaises qui marchent sur Toulon, l'atteignent le 18 août, en avance sur les prévisions. Les Allemands sont contraints d'opérer une retraite anticipée. Le 28 août, les garnisons Allemandes de Toulon et de Marseille déposent les armes. Avant mi-septembre, les armées du débarquement de Provence font la jonction en Bourgogne avec celles débarquées en Normandie. Avec l'aide de la Résistance intérieure, l'opération permet la libération du territoire. » op. Cit. BESSET (FRÉDÉRIC), MÉHU (DIDIER), PÉRICARD-MÉHA (DENISE), ROWLEY (ANTHONY), SALLES (CATHRINE), VALLAUD (PIERRE), WARESQUIEL (EMMANUEL DE), Dictionnaire de l'Histoire de France, Perrin, 2002, p.301



Général Patch : Patch, Alexander MacCarrel, Général américain : « (Fort Huachuca, Arizona 23 novembre 1889-San Antonio, Texas 21 novembre 1945) : Chargé de la défense de la Nouvelle-Calédonie (1942), il participa à la conquête de Guadalcanal (janvier/février 1943). En 1944, il prit en Afrique du Nord la tête de la VII^{ème} armée américaine, avec laquelle il débarqua en Provence (15 août 1944), remonta la vallée du Rhône, et, participa à la conquête de l'Alsace et de Strasbourg. Ayant forcé de passage du Rhin au Nord de Mannheim (mars 1945), il occupa Munich et passa le Brenner pour faire sa jonction en Italie avec la V^{ème} armée américaine » op. cit. MOURRE (MICHEL), Dictionnaire encyclopédique Mourre en 5 volumes, vol. 4, seconde édition, bordas, Paris, 1998, p.4201-4202

Citations :

« *groupe d'actions et de justice sociale* » Op. cit. CUBÉRO (JOSÉ), *La résistance à Toulouse et dans la Région 4*, Édition sud Ouest, 2005, p. 295

« *train de la mort* » et de « *train fantôme* » Op. cit. CUBÉRO (JOSÉ), *La résistance à Toulouse et dans la Région 4*, Édition sud Ouest, 2005, p. 295

« *les trois citrons arriveront ce soir* » Op. cit. AMICALE DE ANCIENS VOLONTAIRE DU BATAILLON DE L'ARMAGNAC ET DU 158^{ème} R. I, *Le bataillon de Guérilla de l'Armagnac 158^{ème} R.I : Au Cœur de la Résistance en Gascogne dans la Libération du Sud-Ouest de la France 1940-1945*, Aiti, ed. 1997, réed. 2002, p.63

« *Ne bousculez pas l'estropié* » et « *L'apprenti fait des vers* » ce qui signifiait en langage codé que cela mettait en place l'application du « *plan vert* » et du « *plan violet* », alors que « le « *saindoux est mauvais* » commandait l'arrêt des communications routières et que « *l'agneau est téméraire* » était le signal de l'amplification de la guérilla » Op. cit. CUBÉRO (JOSÉ), *La résistance à Toulouse et dans la Région 4*, Édition sud Ouest, 2005, p. 296

« *Départ tout à fait désordonné* »

Op. cit. CUBÉRO (JOSÉ), *La résistance à Toulouse et dans la Région 4*, Édition sud Ouest, 2005, p. 299, citation original extraite de l'ouvrage de ESTÈBE (JEAN), *Toulouse, 1940-1944*, Perrin, 1996, p.278-279

« Les mesures pour l'évacuation des matériaux et de la destruction des établissements important ne purent être effectuées. Le commandant et le chef de d'Etat-major formèrent leur colonne de véhicules rapides et atteignirent Lyon dès le 21 août 1944. Le reste de l'effectif fut abandonné à son sort. Les pertes en matériel et en hommes furent importantes. Une grande partie des éléments du corps atteignirent Lyon seulement 10 jours après, d'autre même plus tard. Un contrôle des départs des Etats-majors de liaison inférieurs n'eut pas lieu. »

Op. cit. CUBÉRO (JOSÉ), *La résistance à Toulouse et dans la Région 4*, Édition sud Ouest, 2005, p. 300

« *Cavalcade minable d'un cirque après faillite, avec ses dompteurs, ses pitres, ses palefreniers, en vert, en gris, en kaki, toutes les armes confondues, des aviateurs auprès des douaniers, vétérans de Rommel et blessés de Russie appelés à faire ensemble le dernier saut périlleux.* »

Op. cit. CUBÉRO (JOSÉ), *La résistance à Toulouse et dans la Région 4*, Édition sud Ouest, 2005, p. 299, citation original extraite de l'ouvrage de DORGELES (ROLAND), *Carte d'identité ; récit de l'Occupation*, Albin Michel, 1945, p.81

Retour de Slavouta

Ce récit nous a été envoyé par un internaute : il s'agit du témoignage inédit d'un ouvrier envoyé en STO. Ce document n'explique pas la vie d'un travailleur forcé mis au service du Reich, mais du périple suivi par cet homme à la libération. Étonnant et déroutant. En raison d'un problème informatique, les coordonnées de cet internaute n'ont pu être conservées, nous lui serions reconnaissants de nous contacter afin qu'un additif soit ajouté dans le prochain numéro d'Histomag

Encerclement de la ville de Schneidemühl et sa libération



Les Russes avançaient rapidement et dans le dépôt des locomotives, où je travaillais, c'était la panique pour les allemands et l'espérance pour nous. L'armée allemande mobilisait tout le monde, jeunes et vieux. Mon chef, âgé de soixante et onze ans, vêtu d'une veste ornée d'une croix gammée, prit son fusil et partit au devant des russes, vraisemblablement se faire tuer car nous ne l'avons jamais revu. Ce très brave homme, à qui je devais ma libération des geôles de la Gestapo, avait perdu ses deux fils sur le front russe et sa maison sous les bombardements. Combien de fois nous l'avons vu pleurer dans l'atelier devant mon camarade Laurier, lui répétant sans cesse : « *Tu ressembles à mon fils* ». Enfin un matin des avions russes sont passés en rase motte sur la gare de triage, faisant cracher leurs mitrailleuses et leurs canons, tuant beaucoup de monde car les trains étaient pleins de soldats et de réfugiés. Les allemands donnèrent l'ordre de déménager les archives du dépôt, ce qui fût fait ou à peu près car les chars russes se mirent à tirer de tous les côtés. Le chef du dépôt, un bonhomme très âgé et très dur avec ses subordonnés, m'ordonna de prendre sa serviette de cuir et de le suivre pour évacuer avec lui ; mais profitant de la confusion générale, je laissais là la fameuse

serviette et couru me cacher près du camp, afin d'attendre l'arrivée des russes. J'espérais être vite libéré et revoir les miens ; je n'étais pas au bout de mes peines !

Un train embarqua les personnes restées au dépôt et se mit à rouler ; j'appris par la suite qu'il n'avait pas fait beaucoup de chemin. Un de mes camarades de Bordeaux fut contraint et forcé par un SS d'accompagner le mécanicien de ce train qui fut mitraillé et mon copain tué. Ce gars là, Paoli si je me souviens bien, avait toujours fait en sorte de ne jamais travailler, entorse provoquée, maladie, ulcère d'estomac (pour les ulcères, nous avions un truc : avaler de petits bouts de cuir, qui faisaient apparaître des taches suspectes à la radiographie). Je restais donc caché pendant assez longtemps puis, le calme étant revenu et n'entendant plus de vacarme, je sortis prudemment de ma cachette, pensant les allemands partis. J'allais me réfugier au camp où beaucoup de copains avaient fait comme moi, si bien que nous étions assez nombreux. Il faisait très froid en ce début de janvier 1945, une épaisse couche de neige recouvrait le sol et nous n'avions aucun chauffage dans nos baraques, pas plus que de nourriture. Nous n'étions guère à l'abri des bombardements dans ces constructions où le froid et le vent passaient par les interstices des planches mal jointes, aussi nous décidâmes de nous abriter dans la tranchée-abri creusée au milieu du camp. Cette tranchée était couverte avec quelques traverses de chemin de fer, elles mêmes recouvertes de terre ; il faut bien dire que cela n'était pas très confortable, mais nous nous pensions plus en sécurité ! Et c'est ainsi que nous attendîmes l'arrivée des russes dans la ville.

Les Russes se firent attendre, quatre jours après nous étions toujours dans notre abri, affamés et frigorifiés. Quelques uns d'entre nous décidèrent de sortir afin de trouver un peu de nourriture, ils se dirigèrent vers la gare de triage afin de visiter les wagons restés sur les voies ; ils revinrent avec des paquets, apparemment sans avoir été inquiétés. Constatant leur succès, je voulus moi aussi participer à la survie du groupe et je partis avec quelques camarades en direction du « garde-manger » c'est à dire vers les wagons du triage, espérant bien ramener de quoi nous caler l'estomac. Je m'excitais à vouloir ouvrir un wagon lorsque tout à coup des coups de feu fusèrent de toutes parts. Des soldats allemands, revenus sur les lieux, nous prenant pour des pillards, tiraient sur nous ; personne ne les avait vu ni entendu, d'où sortaient-ils ? Vraisemblablement ils s'étaient planqués tout comme nous. La situation était critique car des civils allemands, affamés eux aussi, inventoriaient, tout comme nous, les wagons. Tout le monde criait et hurlait, il y avait beaucoup de blessés et de tués.

Je me glissais précipitamment sous un wagon et me collais contre une roue, mais manque de chance un Allemand m'ayant repéré me mit en joue et fit extraordinaire, ne tira pas. Il me fit sortir et me demanda mes papiers, puis il m'ordonna de ramasser les colis éparpillés ; j'ai dû prendre également ceux qui étaient sur les cadavres. Le fusil toujours pointé sur moi, il me fit avancer vers le camp où il me dit que je serais fusillé pour servir d'exemple. Il ne cessait de me frapper dans les côtes avec le canon de son fusil pour me faire avancer ; j'avais une peur bleue et je tremblais de tous mes membres, j'étais dans un état pitoyable.

Soudain ce soldat se mit à crier après une jeune femme qui passait près du chemin de fer, longeant le passage pour piéton ; elle marchait et avant qu'elle puisse répondre quoi que ce soit, il tira sur elle. Elle eut comme un moment de surprise, ses yeux grands ouverts sont devenus fixes et elle tomba morte. Je n'aurais jamais imaginé une chose pareille, cette image ne pourra jamais s'effacer de ma mémoire. Je crois qu'à cette minute, si j'avais eu une hache entre les mains, j'aurais fendu le crâne de cette ordure, tellement cet acte de férocité m'avait bouleversé.

Je repris la direction du camp, toujours accompagné de mon bourreau qui me donnait des coups dans le dos ; je n'en menais pas large et ne savais que faire pour m'en sortir. J'allais être fusillé, j'avais vingt deux ans, toutes mes pensées se bousculaient dans ma tête, je songeais à ma famille que je ne reverrais pas, à ce que j'aurais pu accomplir. Tout défilait dans mon esprit, en un mot, je paniquais. Nous arrivions presque en vue du camp, le soldat sur mes talons me répétant sans cesse : « *Je vais te tuer dans le camp* ». Sur ce trajet se trouvait un poste d'aiguillage qu'il fallait contourner et tout à coup je m'aperçu qu'il n'y avait plus personne derrière moi ; je ne sentais plus le canon du fusil dans mon dos. Je ne saurais jamais ce qui c'est passé, mais j'étais bien seul, je lâchais paquets et colis et me mit à courir comme un dératé jusqu'au camp, cerné par des soldats allemands, mitraillette au poing.



J'entrais en courant, sans susciter la moindre réaction et, c'est incompréhensible, - alors que tous les camarades étaient en rangs, dans la cour, en train de se faire compter et fouiller par les soldats, beaucoup étant alignés le long des murs des baraques, les bras en l'air - j'entrais dans la chambrée vide comme un fou. Je tremblais de toute ma carcasse, j'étais incapable de m'asseoir, je répétais : « *S'il me voit, je ne pourrais jamais lui dissimuler mon angoisse, il me reconnaîtra sûrement et il me tuera* ». Puis tout me repassa par la tête, je voulais échapper à la mort. J'ai pris un rasoir et bien que ma barbe fût longue de deux semaines, je n'hésitais pas une seconde à la raser à sec tant bien que mal et à changer de loques en un temps record ; c'est incroyable ce qu'un homme peut faire quand il se sent acculé, au bord du gouffre.

Enfin un peu plus calme, j'attendais la suite des événements. Pendant ce temps dans la cour mon « *fritz* », réapparut, cherchait partout et dévisageait tous les gars rassemblés dehors, il finit par repartir seul. Dans la cour de ce camp, j'ai assisté à une scène pénible : une pauvre femme polonaise ou russe, à genoux dans la neige, mains jointes, suppliant un soldat de ne pas tuer son mari ; elle avait des enfants. Pour toute réponse, le soldat lui donna un grand coup de pied et exécuta froidement le malheureux mari.

Ensuite les allemands commencèrent la fouille des baraquements ; cette fois encore, la chance fut de mon côté, ils fouillèrent les deux premières baraques et au moment de commencer la troisième, où je me trouvais, un officier donna l'ordre de repartir immédiatement, ce que les soldats firent en emmenant deux gars du camp, pour les pendre dirent-ils. L'un était originaire de Saint Malo et l'autre de Vierzon, les soldats les firent monter dans un camion avec un gros paquet de corde.

Nous vîmes revenir ces pauvres bougres trois jours plus tard, contre toute attente et dans quel état, grand Dieu ! Ils nous contèrent leur triste histoire : ils avaient été traînés un peu partout chez les allemands, interrogés, questionnés, torturés, maintes et maintes fois, persuadés d'être pendus, le rouleau de corde les suivant partout. Ils furent interrogés pour la énième fois par un officier ayant connu Saint Malo pendant l'occupation et il leur dit: « *Il ne sera pas dit que j'aurais fait pendre des gars de Saint Malo, j'y étais trop bien, combien êtes vous ?* ». « Deux » répondirent-ils. « *Et bien, dit-il à leur gardien, reconduisez les à leur camp* ». C'est ainsi qu'ils eurent la vie sauve, mais cette épreuve les avait démolis, tant physiquement que moralement. Les russes progressant lentement vers la ville, il faut bien le dire, les allemands nous évacuèrent dans un autre camp, situé entre le cimetière et la caserne; nous nous retrouvâmes une centaine de français et quelques russes, prisonniers depuis peu, ce qui nous semblait extraordinaire ; les Allemands devaient opposer une forte résistance.

Ces prisonniers russes étaient en haillons et pratiquement pieds nus avec quelques chiffons en guise de chaussures ; ils nous paraissaient fatigués et très déprimés, nous n'avons jamais pu engager de conversation avec eux. Plus tard nous avons eu l'explication. Ce camp était gardé par des SS, il y en avait un entre autres, très grand, bardé de grenades et d'armes, y compris un poignard dans une de ses bottes. Il nous menait d'une vie infernale, organisant des appels interminables, au garde-à-vous dans la neige, alors que la ville était encerclée et que les obus tombaient un peu partout, parfois très proches. Tous les jours les SS venaient chercher des gars pour les corvées de la ville, il s'agissait surtout de ramasser les morts. Nous empilions les cadavres dans des charrettes et nous les faisons basculer dans un grand trou, par ce froid ces morts étaient raides et collés au sol par la glace. Vous ne pouvez imaginer ce travail, c'était horrible et un jour nous avons trouvé un cadavre assis à une table, gelé sur place. Bien entendu c'était à qui se défilerait pour la corvée ; quand je le pouvais, je me cachais dans le camp et je n'étais pas le seul. J'avais trouvé un tas de pommes de terre et de navets en partie pourris où je m'enterrais la nuit venue, j'avais aussi une autre planque dans une baraque détruite : je m'allongeais sous un châlit en ramenant toutes sortes de débris sur moi et j'attendais je ne sais trop quoi.

Une fois le grand SS n'avait semble-t-il pas assez de travailleurs, il a fouillé jusqu'à la paille au dessus de moi et l'a éventrée avec le canon de sa mitrailleuse, il ne m'a pas découvert mais j'ai eu une telle frousse que j'ai dû chercher une autre cachette. Dans un coin de la cour il y avait une charrette abandonnée contenant un peu de paille, c'était suffisant pour cacher l'un d'entre nous, aussi tous les jours un gars allait dans cette charrette, se couvrait de paille et attendait sans bouger. Un matin un gars est revenu affolé, il s'était heurté à un corps, celui d'un polonais qui s'était pendu à une roue de la charrette, en fait il était presque assis, il avait vraiment atteint le fond de la misère pour parvenir à mourir ainsi. Le SS le vit, prit son poignard, s'assura à coups de pieds qu'il était bien mort, coupa la corde qu'il nous proposa par petits bouts : « *Pour nous porter bonheur* » dit-il.

Ne pouvant toujours échapper aux corvées, je fus désigné pour creuser des trous dans la cour de la caserne afin d'enterrer des fûts d'essence. A peine le travail terminé et les tonneaux enterrés, nous étions assaillis par des avions et des obus russes, nous n'avons eu que le temps de nous mettre à l'abri dans une cave et par le soupirail nous regardions ce qui se passait dans la cour. Deux SS hollandais avaient fixé une mitrailleuse sur un poteau et tiraient sur les avions, sans manifester la moindre peur. Une autre fois, revenant de corvée, accompagnés de deux soldats, nous arrivions en vue du camp quand un obus éclata dans la fourche d'un petit arbre en bordure de rue, provoquant une énorme flamme et une épaisse fumée. C'est alors que mon copain Verrier s'est mis à hurler de douleur et à se rouler par terre, un éclat d'obus avait pénétré dans sa cuisse. Les allemands se précipitèrent et confectionnèrent avec leurs fusils et leurs capotes un brancard de fortune et, sous le bombardement qui n'arrêtait pas, transportèrent le blessé dans une école transformée en poste de secours. Quand je me souviens, après tant d'années, mes cheveux se dressent sur ma tête ; les blessés attendaient en longues files, nous déposâmes le nôtre et attendîmes. Un docteur au tablier rouge de sang, se pencha sur mon copain, tenant dans ses mains une sorte de sécateur, j'ai cru un moment, devant l'affreuse blessure, qu'il allait lui couper la jambe ; le courage me manqua et malgré le froid intense je suis à grosses gouttes. Dehors un char tirait sans arrêt, puis les allemands nous rappelèrent afin de transporter le blessé dans une cave près du centre de secours, nous l'y laissâmes parmi les autres, dans les gémissements et les râles, nous devions retourner au camp avec nos gardiens.

Dans ce poste de secours, une image me reste, celle d'un soldat assis sur une chaise, son visage avait disparu, il ne lui restait que le front et les yeux et il attendait ; un soldat entra et dit : « *C'est notre officier* ». De retour au camp, les corvées continuèrent et quelles corvées ! Une nuit nous débarrassâmes un poste de secours. Dans une pièce, les morts, dans une autre, les membres coupés, pour tout éclairage, une bougie. Nous avons ramassé le tout dans des couvertures et l'avons déposé dans un grand trou près de l'église.

Nous étions occupés à déblayer ce poste lorsque tout à coup un mort se redressa et se mit à crier : « *Je ne suis pas mort ! Je ne suis pas mort !* » ; nous nous précipitâmes, des allemands arrivèrent et l'emmenèrent, certainement était-il inconscient lors du ramassage des cadavres et s'il n'était pas revenu à lui, nul doute qu'il aurait suivi les autres dans la fosse. Nous devions descendre dans la fosse pour empiler les morts et en mettre davantage. Ce travail se faisait la nuit à la seule lumière de la lune et des étoiles, quand le ciel était sans nuages ; certains de nous prétendaient voir des corps bouger, un cadavre tout recroquevillé s'accrocha même aux vêtements de l'un d'entre nous comme s'il avait été vivant.

Les allemands nous autorisèrent, si nous le voulions, à prendre les montres de ces malheureux, personne n'a pris quoi que ce soit, c'était vraiment trop horrible. Voulaient-ils nous éprouver ? Je me suis toujours posé personnellement la question. Que de scènes nous avons vu pendant cette période de notre vie, par exemple ces SS, encadrant un officier allemand, vêtements déchirés, nous expliquant que cet officier était un traître, qu'ils venaient de le dégrader et qu'ils allaient le fusiller. Je revois encore cet homme, très grand, très digne, tête nue, se diriger vers le fond de la cour où les SS l'abattirent séance tenante. Le lendemain même au soir, un groupe de quatre soldats allemands encadrés par d'autres, fut fusillé, non dans la cour mais en dehors de la caserne. L'un d'eux ressemblait à un gosse, ils avaient voulu désertir.

Les russes arrivant de plus en plus nombreux encerclaient la ville et nous inondaient d'appels et de musique, toujours le même air diffusé des collines environnantes : « *Viens mon cœur t'appelle, viens la vie est belle, le printemps chante dans la campagne etc.* »... Et les avions lançaient des tracts : « *Les soldats allemands pouvaient fuir les lignes russes près de l'usine à gaz* », le plan était même fourni. Les bombardements reprirent de plus belle ; les canons et avions crachaient le feu et la désolation dans un vacarme épouvantable et nous dans notre baraque, nous étions persuadés que les russes savaient que nous n'étions pas des ennemis et qu'ils évitaient de nous tirer dessus.

Les allemands avaient établis une batterie de canons en bordure du camp et avaient recouvert le tout avec des draps pour la camoufler dans l'étendue de neige. Ils ne tirèrent qu'une seule fois avec ces canons, un petit avion russe survolant le camp repéra sûrement cette batterie car, peu de temps après son passage, les obus russes la détruisirent. L'avion étant revenu constater les dégâts, nous nous mîmes à faire des signes désespérés au pilote, mais le résultat fut désastreux, un autre avion arriva et lâcha ses bombes. Notre baraque fut pulvérisée et, croyez le si vous voulez, pas un de nous ne fut blessé, sauf un qui n'eut qu'une légère écorchure à la tête, nous fumes tous fortement commotionnés. Les allemands accouraient pour nous porter secours mais notre heure n'avait pas encore sonnée, il y avait eu un miracle.

A une nuit épouvantable, sous un bombardement ininterrompu embrasant le ciel, avec des explosions de partout, succédèrent un grand calme, un silence total, encore plus inquiétant, angoissant, que les bombardements ; personne n'osait parler ni bouger tant nous étions terrorisés. Nous avons attendu un très long moment, les plus hardis allèrent voir à l'entrée du camp ; ils ne virent rien, plus de soldats, plus personne, plus de baraques, disparues sous les obus. Nous n'osions pas sortir, craignant de voir les soldats nous refaire le coup de la gare de triage, sortant de leurs cachettes et nous tirant dessus. Enfin une rumeur, un drôle de bruit, loin devant nous, nous fit dresser l'oreille, nous cherchions à comprendre ce qui se passait et alors, nous avons vu les russes envahir ce qui restait de la ville. Nous nous précipitâmes à leur rencontre en criant : « *Français, Fransouski* », et nous vîmes l'Armée Russe ! Et quelle Armée !!! Les premiers arrivants dans la ville étaient des « femmes soldats » ! Lance flamme et musettes bourrées de grenades sur le dos, elles étaient très sales, en guenilles, le visage noir de suie - probablement à cause du lance flamme -, ce qui ne nous empêcha pas de leur sauter au cou, tant nous étions heureux de les voir. Pour nous la guerre était finie et nous allions enfin rentrer.

Elles nous demandèrent de rester derrière elles car, disaient-elles, il y avait des « *memquis* »¹, c'est à dire des germains, qui pouvaient nous tirer dessus. Aussitôt les premier(e)s combattants passés, nous nous retrouvâmes au milieu d'une foule de soldats russes qui se mirent à nous fouiller, prenant tout ce qu'ils trouvaient sur nous : montres, bagues, stylos, souliers, vêtements, restes de nourriture, tabac, etc. J'eus le réflexe de cacher ma montre dans ma chaussette et c'est ainsi que j'ai pu la ramener, contrairement à mon manteau de cuir qui partit sur les épaules d'un soldat.

Les russes nous demandèrent de les aider à passer sur l'autre rive du fleuve, le Gwda (Kudov en allemand), leur canon antichar, car le pont était détruit. La passerelle de fortune ne tint pas très longtemps, nous n'avions pas plus d'outils qu'eux, et tout s'écroula. Sur ce, les russes se mirent en tête de construire un radeau avec des troncs d'arbres abattus dans un parc non loin de là. Ils établirent un va et vient avec des câbles électriques, mirent le canon sur le radeau où quelques soldats le tinrent fermement et nous tirâmes tous ensemble. Malheureusement, le bois vert flotte mal, surtout chargé d'un canon, et c'est de l'eau glaciale jusqu'à la poitrine que les soldats abordèrent l'autre rive, avec le canon !

¹ NDLR : Réel orthographe « Niemski ».

Nous étions là à attendre, devant la passerelle effondrée, quand un officier russe arriva et nous dit : « *Hitler tout comme Napoléon s'est fait chasser de Russie* ». Près de nous un groupe, de soldats allemands prisonniers, avait été dépouillé des vêtements et surtout des bottes, mais les soldats russes, habitués à leurs chiffons, ne les gardaient jamais bien longtemps aux pieds et finissaient par les jeter. Un allemand, le bras dans une gouttière, fut tué et laissé sur le trottoir. Tous les soldats russes, et ils étaient nombreux, qui passaient là se firent un devoir de lui donner au moins un coup de couteau, même les officiers avec leur épée le frappèrent, cela n'avait rien d'humain.

Peu après, un important groupe d'officiers russes passa ; ils avaient un moyen de communication surprenant : l'officier donnait un ordre, tout en marchant, à celui qui se trouvait derrière lui, celui-là en faisait autant, et ainsi de suite, le dernier de la file partait en courant. Ni radio, ni téléphone, de simples estafettes ! Les russes nous indiquèrent une maison, en grande partie détruite, près de la rivière pour nous loger, ce fut la seule qui resta debout, les russes ayant décidé d'incendier ce qui restait de la ville. Ils allaient donc de maison en maison, avec des seaux d'essence, et y mettaient le feu, systématiquement, rue par rue. J'ai vu, pendant cette opération, une vieille femme sortir de chez elle, traînant derrière elle un sac contenant quelques affaires personnelles ; un soldat l'apercevant la tua devant sa maison en flammes. Tous ces soldats russes cherchaient des femmes et quand ils en trouvaient une, ils la violaient sans se soucier de son âge ni du lieu où ils se trouvaient. Je vis également leur service de déminage en action. Une dizaine de soldats marchaient côtes à côtes, bien alignés, et avec de grands bâtons munis d'une pointe en fer, ils piquaient le sol devant eux. Si les rues avaient été minées, pas un ne serait resté debout.



Ayant pris nos quartiers dans la maison indiquée, nous nous sommes mis à la recherche de nourriture. Nous étions affamés, nous trouvâmes un porc dans un enclos et pour le tuer, un soldat russe s'employa avec succès, pour les poules je peux vous dire qu'elles n'ont rien à craindre d'une mitrailleuse, à part y laisser quelques plumes. Nous fîmes rôtir le porc dans la cour de la maison, le bois ne manquant pas. En fouillant la maison, nous découvrîmes qu'elle appartenait au maire de Schneidemühl et qu'il existait un placard dissimulé rempli de victuailles, y compris café, chocolat et vins de Bordeaux. Il y eut bombance et nous dormîmes bien, là où nous étions tombés. Au matin les russes nous réveillèrent pour les aider à balayer les pistes du camp d'aviation, situé de l'autre côté de la ville. Un très jeune soldat nous pilota à travers une ville en flammes où je vis brûler, avec plaisir, la prison où m'avais emmené la Gestapo. Devant ce brasier, dans une chaleur infernale, installé dans un fauteuil d'osier, au milieu de la rue principale totalement en flammes, un vieux soldat russe mangeait et buvait tranquillement, jouissant du spectacle de l'incendie. Dans notre expédition, nous sommes passés devant la banque de la ville, que les russes avaient mise à sac. Les liasses de reichsmarks couvraient la rue, certaines brûlant déjà, personne ne ramassa un seul billet, persuadés comme nous l'étions tous que ceci n'avait plus la moindre valeur, en réalité ce jour nous avons piétiné une fortune, ces billets ayant eu cours encore longtemps !

En arrivant au camp d'aviation, nous allâmes prendre des branches de sapin, faute de mieux, pour enlever les éclats de grenades et d'obus qui rendaient les pistes inutilisables. C'est là que j'ai vu un russe essayer de monter à bicyclette, engin dont visiblement il ignorait tout. Il fit tant et si bien qu'il renversa l'officier qui nous tenait compagnie. Le soldat se releva sans même s'excuser, enleva la cigarette de la bouche de l'officier, en tira une bouffée, la remit en place et reprit ses essais ; nous étions médusés ! L'explication nous fut donnée un peu plus tard : les soldats russes ne recevaient d'ordres de leur « tovaritch », ou camarade officier, qu'au combat ! Le soir, rentrés dans la maison du maire où nous nous abritions, nous regardions brûler une ville de 40000 habitants, presque entièrement composée de maisons individuelles en bois, imaginez l'étendue, totalement évacuée par sa population et les troupes allemandes avant l'assaut. Nous ne pouvions pas comprendre pourquoi les russes avaient fait cela !

Un matin, je fus invité par les russes à me rendre dans la maison qui leur servait de quartier général, en dehors de la ville. Je me posais tout un tas de questions, me demandant ce qu'ils pouvaient bien me vouloir. Arrivé sur les lieux, les russes me firent entrer et là, dans une pièce, je vis une jeune femme, une française de Châlons-sur-Saône, elle semblait très à l'aise et portait l'uniforme d'officier russe, elle semblait commander tout ce monde. J'étais abasourdi, je connaissais cette femme, employée comme serveuse au buffet de la gare de Schneidemühl ; j'avais toujours cru qu'elle était allemande ! Elle était venue une fois me voir à mon travail à la gare de triage et m'avait posé quelques questions au sujet des trains stationnant en gare, je n'aurais jamais pensé qu'elle travaillait pour les russes.

Avait-elle appris que c'était moi qui avais mis en panne, à la demande des résistants polonais, le pont tournant du dépôt pour empêcher les allemands d'emmener les locomotives avec eux ? Toujours est-il qu'elle m'avait fait demander, elle me donna de la nourriture et me dit de ne pas nous éloigner, la ville devant être détruite. Les officiers russes furent « aux petits soins », me demandèrent mon adresse en France « *pour me rendre visite à l'occasion* », puis le soir arrivant je rentrais au « domicile » pour raconter mon histoire aux copains. Je n'ai jamais revu cette femme. J'ai tenté en vain, bien des années plus tard, de tirer au clair cette histoire.

La ville brûla pendant quatre jours et quatre nuits, c'était fin janvier, début février 1945 et nous devions partir. Cherchant dans les ruines, nous trouvâmes des petits chariots et des luges pour emmener nos provisions vers la Pologne ; nous voulions aller à Odessa et de là rentrer en France par bateau, les combats n'étant pas terminés à l'ouest. Nous avons confectionné, avec des chiffons de couleur deux grands drapeaux français, un en tête et un en queue de colonne. Un officier français, accompagné de sa femme, se joignit à nous. Il voulut prendre le commandement de la colonne mais fut reconnu comme collaborateur travaillant au journal du pays et chassé poliment au bout de quelques kilomètres ; ils partirent sans un mot. Et nous, quasiment pieds nus dans la neige, nous partîmes pour un périple d'au moins mille kilomètres.

Sur notre route nous rencontrâmes des Russes montant au front, ils nous prenaient pour des partisans et nous indiquaient la direction opposée à notre itinéraire. Nous nous gardions bien de les détromper, ne voulant pas être embrigadés par eux. Dans ces conditions, nous faisons à peu près quarante kilomètres par jour, dormant où nous pouvions. A un certain endroit, nous vîmes des affichettes, collées un peu partout, invitant tous les étrangers circulant sur les routes à se rendre à divers endroits indiqués, sous peine d'être arrêtés comme maraudeurs ; nous nous dirigeâmes donc vers Wrzesnia.

Sur notre chemin, nous nous arrê tâmes dans une petite ville polonaise où les habitants nous donnèrent un abri et de la nourriture. Le lendemain ils nous dirent de laisser là toutes nos affaires et nos vivres car les russes avaient été prévenus et venaient nous chercher en camion pour nous emmener à Odessa ; ils nous menèrent loin hors de la ville, à pieds et nous laissèrent au bord de la route. Nous ne vîmes jamais de camions, les polonais nous avaient bien roulés ! Nous repartîmes donc, démunis de tout, en direction de Wrzesnia, sans même un croûton de pain à se mettre sous la dent.

Ayant fait étape dans une ville, dont j'ai oublié le nom, nous fûmes dirigés sur un hôpital pour y passer la nuit. Cet hôpital de construction récente était en grande partie détruit, dans un état épouvantable, tout était cassé, il y avait du sang partout, sur tout. Nous n'osâmes pas dormir sur les matelas et il nous fallut nettoyer une pièce en meilleur état que les autres pour oser dormir, à même les sommiers métalliques. Au matin tout était blanc de givre et, sur l'autre rive de la rivière, des soldats russes, hommes et femmes, se baignaient nus en semblant y prendre un grand plaisir alors que nous claquions des dents.

Un officier arriva accompagné d'un tout jeune soldat qui fut chargé de nous escorter en direction de Wrzesnia. Ce soldat était blessé au genou et ne pouvait marcher, aussi nous dénichâmes deux vieux fiacres, mirent les affaires et le guide dedans, à la place du cocher, et en route ; nous faisons bien entendu office de chevaux. Nous nous arrê tâmes à proximité d'un bois pour nous reposer un peu à l'abri, le guide tira quelques coups de mitraillette pour sonner le rappel et nous repartîmes, à jeun ; il neigeait et nous peinions à tirer notre équipage. Un autre arrêt près d'une ferme, presque en bon état, dont les habitants nous chassèrent, l'intervention de notre guide nous valut quand même un peu de lait chaud. Il faut dire que la guerre n'en finissait pas et qu'il n'y avait plus rien pour personne. Une autre fois, passant la nuit dans un théâtre, les gens nous apportèrent un peu de nourriture, spontanément.

A Wrzesnia notre guide nous quitta, il n'avait pas plus de seize ans. Nous fûmes dirigés sur la caserne gardée par des soldats russes pour y rejoindre de nombreux français enfermés là. Dans un grand bâtiment, servant probablement à l'équitation, de nombreux allemands, hommes et femmes étaient réunis. Ils enterraient leurs morts récents dans un coin de la cour. Le lendemain de notre arrivée, des camions vinrent prendre tous ces allemands ; j'ai reconnu parmi eux un jeune de quinze ans qui travaillait avec moi au dépôt de Schneidemühl. Les russes nous dirent qu'ils partaient reconstruire Stalingrad ; tous ceux qui étaient âgés ou malades, dans l'incapacité de travailler, furent chargés dans un camion, qui se retrouva bondé, et furent fusillés près d'un bois. Les russes nous déclarèrent que ceux là au moins ne devraient plus rien à la Russie.

Avec une quinzaine de copains je m'installais dans une chambre de la caserne, nous n'avions que de la paille, le sous sol était bourré d'explosifs et miné, personne ne s'y aventurerait. La nourriture manquait et il nous fallut construire des sanitaires car jusque là personne ne s'en était inquiété ; imaginez cinq mille personnes ne disposant que de la cour d'une caserne ! Nous avons creusé un fossé autour de la cour, posé des planches en travers par dessus et nous faisons là nos besoins, à la vue de tous ; nous sommes restés là jusqu'au 30 avril. Avec plusieurs gars, nous sommes parvenus à rendre amovible une planche de la palissade, ce qui nous permettait de nous rendre discrètement dans les bois, à la recherche de nourriture.

Nous pêchions des grenouilles avec un bout de chiffon rouge, dans les mares, ou nous déterrions des lapins. Un jour les russes nous virent avec des grenouilles enfilées sur un fil de fer et nous demandèrent ce que nous allions en faire, « *Les manger* » avons nous répondu, en riant de voir leurs mines dégoutées.

Dans ce camp, un officier Français, le Colonel Foix, demandait des volontaires pour se battre aux côtés des russes, il avait commencé à former un régiment nommé « *Wrzesnia liberté* » et nous apprîmes quelques rudiments militaires, l'usage du bazooka, la manière de ramper, les saluts, etc. Nous étions des profanes en la matière, ayant été déportés bien avant d'avoir l'âge d'être soldats. Nous défilâmes dans les rues, bien sûr sans uniformes ni armes, mais en chantant. Les russes nous laissèrent faire, puis arriva un ordre, la guerre était presque finie, ils n'avaient plus besoin de nos services, par contre ils nous demandèrent si nous voulions les aider à remettre en valeur les terres polonaises reprises aux allemands.

Le premier Mai, nous partîmes travailler dans les fermes, moi avec un camarade de Toulouse, à Tirstiguel, près de l'Oder, nantis d'un certificat de travail (que je possède encore). De cette ferme nous entendions distinctement les bombardements, bien des maisons et des fermes avaient été incendiées, celle que nous occupions était à peu près en bon état. Elle était habitée par un grand père et deux femmes, dont une mère de neuf enfants, qui avaient été violées plusieurs fois.

Le soir de notre arrivée, attablés devant quelques pommes de terre à l'eau et un bol de lait, nous avons bien failli être tués. Deux russes faisant irruption dans la salle et voyant deux jeunes, qu'ont-ils pensés ? Toujours est-il qu'ils nous ont mis en joue, fait lever les bras en criant des mots que nous ne comprenions pas, un de ces mots revenait souvent, « *spionne* »², peut être le mot espion ? Nous essayâmes de leur faire comprendre que nous étions français, volontaires pour aider les russes, qu'il ne fallait pas tirer, mais ils ne voulaient rien savoir, ils criaient et gesticulaient. Ils nous emmenèrent vers un petit bois proche, vraisemblablement pour nous fusiller quand un russe arriva en courant, tout essoufflé, en criant : « *Ce sont des camarades français* ». Finalement ils ne voulurent pas en rester là après avoir compris leur erreur, ils voulaient nous emmener avec eux à la recherche de femmes, ce qui ne faisait pas du tout notre affaire, nous avions eu une telle peur que nous ne pensions qu'à retourner à la ferme ; après bien des palabres ils nous laissèrent repartir.

C'est cette même nuit que la ferme voisine fut incendiée, un camarade du Midi y travaillait et nous étions très inquiets à son sujet car les pétarades fusaient de partout. Nous ne pouvions pas distinguer s'il s'agissait de tirs ou d'autre chose ; pas question de sortir pour lever le doute car il nous était formellement interdit de circuler la nuit. Le lendemain matin nous nous précipitâmes sur les lieux, tout le bâtiment principal ainsi que les machines agricoles étaient détruits, mais le collègue s'en tirait sans une égratignure ! Une autre nuit un russe était tombé en panne avec son camion près d'une maison, ne s'embarrassant pas pour si peu et afin de s'éclairer, il mit le feu à la bâtisse et pût réparer son véhicule.

Le vieillard habitant la ferme où nous travaillions, un grand bonhomme sec de soixante-dix ans, alla voir cette ferme brûlée et en ramena, vous ne le croirez pas, roulée sous son bras, une grande affiche représentant Hitler ! Sa fille la lui arracha des mains et la brûla immédiatement. C'est ce grand père qui attelait le boeuf avec lequel nous partions travailler dans les champs ; je me souviens encore de la surprise de mon copain devant la quantité d'eau avalée par le boeuf.

Un groupe de soldats russes, surtout composé de mongols s'arrêta dans la ferme pour y passer la nuit, une femme les commandait et savait se faire obéir, croyez moi ! Ces soldats nous montrèrent une revue où l'on voyait le Général de Gaulle à Moscou, derrière lui se tenait un pape. Ces hommes ne voulurent pas coucher ailleurs que dans la cour, ils firent un grand feu et se groupèrent autour, ils se restaurèrent d'un maigre repas, qu'ils partagèrent avec nous, puis ils s'occupèrent de leurs chevaux, les firent coucher, se blottirent entre leurs pattes et s'endormirent. Ils repartirent de bon matin, non sans nous avoir volé le petit sac de farine que nous avait remis la police polonaise. Ces hommes ne possédaient rien et devaient se débrouiller par eux mêmes pour se nourrir.

Une autre fois, ce furent des officiers russes qui arrivèrent avec armes et autos. Ils nous demandèrent : « *coucha* »³ et nous croyions qu'ils voulaient des chambres ; ils se fâchèrent et finalement un des leurs finit par nous faire comprendre qu'ils voulaient manger. La femme mit le couvert pour chacun de nous mais les russes firent tout enlever sauf un seul verre et nous dûmes manger, en leur compagnie, tous à même le plat. Puis ils débouchèrent leurs bouteilles de vodka et ils nous firent boire plusieurs verres de cet alcool pendant le repas, l'unique verre passant de mains en mains. Le repas terminé et après des salutations, ils repartirent et nous, les deux français, nous étions saouls. Assis dehors essayant de recouvrer nos esprits, nous les vîmes revenir comme des bolides : ils avaient oublié leurs fusils déposés sur les bords des fenêtres, nous ne nous en étions pas même aperçu ! Nous ne pouvions ni bouger, ni parler tant nous étions ivres. Nous nous sommes souvent demandé si la seule chose que fournissait l'intendance russe n'était pas la vodka.

² NDLR : Réel orthographe « *Spion* », soit *espion*.

³ NDLR : Réel orthographe « *Kacha* », terme générique allant du pain à la bouillie d'avoine.

Les policiers polonais nous rendaient souvent visite, presque chaque jour, et nous donnaient des nouvelles sur les événements et le déroulement de la guerre. Un jour, voyant ces policiers accompagnés de polonais, allant de ferme en ferme, nous les suivîmes de loin pour tenter de savoir ce qui se passait. Leur manège nous intriguait fort et c'est alors que nous avons assisté aux changements de propriétaires de toutes les fermes de la région. L'expropriation était très simple, le chef de la police appelait la maîtresse de maison, la guerre n'étant pas terminée, aucun homme n'était présent à part les vieillards et les enfants. Ce policier lui lisait une courte déclaration signifiant que le polonais ici présent devenait immédiatement le maître des lieux et le propriétaire de tout ce qu'ils contenaient : meubles, bétail, etc... Et que, si le nouveau propriétaire était d'accord, elle pouvait rester comme domestique, sinon elle devait quitter les lieux à l'instant même.

Il fallait voir l'état de ces femmes, de ces grands mères se lamentant et répétant sans cesse : « *Mon mari, mon fils va revenir, c'est à lui, c'est son bien* ». Mais la décision était sans appel, elles devaient partir séance tenante, en laissant tout sur place. J'ai vu une grand-mère mettre un quignon de pain dans son tablier et partir dans les bois, non loin de là, qu'est-elle devenue ? Nous n'avons jamais revu cette pauvre vieille. J'ai vu également un polonais, expliquant à une femme allemande que ses deux fils furent enfermés dans leur maison incendiée par les allemands et que lorsque ses fils essayèrent de s'enfuir, ces soldats les tuèrent. Cet homme pleurait et criait en invectivant cette femme. J'ai vu encore un vieux soldat russe, dans la ferme où je travaillais, prendre un petit allemand sur ses genoux et le câliner, pleurant lui aussi. Les allemands avaient jeté des grenades dans sa maison, tuant tous les siens. Partout les vainqueurs expulsaient les allemands installés dans les fermes polonaises et y réinstallaient les polonais, expulsés, eux par les allemands.

Enfin, un matin, les policiers polonais arrivèrent pour nous annoncer que les troupes russes et américaines avaient fait leur jonction, pas très loin d'où nous étions ; vous ne pouvez pas imaginer notre joie, nous nous voyions déjà rentrer chez nous, en France. Nous n'allions pas tarder à déchanter. Nous ramassâmes nos quelques hardes et nous attendîmes la suite des événements. Le soir même, des camions russes vinrent nous chercher, s'arrêtant de ferme en ferme pour récupérer tous les gars qui s'y trouvaient, puis ce fut le départ, destination inconnue. Nous pensions tout bêtement être dirigés vers le front, mais dans la nuit, plus nous roulions, moins on entendait le bruit des canons. C'était bien bizarre !

Après quatre jours et quatre nuits, sans un seul mot d'explication de la part de nos convoyeurs, nous nous rendîmes compte que nous roulions en direction de la Russie ! Dans une gare de Pologne nous montâmes dans des wagons, nous vîmes Varsovie entièrement détruite, pas un pan de mur debout, pas une cheminée et sur cet immense tas de pierres, les gens, tels des fourmis allaient et venaient en tous sens, très affairés. Nous pensâmes qu'ils cherchaient à récupérer quelques affaires et qu'ils devaient se loger dans les caves.

Notre train, arrêté dans ce qui fut la gare de Varsovie attirait bien des curieux ; aussi bien polonais que français nous cherchions de la nourriture et des vêtements. Je me souviens avoir échangé la chemise, pour l'heure pleine de vermine, dérobée à Schneidemühl, contre une douzaine d'œufs. Dans cette gare était empilé un énorme tas de bottes de paille et toutes les nuits un avion allemand survolait la ville, nous nous demandions bien pourquoi cet avion s'intéressait autant à cette gare démolie et nous apprîmes tout à fait par hasard que dans ce tas de paille se cachaient deux allemands avec un poste émetteur. Ils transmettaient à l'avion toutes les allées et venues des convois. Les russes, les ayant découverts, les firent sortir sans les maltraiter et les emmenèrent.

Nous vîmes beaucoup de femmes russes travaillant à poser des rails à l'écartement russe, en général ce sont les femmes qui effectuaient les travaux les plus pénibles, d'autres graissaient les boggies, changeaient les patins de freins ou accrochaient les wagons ; elles faisaient aussi la police aux carrefours, munies de deux petits drapeaux, un rouge et un jaune, et celui qui n'obéissait pas était tout simplement mis en joue ! Nous sommes passé à Brest-Litovsk, ville rasée elle aussi, et toujours ces femmes russes au travail dans les décombres, triant les pierres et le bois à mains nues. En continuant notre périple vers la Mer Noire nous avons traversé les marais du Pripet, une immense étendue plate, couverte d'eau avec juste quelques touffes d'herbe émergeant çà et là et, parfois, une isba parmi quelques chevaux. Plus au sud, un couple de paysan cultivait sa terre avec une charrue préhistorique, la femme répandant du fumier avec ses mains !

Le train s'arrêta enfin dans une petite gare, nous étions à Slavouta. Cette minuscule gare était construite comme les isbas, en rondins, très jolie et soignée ; cela nous changeait de toutes ces visions de destructions, tout au long du voyage nous n'avions rien vu d'intact ! Les allemands avaient coupé tous les arbres le long de la voie ferrée et à intervalles réguliers avaient édifié des fortins de rondins, entourés de barbelé.



A leur départ, ils avaient miné les voies, à tel point que les russes avaient trouvé beaucoup plus simple de refaire une voie et, en attendant de pouvoir repartir pour Odessa, il nous fallait rester là. C'est du moins ce qu'ils nous dirent. Nous partîmes donc à pied à travers la forêt et nous nous retrouvâmes dans un immense camp militaire, bâti par les russes avant la guerre. Nous en étions les seuls occupants, hormis un groupe de soldats russes occupés à soigner des chevaux atteints de gourme. Les chevaux morts étaient tout simplement laissés dehors et les corbeaux s'en chargeaient ; quand le vent était mal orienté le camp était envahi par une odeur pestilentielle. Les russes ne mangent pas de viande de cheval : « *C'est tout juste bon pour les prisonniers* » disaient-ils.

Dans ce camp les français furent triés, les prisonniers libérés à un bout du camp, les déportés à un autre, à près de deux kilomètres. Le camp était très grand, j'ai compté vingt minutes de marche pour le traverser, il était gardé par quelques soldats et nous ne devions pas en sortir car : « *Les femmes étaient malades à cause des allemands et si nous tombions malades notre départ pour la France serait ajourné* ». Dans la cour du camp, trente cinq mille soldats russes étaient enterrés, dans d'immenses fosses communes ; ces hommes avaient été passés à la chambre à gaz. Les russes ouvraient les fosses pour prendre des photos ; la chambre à gaz était bien là : une grande salle hermétique munie d'une seule porte, apparemment étanche. Nous n'avions pas une seule goutte d'eau potable, tous les puits étaient contaminés et même la rivière. Nous étions plus de quatre mille, et tous les jours les russes arrivaient avec des tonneaux d'eau dans une charrette, nous faisons la queue des heures entières pour un quart d'eau.

Nous étions logés dans ces bâtiments de caserne ouverts à tous les vents, fenêtres et portes ayant disparues. Les russes bouchèrent tant bien que mal les ouvertures avec des écorces d'arbres clouées par des morceaux de tôle coupés en biseau. Dans la chambrée, nous couchions à cinquante gars par bat-flanc sur deux étages, ce qui faisait deux cents gars par chambrée, empilés comme des sardines, cinquante-deux centimètres par personne exactement, sur des planches nues, brutes de scierie. Lorsque nous étions allongés, il ne fallait surtout pas bouger, les planches de largeurs et d'épaisseurs différentes ne pliaient pas ensemble et vous pinçaient la peau au moindre mouvement. Plus tard on nous donna de la paille, en fait de la balle de seigle, que nous ne pûmes utiliser, c'était trop piquant.

Les Russes n'aimaient pas les prisonniers et les traitaient durement ; pour eux un soldat doit se battre jusqu' à la mort. Ils tuaient ou déportaient les soldats russes qu'ils libéraient, et n'avaient aucun égard pour les français parqués à l'autre extrémité du camp, les prisonniers de guerre français. Les déportés étaient bien vus, eux, et avaient droit à une meilleure cuisine, une séance de cinéma toutes les semaines. Des spectacles étaient organisés de temps en temps par des artistes de Moscou.

Pour les repas, nous avions tous les matins une cuillerée de sucre cristallisé et un peu d'huile de tournesol (Les russes étaient très friands de graines de tournesol, ils en avaient tous dans leurs poches et ils en mangeaient à longueur de journée). Au repas de midi, tous les jours, du millet décortiqué cuit à l'eau, une bonne ration ; les premiers jours nous en mangions sans difficulté, affamés comme nous l'étions. Mais nous nous en lassâmes assez vite, alors comme des jeunes que nous étions et sans y voir malice, nous partîmes un midi chercher notre millet en sifflant comme des serins. La réaction fut rapide, un petit bout de femme, capitaine russe, mauvaise comme une gale, nous rassembla et nous fit la morale en nous disant que nous étions des ingrats, que nous ne savions pas reconnaître les sacrifices du peuple russe etc. Son discours dura un bon moment et nous fit prendre conscience de certaines choses. En effet nous avions également un petit bout de pain par jour, mais si aigre, si infect que bien souvent nous le jetions. Nous nous aperçûmes que des enfants russes venaient le ramasser, en cachette. Par la suite il fut mis de côté pour eux.

Les Russes nous demandèrent de nous grouper par régions afin de dépister éventuellement les traîtres, volontaires et anciens SS ; ainsi furent découverts une vingtaine de gars qui furent enfermés dans un local barricadé de fils de fer barbelés. Un camarade avait réussi à emporter avec lui une petite radio et nous écoutions chaque soir les informations, les russes l'apprirent et le cherchèrent, en vain car nous avions appris à être méfiants. Alors ils se contentèrent de nous supprimer l'heure d'électricité journalière que nous devions à la présence dans le camp d'un groupe électrogène que les allemands avaient abandonné intact. Nous étions coupés du monde, les russes ne nous disant rien de ce qui se passait.

Nous avions des conférences sur l'organisation communiste des kolkhozes, ou fermes d'état ; certains d'entre nous s'emballaient très fort, d'autres restaient méfiants, cela créait une mésentente entre nous. Comme je l'ai mentionné plus haut, nous avions une séance de cinéma par semaine, la projection se faisait dehors et seulement dans la cour des déportés. Les russes tendaient des draps entre deux sapins et à l'aide d'un appareil archaïque nous projetaient des films, parfois très beaux (Je me rappelle un titre : « *Le bouclier d'argent* »), mais bien sûr la plupart de ces films concernaient l'actualité, c'est à dire la guerre et la résistance. Les femmes y étaient toujours en vedettes, menant le combat et poussant les hommes à agir, ce que nous avons constaté dans la réalité.

Les Russes installèrent un jour une estrade dans la cour et nous eûmes un spectacle grandiose, donné par des artistes russes et les chœurs de l'Armée Rouge. Ce spectacle dura tout l'après-midi. Ce fut impressionnant. Puis les chœurs entonnèrent pour la première fois le Chant des Partisans français et beaucoup d'autres chants russes. Tout cela en plein air, dans les bois, à plusieurs milliers de kilomètres de chez nous, alors que les nôtres étaient sans nouvelles de nous depuis des mois, nous croyant souvent disparus dans la tourmente. Jamais les russes n'essayèrent de contacter qui ou quoi que ce soit pour signaler notre présence chez eux, pourtant ils avaient des listes précises, comportant noms, adresses, qualifications professionnelles.

Les plus hardis d'entre nous voulurent faire une escapade afin de voir à quoi ressemblaient les environs ; à leur retour ils nous dirent que Slavouta se trouvait derrière la forêt et que c'était une ville curieuse. Nous étions gardés dans ce camp mais il était si vaste et les gardiens étaient si peu nombreux que sortir ne posait pas de problèmes. Je partis donc avec deux copains dans la direction indiquée afin de voir, moi aussi, cette « curieuse petite ville ». Nous marchâmes un bon moment et nous découvrîmes Slavouta, une vraie ville, en bois, uniquement composée d'isbas, toutes entourées d'un petit jardin clos d'une palissade. Il n'y avait pas de rues pavées ou empierrées comme chez nous, il n'y avait que des chemins de terre avec un trottoir de planches sur un côté, pour éviter la boue les jours de pluie. Sur une grande place, il y avait une estrade équipée d'un grand panneau surmonté d'un haut parleur et un homme lisait la Pravda aux habitants assemblés devant lui. Une isba faisait office de café-bar, sur un comptoir on y vendait de la vodka dans de grands verres. Il y avait quelques tables, nous nous installâmes pour regarder les russes qui mangeaient de gros cornichons et des oignons conservés dans des pots de saumure ; ils en prenaient, le piquaient dans du sel versé à même le comptoir et faisaient descendre le tout de verres de vodka, toujours bus d'un trait.

Nous traînâmes un peu partout, fûmes ramassés par des soldats russes et ramenés au camp, en tout une dizaine de français avaient été pris ainsi. Au retour, la colonne s'étirant, plusieurs s'échappèrent à nouveau et se cachèrent dans un cimetière envahi de ronces. Je n'ai pas osé les suivre et c'est ainsi que je fus présenté au commandant, que nous ne connaissions pas, et sévèrement admonesté. Nous devons rester au camp pour notre santé et notre bien nous dit-il, il avait perdu une jambe et avait été sauvé et soigné par des français aussi il ne fut pas trop dur avec nous, bien qu'il nous eut menacé de déportation en Sibérie si nous étions repris en ville.

Nous possédions un peu d'argent russe, voici comment : dans ce camp, au bout de quelques semaines, des femmes et surtout des enfants pouvaient entrer et tout naturellement le troc s'installa. C'est ainsi que j'ai cédé un pantalon usagé pour cent roubles, une chemise pour quatre-vingt roubles et mon manteau genre capote kaki pour cent vingt roubles. Ensuite les femmes nous vendaient quelques produits de ferme : un œuf coûtait trois roubles, un poulet cinquante, une plaque de beurre soixante, etc... Je faisais des progrès en langue russe, comme j'avais dû apprendre à me débrouiller en allemand et en polonais. J'étais toujours en possession de ma montre, cachée dans ma chaussette, mais j'avais troqué ou vendu le reste. L'ennui se faisait sentir, nous ignorions la situation dans le monde, nous étions toujours au secret mais un jour nous fûmes autorisés à écrire une lettre à nos parents ; tout le monde le fit mais bien plus tard je sus qu'aucune n'avait été reçue.

La surveillance s'était relâchée et, malgré les menaces après la première escapade, je partis avec un copain vers la gare, nous montâmes dans un train, cachés dans un wagon à bestiaux, en direction de Stchepetovska où quelques gars étaient déjà allés ; il y avait là un grand camp de français. La ville était assez importante, les français y avaient plus de liberté que nous, pouvant s'y promener librement. Les rues étaient dans le même état qu'à Slavouta, toute la population allait pieds nus mais il y avait quelques immeubles en dur. Dans une isba, genre salon de coiffure, nous vîmes des femmes légèrement fardées de rouge à lèvres, sans foulard sur la tête, alors que toutes les femmes russes portaient un foulard ne laissant voir que les yeux, à la mode musulmane et ce bien qu'elles fussent orthodoxes. Sans conteste, le plus bel édifice, tout au long de notre parcours, était l'église, le plus souvent peinte extérieurement en bleu ciel.

Nous trouvâmes enfin ce camp où logeaient les Français, c'était aussi une caserne ; nous étions vingt mille français dans cette région, répartis un peu partout, dans des camps. La première personne rencontrée dans ce camp, et qui bien sûr me reconnut fut un français, mouchard de la Gestapo, qui avait dénoncé un de mes camarades à Schneidemühl. Cet ouvrier coiffeur travaillait en ville, je connaissais bien cet homme, qui avait une maîtresse allemande, malgré les interdictions formelles. Il fit envoyer mon camarade dans un camp de concentration, dont je n'ai plus souvenir du nom, et m'en fit lui même part sur le quai de la gare où je travaillais alors. Cet individu a-t-il pris peur ? J'informais le commandant du camp, les russes établirent une surveillance le soir même et le surprirent tentant de s'échapper avec toutes ses affaires ; il fut arrêté et personne ne sut ce qu'il advint de lui.

Dans ce camp, comme dans les autres, les gars étaient regroupés par régions et j'ai demandé à voir les Tourangeaux. Ils étaient logés tout comme nous dans une grande salle équipée de bat-flancs ; comme j'entrais un gars cria « *Tiens, voilà Saint Avertin* » ! Je ne suis jamais parvenu à savoir qui était cet homme, qui ne se manifesta plus par la suite, bien que je l'eusse cherché ! Une jeune femme s'est levée de sa couche et m'a dit qu'elle était des « Fontaines », hameau de Saint Avertin, que je connaissais très bien.

La malheureuse était dans une détresse sans nom, enceinte, violée maintes et maintes fois par les russes, elle était couchée là et attendait son rapatriement. Je ne pouvais rien faire pour elle et j'en étais malade. Dans ce camp, je vis aussi une petite fille que des français promenaient sur un brancard pour lui faire prendre l'air ; cette fillette avait, elle aussi, été violée puis éventrée. Un médecin français tentait de la sauver et la soignait comme il pouvait, sans moyens ou presque. La guerre est un cauchemar, je ne peux pas dire tout ce que j'ai vu, vous ne pourriez pas me croire, il faut l'avoir vécu ! Ecrire ceci ne me soulage pas, tout est là dans ma mémoire, des images hantent encore mes nuits quarante-cinq ans après. J'avais vingt-deux ans. Nous avons passé la nuit dans ce camp et le lendemain nous sommes rentrés à Slavouta sans problème. Une note fut affichée dans notre camp, prévenant que tout individu pris au dehors serait considéré comme un voleur, car n'ayant ni argent ni travail, dans l'impossibilité de se nourrir, il se retrouvait dans l'obligation de voler pour manger. En conséquence il serait arrêté et condamné comme criminel de droit commun. Quelques uns cependant tentèrent d'aller à Moscou pour contacter les représentants français afin de les instruire de notre existence. Un seul parait-il parvint à passer, les autres furent repris mais simplement ramenés au camp, sans sévices mais épuisés par des marches forcées ! Nous ne comprenions plus et étions dans l'angoisse, juillet étant déjà bien entamé, la guerre finie et nous toujours dans les camps, sans aucune information. Nous avons deviné, et seulement deviné, la fin de la guerre, à quelques détails. Par exemple, nous vîmes des russes endimanchés et bien gais, riant et chantants, formant des groupes et discutant entre eux. C'est ainsi que nous sûmes que quelque chose d'important venait de se produire. Jamais la paix ne nous fut officiellement annoncée, mais nous finîmes par le savoir. Notre joie était fortement atténuée par notre présence dans ces camps, sans nouvelles de nos familles depuis plus d'un an. Nous étions avec les Russes depuis fin janvier et ce n'était pas fini.



Les Russes demandèrent des volontaires pour travailler, le temps passe plus vite en travaillant, je me suis présenté. Je fus envoyé dans une scierie près du camp, l'ambiance était bonne, il y avait un grand lac couleur café, car nous étions dans une région de tourbières, où nous avons pêché d'énormes écrevisses, trois suffisaient pour une assiette, je n'ai jamais revu pareilles bestioles. Le temps passait et nous étions toujours dans les camps, isolés, sans nouvelles, abandonnés ; que se passait-il ? Un triste jour, nous dûmes enterrer un gars de l'île de Ré, mort accidentellement. Il était boucher et avait exercé en Allemagne, il avait donc son couteau et l'avait gardé lors de son départ ; il l'accrochait au pied du châlit et un jour, chahutant, le couteau tomba et lui entra dans le ventre. Nous n'avions ni médecin, ni médicaments, il est mort d'une péritonite, il repose dans le cimetière rempli de ronces, sur la route de Slavouta. Lors d'une escapade en ville, nous rencontrâmes des cuisiniers venant de Moscou qui, par la suite, vinrent nous préparer de la cuisine russe, des berlingots de pâte qu'ils firent cuire dans de grands chaudrons ; ils faisaient cela seulement pour nous, les déportés. Nous eûmes aussi du mouton et du boeuf qui arrivaient non désossés dans de grands tonneaux de saumure. Ils débitaient cette viande à grands coups de hache et il fallait faire attention aux éclats d'os ; par ailleurs la saumure durcissait cette viande de façon incroyable et le mouton se sentait à des kilomètres.

Vers la fin de Juin, les russes se mirent à faire des appels. C'était à mourir de rire de voir cinq mille gars en rangs, devant eux, une table et un banc où plusieurs russes nous appelaient. Je vous assure que nos noms français, lus par les russes, étaient des plus fantaisistes à nos oreilles et ce n'était pas facile de se reconnaître. Chacun levait le bras quand il pensait entendre son nom, parfois plusieurs en même temps, et cela durait des heures. J'avais un copain nommé Brouillouat et les russes ne s'en sortaient jamais avec ce nom. Je me suis demandé à quoi pouvaient bien servir ces appels, où nous n'étions même pas comptés, très loin de la rigueur allemande.

Il y eu également séance de vaccination (J'ai les certificats). Les russes ont installés des bancs dehors et nous nous asseyions, par groupe de vingt. Nous enlevions nos chemises, quelques russes arrivaient avec des seringues, les plantaient dans l'épaule de chaque gars, puis une autre équipe procédait à la piqûre, sans coton, sans alcool. Les mêmes aiguilles ont vacciné les cinq mille gars, certains ont été très malades. Mon copain Laurier était dans un tel état que nous avons dû le rouler dans une couverture et le ficeler, il délirait. Ces séances ont eu lieu deux fois en deux semaines.

Puis, un matin, réveil à cinq heures, tout le monde dehors, appel, et là, on nous informe de notre départ. On nous dirigea vers la gare, à travers bois et nous passâmes la journée à attendre. Les trains s'arrêtaient, officiers russes et chefs de train parlementaient pour savoir s'il n'était pas possible de nous prendre dans un de ces trains ; nous étions cinq mille ! Finalement nous fûmes embarqués, les déportés passant toujours les premiers.

Beaucoup de ces trains remontaient vers la Russie, chargés de prisonniers, des « russes blancs » de l'armée Vlassov, nous dit-on. Il y avait des gardes russes partout avec mitrailleuses et canons sur les toits, les prisonniers étaient dans des wagons à bestiaux fermés par du fil de fer barbelé, une porte légèrement entrouverte, mais bloquée, avec un morceau de gouttière qui dépassait vers l'extérieur. Enfin notre groupe embarqua dans un train sanitaire vide qui repartait vers l'Allemagne ; nous étions exactement cent dix sept dans le wagon, nous étions obligés de dormir à tour de rôle. Au départ de ce train, on nous avait donné du pain séché, dans des sacs, ce pain nous fut repris.

Le retour dura vingt et un jours et vingt et une nuits, pratiquement sans manger, à Prague la Croix-Rouge a distribuée une gamelle de soupe chaude. Les Russes avaient une drôle de façon de faire, de temps en temps ils nous donnaient un seau de farine par wagon, jamais à boire ; que faire de cette farine, sans eau ni feu ? Le train allait lentement, les voies étaient à peine utilisables et il fallait s'arrêter quand la nuit était trop noire ; la locomotive était chauffée au bois, conduite par des femmes russes et il fallut organiser des corvées pour refaire le plein des tenders. Avez-vous idée de la quantité de bois nécessaire à une locomotive ? Nous descendions avec des scies et tout y passait, il s'agissait de rentrer cette fois.

Un soir notre train s'arrêta en pleine forêt, nous nous précipitâmes pour trouver de l'eau afin de boire et de préparer notre farine ; nous avons allumé un feu entre quelques pierres et avons mis à cuire nos « pâtons » sur une tôle quand le train siffla et se remit en marche. J'avais faim et je voulus attendre un peu que ces galettes soient chaudes, mais le train prenait de la vitesse, si l'on peut dire, et j'ai dû courir comme un dératé pour ne pas être laissé là, dans un pays inconnu, en pleine forêt.

Nous avons changé trois fois de train, le premier était un train de blessés ; le deuxième, à Cracovie, était, je crois, un train de marchandises ainsi que le troisième. Dans ce premier train de blessés, nous étions très à l'étroit et quelques camarades et moi-même nous avons imaginé de monter sur le toit, attachés, couchés. Ce n'était pas vraiment la bonne solution, car à un moment je me suis relevé pour me mettre à genoux et des fils téléphoniques traînant au-dessus du toit m'ont râpé toute la joue, enlevant une bonne partie de la peau, j'ai failli être précipité à terre. J'avais la « baraka ». Sur un autre wagon un gars n'a pas eu autant de chance, lui est vraiment tombé à terre. Le train s'est arrêté et nous avons conduit le blessé chez des particuliers. Je ne sais pas ce qu'il est advenu de lui. Je ne suis jamais retourné dormir sur le toit du wagon. Dans ce train il y avait une infirmière russe et, naturellement, elle n'avait absolument rien pour soigner, j'avais la fièvre et rien pour me soulager. Enfin tout cela c'est arrangé tout seul et nous sommes arrivés à Cracovie. A vingt trois ans nous avons « la peau dure ».



Affiche de propagande allemande

Le 168ème Bataillon de Génie dans la Bataille de Saint Vith

Par Henri Rogister

Avec l'aimable autorisation de Joseph Pothén (de Malmedy)

Introduction

En 1988, suite à un heureux hasard de circonstances, j'eus la chance de piloter deux anciens G.I.'s sur les lieux de leurs exploits. L'un assez grand, au regard vif, sûr de lui, portant allègrement ses 65 ans, s'appelait W. E. HOLLAND (Bill) ; l'autre plutôt trapu, réservé, moins loquace, souffrant d'asthme, se prénommait R. LINKUS (Bob). Tous deux avaient combattu sur la colline du Prumerberg située à l'Est de Saint Vith dans la fourche formée par les deux routes conduisant l'une à Schoenberg, l'autre au petit hameau de Schlierbach. (Voir carte 1)

Alors que nous approchions du sommet, de cette colline abrupte et boisée, par la route qui serpente en direction de Setz, je sentais la tension et l'émotion s'emparer de mes deux américains... Après 45 ans, ils allaient peut-être retrouver l'endroit où ils avaient vaillamment retenus l'ennemi pendant plusieurs jours. A la demande de Bill, j'arrêtai ma voiture à l'entrée d'un coupe-feu. Je n'avais pas encore quitté mon siège que Bill Holland s'engageait résolument dans le chemin forestier comme s'il y était encore passé la veille. Après avoir parcouru une centaine de mètres, il s'enfonça dans la sapinière et s'arrêta devant une double excavation : il venait de retrouver son "foxhole" (Trou creusé dans le sol pour s'y protéger de l'ennemi). C'était prodigieux !

J'appris quelques instants plus tard, qu'en décembre 1944, Bill était lieutenant, commandant de la compagnie "B" du 168^e Bataillon de Génie de Combat... Le trou qu'il venait de retrouver lui avait servi de P.C. (poste de commandement) ; le second foxhole, attenant au premier, servait à son opérateur radio. Bill descendit dans son "foxhole". Ses yeux brillaient d'émotion. Il semblait se trouver chez lui dans ce vulgaire trou creusé là le 17 décembre 1944. Il ne disait mot alors que le film accéléré de l'histoire de ces journées terribles se déroulait dans sa tête. Il revoyait ses hommes, ses amis, qu'il avait conduits au combat; son cœur se serra en pensant à tous ceux qui n'en étaient pas revenus. Il lui sembla entendre encore le sifflement mortel des obus de tous calibres qui s'abattaient sur sa position... Oui, c'était bien là qu'il avait vu de près le spectre de la mort choisir ses victimes parmi tous ces jeunes qu'on lui avait confiés... Secouant la tête comme pour se défaire de ce passé douloureux, Bill arpenta ce minuscule réduit comme à la recherche d'un objet perdu... Il ne souleva que les aiguilles de pins entassées au cours des années.

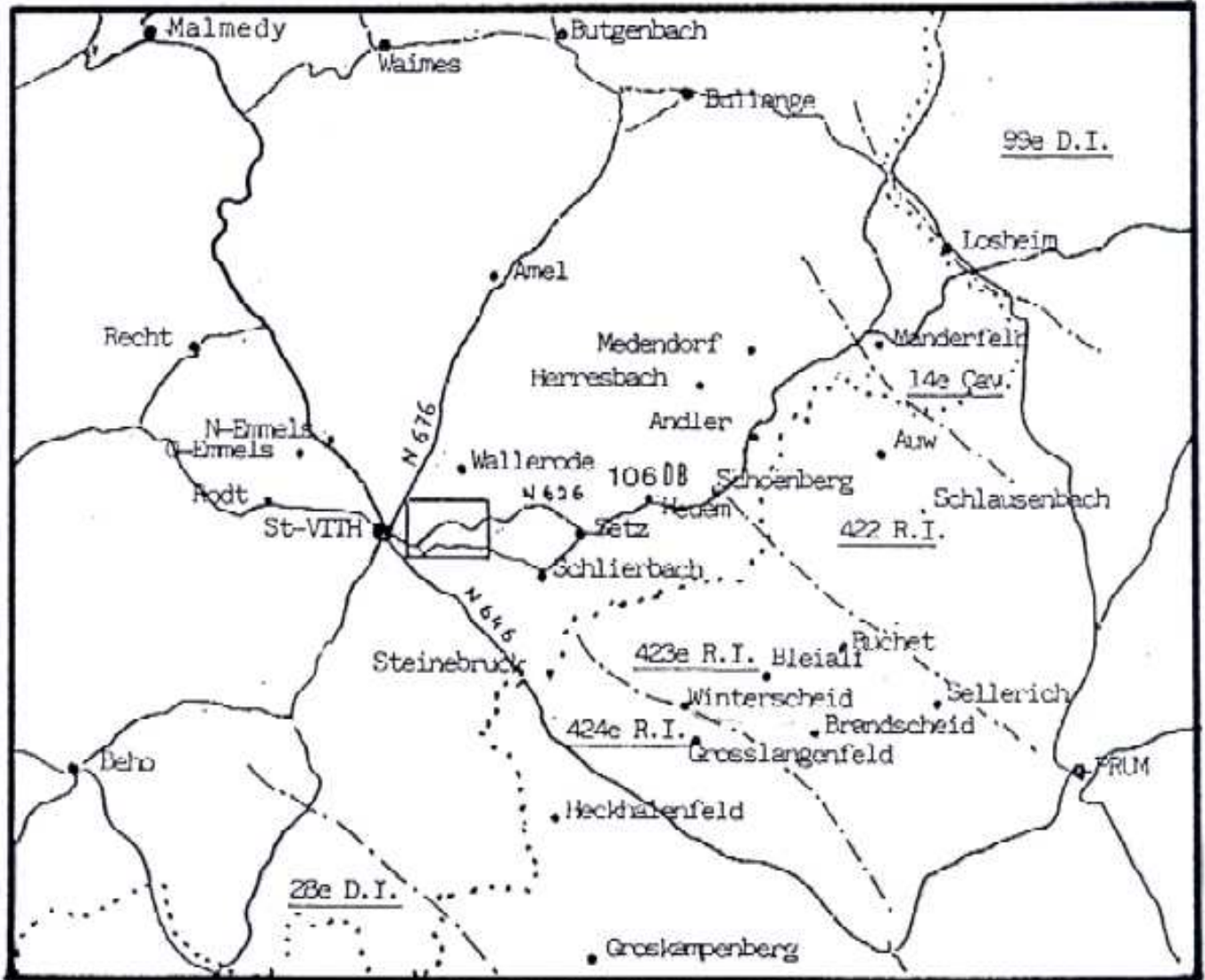
Planté au centre de cette excavation, l'ancien G.I. se mit à parler avec volubilité, oubliant que l'interlocuteur que j'étais n'avait de la langue de Shakespeare qu'une formation scolaire bien rudimentaire. De ces flots de paroles, j'en retirai l'impression que Bill Holland devait avoir une vue assez précise des événements qui s'étaient déroulés à cet endroit. Je lui proposai donc de me relater par écrit les différentes actions de sa compagnie. Quelle ne fut pas ma surprise en apprenant que c'était chose faite depuis 1964. Bill me promit de m'en envoyer copie dès son retour aux States.... Il tint parole. C'est ce récit qui sert de support au présent article. Celui-ci n'a pour but que de mieux faire connaître une petite unité trop souvent oubliée par les historiens: unité qui paya cependant un lourd tribut dans la défense du Prumerberg.

Saint Vith et sa région.

Avant de commencer le récit de l'affrontement, jetons un coup d'œil attentif à la carte n°1.

- A. – La position clé de Saint Vith, nœud routier important vers lequel convergent les routes venant de l'Est et d'où partent celles conduisant à l'Ouest de la Belgique. Saint Vith, ville d'expression allemande, située à 450m d'altitude, compte à l'époque quelques 2800 habitants. Les hivers y sont rigoureux plus que partout ailleurs. Cette villette fut intégrée au Grand Reich, par Hitler dès 1940.
- B. – Le réseau routier venant de l'Est.
 - 1) La N 676 venant du Nord en partant de Bullange. Elle traverse Amel (Amblève), frôle Meyerode pour atteindre Saint Vith
 - 2) La N 626 (qui nous intéressera plus particulièrement) venant de Schoenberg distant de 12km.
 - 3) La N 646 venant du Sud-Est par Steinebruck.

C'est par ces trois voies que les Allemands attaqueront la petite ville de Saint Vith



Carte 1

Examinons également la carte n°2 qui est un agrandissement du petit rectangle de la carte n°1.

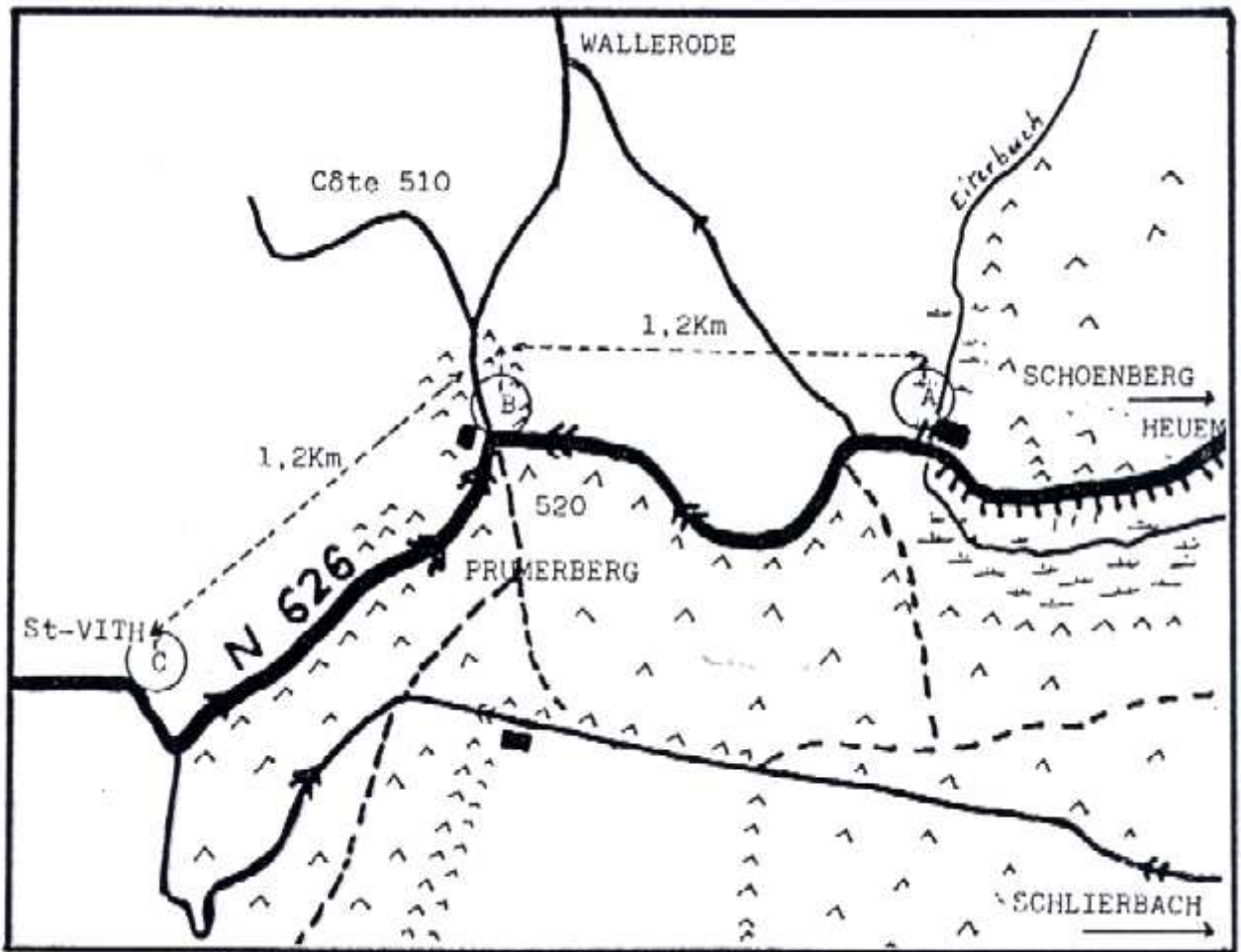
A. – La route N 626

Cette route nous intéresse particulièrement car c'est celle qui arrive au pied de la colline du Prumerberg où sera engagé le 168^e Bataillon de Génie.

Il s'agit d'une route étroite serpentant à flanc de coteau de Schoenberg à Setz. De Setz à Saint Vith, taillée en corniche, elle traverse une épaisse forêt jusqu'au pied de la colline du Prumerberg. Cette route est donc un passage obligé pour tout véhicule partant de Schoenberg. De "A" à "B", la route grimpe sur 1,2km pour atteindre le sommet du Prumerberg. (Voir croquis de la route). De "B" à "C" (1,2km), la N 626 plonge à du 10% jusqu'à l'entrée de Saint Vith. On remarquera encore qu'une route secondaire quitte Setz, vers le Sud-Ouest et atteint également Saint Vith. A l'époque, il ne s'agissait que d'une voie secondaire à peine carrossable. Les Allemands n'y engageront que l'un ou l'autre blindé.

B. – La colline du Prumerberg.

Cette colline boisée située à 1,4km à l'Est de Saint Vith culmine à 520m. Elle est délimitée sur la gauche par la N626 et sur sa droite par la petite route qui zigzague en s'élevant vers Schlierbach et Setz. La colline du Prumerberg dont on va évoquer la défense est un monticule escarpé et boisé, sillonné par quelques chemins forestiers ou coupe-feu.



Carte 2

Position des troupes américaines avant la bataille
Voir carte 1

Au Nord:

- La 99^e D.I. (Division d'Infanterie) les "Battles Babies" sous le commandement du Major General W. E. Lauer
- Le 18^e Escadron du 14^e Groupe de Cavalerie sous le commandement du Colonel Mark A. Devine (Le 32^e Escadron de ce 14^e Groupe est en repos à Vielsalm). Il établit la liaison entre la 99^e D.I. à sa gauche et la 106^e D.I. à sa droite. Cet escadron dispose du soutien du 275^e Bataillon d'Artillerie de Campagne blindée stationné à Medendorf à l'Ouest de Manderfeld, ainsi que du 820^e Bataillon de Tanks Destroyers.

De Charles Mac Donald: *"Ils occupent de petits îlots défensifs principalement dans des villages agricoles largement séparés les uns des autres et pour la plupart construites dans des vallées. Les troupes les appelaient "Sugar Bowls" (Sucriers) assurant quelques protections contre les vents froids qui balayaient les hauteurs mais procuraient peu d'avantages pour une défense militaire."*

A l'Est:

- La 106^e D.I. (Golden Lions) commandée par le Général Alan Jones.

Elle se compose des:

422^e Régiment d'Infanterie placé sous le commandement du Colonel George L. Decheneaux. Ce régiment occupe un front de 7 km, s'étalant au Sud de la route de Losheim-Prüm, jusqu'à une ligne partant de Schoenberg vers Sellerich. Le P.C. (poste de commandement) se trouve à Schlausenbach.

423^e Régiment d'Infanterie placé sous le commandement du Colonel Cavander. Le régiment s'étale à la droite du 422^e R.I. jusqu'à une ligne partant de Winterscheid vers Saint Vith. Le P.C. est établi à Buchet.

424^e Régiment d'Infanterie placé sous le commandement du Colonel Alexander Reid. Le régiment s'étale à la droite du 423^e R.I. jusqu'à la ligne partant de Grosslangenfeld et allant vers Heckhalenfeld: largeur du front, 10km

A chacun de ces régiments est attachée, entre autres, une compagnie du 81^e Bataillon de Génie de Combat, commandé par le Colonel T. Riggs. Cette 106^e Division d'Infanterie, fraîchement arrivée remplace les vétérans de la 2^e Division d'Infanterie. Elle croit s'installer dans une région du front relativement calme qui permettra aux jeunes recrues de récupérer des fatigues d'une traversée mouvementée.

Au Sud-Est:

- La 28^e Division d'Infanterie du Major General Norman Cota.

Le 168^e Bataillon de Génie de Combat.

Le 168^e est un bataillon indépendant appartenant au 1107^e Groupe de Génie. Il est commandé par le Colonel W.L. Nungesser.

Le Lieutenant Maher commande la Compagnie "A"
 Le Lieutenant W.E. Holland commande la Compagnie "B"
 Le Lieutenant A. Szoradis commande la Compagnie "C"

« ... le 168^e Bataillon est arrivé dans la région de Saint Vith début octobre, deux mois avant la contre-attaque allemande. Les soldats vivent sous la tente, ensuite on leur construira des baraquements aux environs de la colline du Prumerberg près de Wallerode. Ce bataillon avait pour mission ordinaire de construire des "road blocks" (Barrages routier). Selon l'endroit et le terrain, les matériaux différaient. Les mines étaient toujours utilisées comme éléments des "road blocks". Fréquemment, des "Daisy Chaines"(Littéralement des "guirlandes de pâquerettes", en réalité des mines amorcées reliées les unes aux autres), étaient tirées en travers de la route au moyen d'une longue corde. Un soldat courageux procédait à cette opération au tout dernier moment, lors de l'arrivée des tanks allemands. A ces hommes du génie incombaient encore la tâche de l'entretien des routes et des ponts de la région qui leur était assignée. Pour ce faire, ils utilisaient les scieries, les carrières et les points d'eau. Ces unités de génie étaient aussi des unités combattantes qui avaient suivi un entraînement au combat. Ainsi les hommes du 168^e Bataillon avaient parfait leur instruction en se familiarisant avec certaines armes dès leur arrivée à Brest (France) » (Correspondance avec le colonel W. Nungesser)

Du 1 au 15 décembre, le bataillon au complet était en support de la 106^e Division d'Infanterie. Le 168^e Bataillon de Génie fut rattaché à la 7^e Division Blindée dès l'arrivée de celle-ci à Saint Vith

Bataille livrée par le 168^e Bataillon de Génie.

Samedi 16 décembre 1944

Le samedi 16 décembre 1944, à l'aube, les forces allemandes attaquent les positions américaines sur un très large front. C'est une surprise plus que désagréable pour ces troupes croyant stationner dans une région calme où une contre-attaque paraît peu probable. Les avant-postes subissent les premiers assauts. Certains résistent héroïquement, d'autres se replient « assez » ou « trop » rapidement ! Le Général Alan Jones (106^e D.I.) commandant cette portion du front, est averti rapidement de l'attaque par ses régiments défendant les positions avancées dans l'Eifel, au-delà de la frontière belge. Le Général ne peut évidemment pas juger, à ce moment, de l'ampleur de l'attaque qui va se développer. Au 168^e Bataillon de Génie, on apprend la nouvelle du début de la contre-offensive allemande d'une tout autre façon.

De W. « Bill » Holland commandant de la Compagnie "B" du 168^e Bataillon de Génie:

"... Le samedi, au cours duquel les allemands ont lancés leur offensive principale, trois de mes hommes, dans un transporteur de ¾ tonne, suivaient la jeep de tête conduite par le Sergent Balch. Celui-ci se rendait à Bleialf, à mi-chemin entre la "Skyline Drive"⁴ et les fortins de la ligne Siegfried, pour y enlever une baignoire pour le Colonel Nungesser installé avec son poste de commandement dans une école de Wallerode. Wallerode est un petit village situé au Nord-Ouest de mon P.C. à un mile à l'Est de Saint Vith, sur la grand-route de Schoenberg.

Quand mes trois hommes (Je ne me souviens plus de leur nom: l'un était petit et gaucher et jouait toujours dans la première base de notre équipe de softball) pénétrèrent dans le petit village de Bleialf, ils furent pris sous le feu d'un peloton d'une compagnie d'allemands... (Troupes appartenant au 18^e Volksgrenadiers).

"...Le Sergent Balch me raconta que la dernière fois qu'il vit le ¾ tonne, celui-ci était arrêté sous le feu d'armes automatiques des deux côtés de la rue. La transmission arrière de la jeep du Sergent Balch fut mise hors d'usage. Heureusement pour lui et son chauffeur, ils purent continuer au travers des tirs allemands sans être atteints et regagner Saint Vith par une autre route en utilisant la transmission avant de leur véhicule.

⁴ "Skyline Drive" est le nom donné par les G.I.'s à une crête de l'Eifel partant du Nord au Sud d'où ils pouvaient observer les avant-postes de la ligne Siegfried.

A leur retour, bataillon et compagnies furent mis en état d'alerte et avertis que quelque chose d'important était en route. Jusqu'alors, certains de nos camions avaient subi des tirs d'artillerie mais aucune perte d'hommes n'avait été à déplorer. Quand j'eus le rapport du Sergent Balch, je partis sur la colline près de Schoenberg, tout près de la "Skyline Drive" pour me rendre compte de la situation. Je vis plusieurs compagnies d'allemands qui avançaient en formation de combats à travers les lignes de défense que nous avions construites et qui étaient notre ligne de front. J'observais également une compagnie du 81^e Bataillon de Génie se retranchant sur un flanc de colline exposée, à un millier de mètres des Allemands qui avançaient...⁵

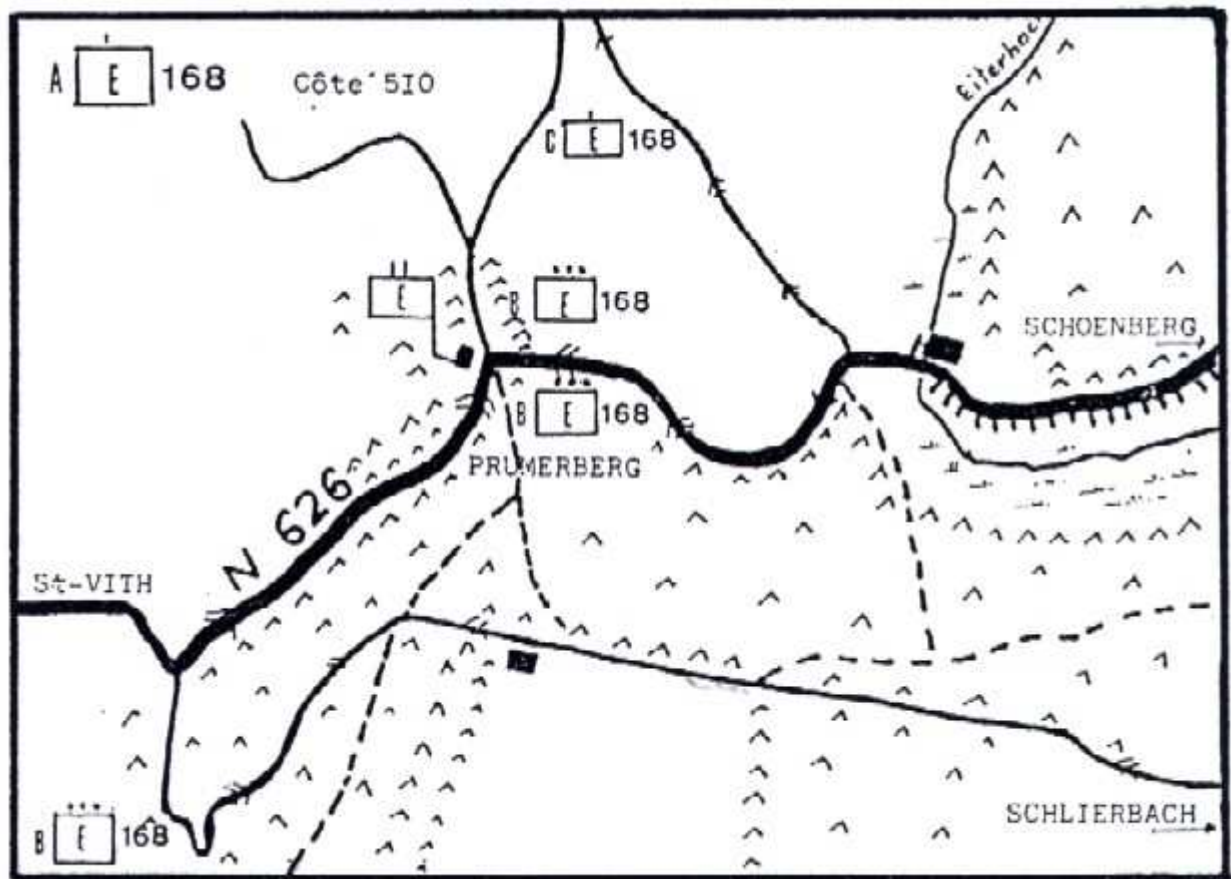
Au poste de commandement du Général Alan Jones à Saint Vith, on étudia la situation et le Général prend des mesures d'urgence qui s'imposent.

De l'After Action Report du 168^e Bataillon de Génie:

"... A 17 heures, le 16 décembre, la 106^e Division d'Infanterie ordonna au 168^e Bataillon fut relevé de son attachement au 1107^e Groupe de Génie et attaché à la 106^e Division d'Infanterie.

A 17h15, le même jour, la 106^e D.I. ordonna au 168^e Bataillon d'établir un périmètre défensif autour de la ville de Saint Vith. Cela fut fait en préparant des obstacles de toutes sortes sur toutes les routes conduisant à la ville. Les ponts étaient également préparés à la démolition et seraient seulement détruits sur ordre du génie divisionnaire du Colonel Riggs (Commandant le 81^e Bataillon de Génie). Tous les obstacles devaient être protégés par des tirs. La Compagnie "B" fut assignée au secteur Sud de Saint Vith et la Compagnie 3a" dans le secteur Nord. La Compagnie "C" restait en réserve à Wallerode. A 20 heures, le 16, la préparation du périmètre défensif était terminée et les patrouilles de sécurité envoyées en position sur toutes les routes. La nuit du 16 au 17 se passa sans incidents..."

Bill Holland commandant la Compagnie "B" du 168^e Bataillon de Génie disposa, suivant les ordres reçus, un peloton sur la gauche et l'autre sur la droite de la route allant vers Schoenberg. Son troisième peloton fut envoyé en mission sur la route de Steinebruck. (Voir carte 3).



carte 3

Ce "road block" (Barrage routier) fut renforcé le dimanche matin par la Compagnie "H&S" et un peloton de la Compagnie "A" du 81^e Bataillon de Génie (Récit page suivante) ainsi que par un peloton de la Compagnie "F" du 423^e Régiment d'Infanterie qui était de garde au Q.G. (quartier général) de la 106^e Division d'Infanterie à Saint Vith

⁵ L'observation de Bill Holland correspond bien aux faits. En effet, dès le début de l'attaque, le commandant du 423^e R.I. de la 106^e Division ordonna à la Compagnie "B" du 81^e Bataillon de Génie de quitter Schoenberg pour défendre Bleialf. Cette compagnie se battit vaillamment mais finit par être submergée. Tous contacts avec le P.C. du bataillon (Col Riggs) à Heuem furent rompus. Les soldats de cette Compagnie "B" furent fait prisonniers.

De son côté, le Général Alan Jones fait appel à des renforts. On lui accorde l'aide de la 7^e Division Blindée alors au Nord-Ouest dans la région de Heerlen (Hollande) et du C.C.B. (Groupement de Combat B) de la 9^e Division Blindée en stationnement aux environs de Waimers-Faymonville.

La 7^e Division Blindée est commandée par le général Robert W. Hasbrough.

Le C.C.B. (groupement de Combat B) de la 9^e Division Blindée est placé sous les ordres du Brigadier General William M. Hoge.

Dimanche 17 décembre 1944

Si la nuit a été calme pour le mince rideau de troupes américaines postées aux sorties Est de la ville, la situation évolue dangereusement dans l'Eifel à quelques kilomètres de là.

- Les Allemands bousculent les troupes du 18^e Escadron de Cavalerie (14^e Groupe de Cavalerie) qui reculent dangereusement sur ordre du Colonel Mark A. Devine.
- Les 422^e et 423^e Régiments d'Infanterie de la 106^e D.I. sont débordés et menacés d'encerclement.
- Beaucoup d'unités refluent sur ordre, provoquant... désordre et panique.

De Bill Holland:

"...Il nous semblait que tout le monde (Sauf le 168^e Bataillon) avait reçu l'ordre de retraite. La position des deux pelotons était adjacente à la zone de bivouac que nous occupions depuis notre arrivée. Quelques éléments d'artillerie de la division et du corps se retirèrent à travers nos lignes de défense (Voir note 3)

Des éléments, du 14^e Groupe de Cavalerie, traversèrent également nos positions. Je me souviens avoir négocié avec le commandant d'une compagnie de chars du 14^e Groupe de Cavalerie (Qui était fortement engagé à Schoenberg) pour qu'il ne se retire pas à midi comme il en avait reçu l'ordre, à ce qu'il disait, mais de nous donner le temps de nous retrancher et nous préparer. Il a effectivement retardé son départ jusqu'aux environs de 14 heures avant de retirer ses chars à travers notre forte position..."



Monument du 168th Engineer Battalion.

Note 3. Parmi ceux qui reculent:

- I. – du 81^e Bataillon de Génie.

Le 81^e Bataillon de Génie dont le P.C. est établi à Heuem sous le commandement du Colonel Riggs, était le bataillon de génie divisionnaire de la 106^e D.I. Chacune de ses trois compagnies était attachée à un régiment d'infanterie de cette 106^e D.I. dans l'Eifel.

Nous avons déjà vu que la Compagnie "B" de ce 81^e Bataillon de Génie, sous les ordres du 423^e Régiment d'Infanterie, avait disparue dans les combats défensifs de Bleialf.

La Compagnie "A" attachée au 422^e Régiment d'Infanterie se retire d'Auw (Allemagne) dès l'attaque allemande et rejoint son P.C. de bataillon à Heuem. Elle est alors engagée comme soutien de ce 422^e Régiment d'Infanterie à Andler. Deux de ses trois pelotons, le 1^{er} et le 3^e disparaissent au cours de l'affrontement.

La Compagnie "C" de ce 81^e Bataillon de Génie attachée au 424^e Régiment d'Infanterie, plus au Sud, n'intervient pas dans la bataille qui nous occupe.

Il ne reste donc au Colonel T. Riggs que le 2^e Peloton de la Compagnie "A" et sa Compagnie "Etat-major". Devant la poussée allemande venant de Schoenberg, ordre leur est donné de rejoindre Rodt (Sart-lez-Saint-Vith). Ils y arrivent vers 9 heures, le matin, en traversant le Prumerberg.

II. – 589^e Bataillon d'Artillerie de Campagne

Le 589^e Bataillon d'Artillerie de Campagne en position à quelques kilomètres au Sud de la petite ville d'Auw (Allemagne), sur la portion de route située entre les embranchements vers Schlausenbach et Laudesfeld vient d'être attaqué par une force ennemie venant d'Auw. Après des combats retardateurs, les artilleurs décrochent et reculent par des petites routes en direction de Schoenberg; ils abandonnent une partie de leur matériel.

La Batterie "A", la première, rejoindra Saint Vith par le Prumerberg.

La Batterie "B" pénètre dans le village de Schoenberg en même temps que les forces allemandes arrivant d'Andler. Surpris, les artilleurs se trouvant en fin de colonne n'ont d'autres ressources que de tout abandonner et fuir dans les bois proches lorsque la chose est possible. Beaucoup seront abattus ou faits prisonniers. D'autres parviendront à rejoindre les unités de l'arrière après une fuite aussi épuisante que dangereuse. D'autres encore, comme Eric Wood, se livreront à la guérilla sur les arrières des troupes ennemies...

III. – Le 740^e Bataillon d'Artillerie.

Le 740^e Bataillon d'Artillerie appartenant au VIII^e Corps et commandé par le Colonel Carrol J. Reilly est équipé d'howitzers de 8 inches (M115 - 203mm). Il est parvenu à quitter Schoenberg avant l'irruption ennemie en début de matinée du 17. Il rejoint Saint Vith en perdant deux camions et une remorque M-10.

IV. – Du 14^e Groupe de Cavalerie.

De Franklin B. Lindsey, commandant la Troupe "B" du 32^e Escadron de Cavalerie du 14^e Groupe de Cavalerie. (Correspondance privée).

" A l'aube du samedi 16 décembre, le 32^e Escadron de Cavalerie qui était en repos aux environs de Vielsalm, reçut l'ordre de se déplacer à proximité du Schnee Eifel pour renforcer le 18^e Escadron de Cavalerie qui se trouvait entre la 106^e Division d'Infanterie et la 99^e Division d'Infanterie. La Troupe reçut l'ordre de reprendre Auw, mais elle était à peine entrée en Allemagne qu'elle reçut l'ordre de s'arrêter et de retourner sur ses positions. La Troupe "B" fut arrêtée sur la route d'Andler vers Auw. Peu de temps après la Troupe "A" qui y était aussi, reçut l'ordre d'aller vers le Nord.

Toute la journée, en tant que commandant de troupe, j'envoyai plusieurs messages radio, donnant ma position et exigeant des ordres... mais aucun ne vint! Plus tard dans la journée, j'installais ma position défensive. Le P.C. de la Troupe "B" fut installé à Andler. Le 3^e Peloton de la Troupe "B" fut envoyé à proximité de Herresbach. Deux "teams" furent envoyés au Nord, en avant de Hemmerscheid. Sur la route de l'Est, (Auw-Andler), je plaçai le "team" de reconnaissance. Le Sergent Ellington était dans une auto blindée M-8 à l'endroit exact que mon M-8 avait occupé au cours de la journée. A cause de ce déploiement, la Troupe "B" à Andler n'était constituée que de la Troupe du Q.G. (moins la maintenance) et seulement le Peloton de Reconnaissance. Ce soir-là, nous avons reçu un message nous annonçant l'arrivée d'un officier porteur d'ordres pour les jours suivants.

Tôt dans la matinée du dimanche 17, le Sergent Ellington fit savoir par la radio de son M-8, que lui et ses hommes étaient encerclés. J'entendais à travers la radio le son des mitrailleuses qui tuèrent le Sergent Ellington. Il fut affreusement brûlé. Nous avons retrouvé sa tombe lorsque nous avons réoccupé le terrain des semaines après. Avec l'avant- poste à l'Est, la Troupe du Q.G. et un peloton de reconnaissance isolé du reste de la troupe, il était impossible de défendre Andler situé sur la rivière Our. L'ennemi attaqua avec ses armes lourdes qui pouvaient être des canons d'assaut autopropulsés. La Troupe "B" recula en direction de Saint Vith. A Heuem, des positions défensives furent installées. Le terrain et les virages fournirent un excellent champ de tirs... Des ordres arrivèrent de reculer à travers les éléments de la division blindée..."

Cette force Lindsey recula au travers des positions du Prumerberg.

Au quartier général de la division à Saint Vith, on semble manquer d'informations précises sur la situation de l'ennemi sur cette route venant de Schoenberg. Après avoir ordonné tôt dans la matinée, au 81^e Bataillon de Génie de quitter Heuem, voilà qu'à 10h30, on ordonne au 168^e Bataillon de Génie de se conformer aux ordres suivants, extraits de l'After Action Report (rapport des opérations) de ce bataillon:

"... A 10h30, le dimanche 17 décembre, le bataillon (le 168^e) fut relevé du périmètre défensif de Saint Vith et reçut l'ordre de prendre position à Heuem (?). Une reconnaissance fut entreprise et il apparut que Heuem était aux mains de l'ennemi, que des chars et de l'infanterie faisaient de rapides progrès vers Saint Vith. Se basant sur ces informations, il fut décidé que le bataillon devrait établir une position défensive sur le haut du Prumerberg..." (Voir note 4)

Note 4.

C'est le Lieutenant Harry Balch qui partit en reconnaissance en direction de Heuem. Il y rencontra Lindsey et ce qui lui restait des hommes du 32^e Escadron de Cavalerie. Ceux-ci s'apprêtaient, suivant les ordres, à quitter Heuem pour se rendre sur une ligne défensive que le 14^e Groupe de Cavalerie s'efforçait de former au Nord et Nord-Ouest de Saint Vith. Le Colonel Devine, commandant ce groupe, pensait que d'importantes forces allemandes qui venaient de la Trouée de Losheim attaquaient Saint Vith par le Nord.

Balch confirma aux Colonels Nungesser et Riggs que l'ennemi se trouvait à quelques dizaines de mètres (au-delà du virage) des hommes de Lindsey.

Les deux Colonels estimèrent qu'il serait stupide de défendre Heuem. Le dernier endroit permettant une défense efficace de Saint Vith, de ce côté, se trouvait être la colline du Prumerberg.

La défense s'organisa donc au flanc de cette colline.

- S'y trouvait déjà, la Compagnie "B" de Bill Holland (168^e). La Compagnie "C" (168^e) y arrivera peloton par peloton. La Compagnie "A" (168^e) n'y arrivera, semble-t-il, que le lendemain ; les précisions manquent à ce sujet.
- Des éléments du 81^e Bataillon de Génie, un officier et 40 hommes, qui le matin, avaient quitté Heuem pour Rodt. A peine arrivés à Rodt, ils sont rappelés par le Q.G. de la division pour défendre cet accès à la ville. Ces hommes appartenant au génie divisionnaire, c'est leur commandant, le Colonel T. Riggs qui assurera la responsabilité de la défense de ce secteur.
- On y trouve aussi un peloton du 820^e Bataillon de Chasseurs de Chars qui a perdu ses canons tractés en combattant avec le 424^e Régiment d'Infanterie, mais qui vient d'obtenir trois pièces de remplacement, sans objectif de visée!

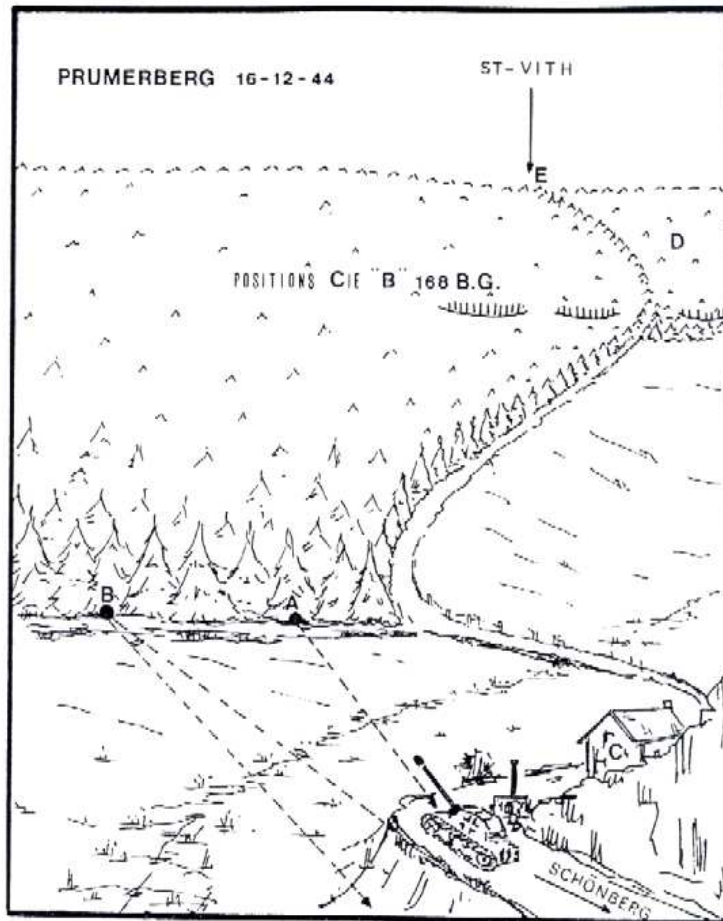
De Bill Holland:

"... Début d'après-midi, vers 13 heures, après que mes pelotons se soient retranchés, je pris avec moi, le Sergent Lenox et nous nous sommes rendus à pied à travers les bois qui bordaient la route Saint Vith à Schoenberg. Comme nous approchions de la lisière du bois à plusieurs centaines de mètres en avant des positions des pelotons, nous avons rencontré deux soldats de l'infanterie qui se retiraient vers nos lignes. L'un portait un bazooka, l'autre un fusil. Ils avaient temporairement abandonné sur place une MG .50.

Un des deux soldats s'appelait Black. Ils demandèrent si je voulais voir où se trouvait l'ennemi. Comme je répondis par l'affirmative, nous retournâmes sur leurs pas sur une distance d'environ cent mètres. Nous avons rampé les mètres restants jusqu'à l'endroit où ils avaient laissé leur mitrailleuse .50. En face de nous, se trouvait un char Tigre (Voir note 5) dans une courbe de la route. Il était à une distance d'environ 150 mètres à peu près, 25 pieds plus haut que notre position à cause de la topographie du sol.

Note 5.

Bill Holland identifie le blindé comme étant un "Tigre". Il s'agit en réalité d'un canon d'assaut autotracté.



- A. Position de B. Holland lors de l'attaque du canon et du blindé.
- B. Seconde position de B. Holland. Il découvre le charroi sur la route de Schoenberg.
- C. Cette maison n'existe plus.
- D. Cette sapinière n'existe plus.
- E. Du sommet de la route jusqu'à Saint Vith = 1, 5 km.

L'ennemi était en train d'installer, devant ce tank, un canon tracté de 105mm. Après que le canon eut été mis en place, environ 6 à 8 Allemands s'alignèrent de chaque côté du canon comme s'ils se trouvaient sur un terrain de manœuvres avant de faire feu. Avec la MG .50, je crois avoir tué ou blessé très sérieusement tous ces hommes. Il y avait une maison près de cette courbe d'où un observateur criait en donnant des directives pour le tir....

"Le bazooka que le soldat d'infanterie portait était le nouveau type pliant, différent de nos vieux modèles. Je ne fus pas capable de le faire fonctionner immédiatement. Avec le Sergent Lennox, nous avons d'abord gratté la couleur bas des contacts, car elle aurait empêché le bazooka de fonctionner. Je pus voir que c'était un type "magnéto", pas à mise à feu à pile comme les anciens. Finalement, j'ai trouvé une sûreté qui était mise en position "off". Nos vieux modèles n'avaient pas de sûreté. Je pense que nous avons trois charges... Avant, à l'exercice, j'étais assez bon tireur au bazooka... Je crois que c'est à la troisième salve que j'ai mis le feu au tank... Peut-être est-ce seulement le caisson que tirait le tank qui flambait?"

J'ai reçu la "Silver Star" (Décoration du 5^e rang dans l'US Army) pour avoir mis ce char hors de combat. (Voir note 6). Sans doute le Sergent avait-il fait rapport au P.C. du bataillon quand je l'y envoyai plus tard!

Les allemands étaient habillés en blanc, bien qu'il n'ait pas neigé à ce moment. Leurs casques me rappelaient ceux des brancardiers.

Je craignais que les Allemands n'aient repéré l'endroit où nous nous trouvions pendant que j'essayais de mettre le tank hors de combat. Le "Tigre"(voir note 5), lui-même, avait tenté de faire feu sur nous, mais n'avait pût abaisser son canon assez bas, même en avançant jusqu'au bord de la route pour abaisser l'avant du tank!

Avant qu'il ne soit en flamme, il continua à faire feu au-dessus de nos têtes en direction de Saint Vith C'est pourquoi nous nous sommes déplacés vers la droite, les deux Soldats, le Sergent Lennox et moi-même.

De cet endroit, nous découvrions la route au-delà du virage et comprenions quels "héros" nous avons été. Entassés pare-chocs contre pare-chocs, il y avait sur une distance de trois à quatre cents mètres toute une série de tanks les uns derrière les autres. Deux à trois cents mètres plus loin, nous vîmes deux camions de ½ tonne, peut-être des camions américains capturés, en double file sur la grand-route avec les tanks..."

Cette force ennemie fait partie de la 18^e Division de Volksgrenadiers qui est en train d'encercler les deux régiments américains dans l'Eifel, le 422^e Régiment d'Infanterie du Colonel Cavander et le 423^e Régiment d'Infanterie du Colonel Descheneaux, tous deux appartenant à la 106^e Division d'Infanterie du General Alan Jones. Des divergences subsistent quant à la puissance numérique initiale de ces attaquants. S'agit-il d'un bataillon ou seulement d'une compagnie? Les estimations américaines semblent exagérer la puissance de cette première attaque. Du côté allemand, vu l'échec de la poussée, on a tendance à minimiser les moyens mis en œuvre.

Note 6.

I. Les différents auteurs qui rapportent brièvement cet audacieux épisode de l'attaque d'un blindé par le Lieutenant Bill Holland, situent ce blindé dans la prairie en contrebas, du côté gauche de la route en direction de Saint Vith

Lors de son retour sur les lieux en 1988, B. Holland m'a indiqué sans la moindre hésitation et avec beaucoup de précision l'endroit où se trouvait le blindé qu'il mit peut-être hors de combat. C'est bien sur la route à la sortie du virage que le panzer fut arrêté. Si ce blindé s'était trouvé dans les marécages en contrebas, il n'aurait eu aucune difficulté à riposter aux coups de bazooka tirés dans sa direction: la cible qu'il aurait dû atteindre se trouvant plus haut que lui.

D'autres part, si le blindé s'était trouvé dans les marécages, B. Holland et ses compagnons n'auraient pas quitté leur position d'attaque (A) pour une autre (B) plus à droite, plus proche et mieux dans l'axe de tir du blindé embourbé. (Voir dessin)

II. Bill Holland a-t-il ou non détruit ce blindé? Bien qu'ayant été décoré de la "Silver Star" pour cet exploit, Holland n'est pas affirmatif... *"Peut-être n'est-ce que la remorque que j'ai atteinte..."* dit-il. C'est faire preuve de beaucoup d'honnêteté: les militaires ayant trop souvent tendance, au contraire, à s'attribuer ou à attribuer à leur unité des succès qu'ils n'ont pas remportés.

Le rapport du 168^e Bataillon de Génie est imprécis quand au sort du premier blindé:

"... Vers 13h32, il fut signalé par un avant-poste du 168^e Bataillon que trois chars ennemis avec éléments pédestres d'accompagnement avançaient sur la grand-route vers Saint Vith. Le char de tête apparut dans un endroit découvert où il s'arrêta. Celui-ci fut touché par le tir d'une mitrailleuse de la Compagnie "B" du 168^e Bataillon. Les deux chars restants continuèrent d'avancer à 150 yards de notre P.C. lorsque le char de tête (le deuxième des trois) fut touché par un obus de bazooka. Le char restant recula pour se protéger..."

Dans son livre "LION IN THE WAY" le Colonel Ernest Dupuis précise:

"...Une équipe de bazookas, le Sergent James Hill et le Soldat Martin Connolly ouvrirent le feu sur le second char lorsqu'il s'avança vers le poste de commandement. Ils le mirent hors de combat. Le troisième blindé fit marche arrière..."

Laissons donc à Bill Holland le mérite de la destruction ce canon autotracté et rendons lui la parole.

"...A ce moment, il est environ 14 heures, quatre P47 (voir note 7) volèrent au-dessus de la colonne de tanks, perpendiculairement à l'axe de la route. Au premier passage un ou deux tanks tirèrent avec leurs mitrailleuses en position élevée, vers les avions, sans résultat. Les avions, suite à cette attaque, firent plusieurs passages et découvrirent la colonne ennemie. Les tankistes allemands abandonnèrent leurs véhicules et cherchèrent refuge dans les fossés sur les côtés de la colline... Je crois que nous avions deux boîtes de munitions pour commencer. Chaque fois que les avions mitraillaient avec leurs huit mitrailleuses calibre .50, nous balayions avec notre unique calibre .50. A aucun moment, je ne me souviens avoir reçu de feu de retour sur notre nouvelle position (B). Nous avons aussi fait feu sur les deux camions de ½ tonne mentionnés plus haut, avant de tomber à court de munitions."

Remarque intéressante:

"Pendant l'entraînement aux U.S.A. j'avais été qualifié "d'expert" avec ma carabine; or, pendant une accalmie de la fusillade, un allemand sortit des bois en courant, à environ 300 mètres en avant et à droite de notre position... J'ai tiré au moins cinq ou six fois sur lui avec ma carabine pendant qu'il essayait d'atteindre la ligne des tanks 150 mètres plus loin. Je crois que certains de mes hommes tirèrent aussi sur lui. Le seul résultat fut qu'il courut plus vite... Aucun de nous ne l'atteignit. Il arriva aux tanks."

Peu avant, cependant, un des commandants de chars éloigné d'environ 175 mètres, se dressa sur sa tourelle en essayant de voir d'où l'on tirait sur lui. De la façon dont il retomba dans la tourelle, je crois que je l'atteignis à la tête ou dans la poitrine avec une salve de ma carabine..."

Note 7.

Certains historiens signalent le passage d'un seul avion P47. Cet avion aurait été averti de la présence dans la région d'une colonne allemande grâce à une liaison terre-air partant d'un poste d'observation de la division.

L'avion aurait effectué quatre (ou sept) passages et repéré la colonne à cause des tirs de mitrailleuses d'un char allemand.

Dans ses souvenirs, le colonel T. Riggs écrit:

"... Il repassa à sept reprises, ne fit mouche qu'une fois. Par contre les pertes subies par l'infanterie aux alentours furent considérables comme le constata le T/4 Tabes. Je l'avais laissé à Heuem pour détruire des documents et le camion radio qui était dans le fossé. Quand le chasseur largua ses bombes, il se trouvait dans les bois, essayant de regagner nos lignes. Il était sale, hirsute, son visage était noir de poussière et de fumée, sa combinaison maculée d'huile, de sueur, de boue. Il me fit ce commentaire: "Le P47 fit des ravages parmi ces lapereaux apeurés sentant passer l'ombre d'un rapace..."

Retrouvons Bill Holland:

"...En retournant vers ma compagnie après l'action avec les tanks, je rencontrais un soldat de mon ancien peloton de la Compagnie "C" qui me dit que leur Lieutenant, chef de peloton, avait perdu "le Nord" (la tête) et avait amené son peloton dans le bois où il s'était égaré. Le Lieutenant avait abandonné son peloton en disant qu'il allait chercher mon peloton de la Compagnie "B". Je dis à cet homme de retourner vers son peloton et de dire aux hommes de ne pas bouger, que je les retrouverais et les ramènerais dans nos lignes. Je retrouvai mes hommes de la Compagnie "B". Pendant mon absence, la Compagnie "C", deux pelotons le troisième étant perdu, était venue pour renforcer notre ligne de défense. Peut-être deux ou trois heures plus tard, juste au crépuscule, les allemands reprurent leurs attaques tout droit le long de la ligne principale de Schoenberg à Saint Vith et atteignirent notre ligne principale de défense. Quatre à six allemands marchaient devant chaque tank. Ceux-ci se suivaient l'un derrière l'autre. Les Allemands chantaient très fort, je crois qu'ils étaient saouls, et avançaient témérairement le long de la route sans tirer. Je me trouvais à environ 20 mètres de la route sur notre ligne principale de défense, debout à côté de ma jeep et son chauffeur. Je m'étonnai qu'aucune force défensive n'ouvrit le feu et sembla vouloir laisser passer! Je hurlai des mots comme: "Attrapez-moi ces salauds" et, avec ma carabine, je fis feu à bout portant sur l'Allemand de l'extrême gauche de la première ligne, devant le tank de tête

Les allemands commencèrent à hurler, à se laisser tomber et tout l'enfer se déchaîna. Mes mitrailleuses .50 et .30 et les fusiliers ouvrirent le feu avec tout ce que nous avions. Malheureusement pour nous, alors que le tank de tête avait été atteint par un tir de bazooka, le canonier de ce char fut très brave. Il resta dans son blindé et fit feu sur nous à bout portant, tirant deux ou trois coups à droite puis à gauche. Le peloton de la Compagnie "C" qui était venu renforcer la ligne de ma Compagnie "B" et qui se trouvait tout contre la route, subit peut-être 50 à 60% de pertes. (Voir note 8) Parmi eux se trouvait le Soldat Lovejoy qui était l'homme le plus petit de la Compagnie "C" et probablement de tout le bataillon. Son fusil était presque aussi grand que lui. Le lendemain, lorsque nous avons évacué nos morts, je l'ai trouvé dans le fossé en bordure des bois. J'ai examiné son corps, je n'y ai trouvé aucune trace de blessure. A ce moment, j'ai pensé qu'il avait peut-être été tué par un coup, un choc du tube du canon de 88mm allemand. Ce tank n'était plus là le lendemain lorsque nous avons remis de l'ordre dans nos lignes. Sans doute avait-il été remorqué au cours de la nuit. Je crois que ce combat dura peut-être deux heures avant que les Allemands se retirent..."

Note 8.

Le récit de cette attaque allemande particulièrement meurtrière pour un peloton du 168^e Bataillon de Génie corrobore le rapport du 25 mai 1945 sur la conduite du 81^e Bataillon de Génie au cours de la Bataille du Saillant:

Du Colonel T. Riggs, 81^e Bataillon de Génie:

« ... Au moins une heure avant que la position défensive ne soit terminée, quatre chars allemands firent leur apparition, accompagnés par au moins un bataillon d'infanterie, à la lisière du bois, à environ 1000 yards à l'Est de nos positions. A ce moment un canon antichar du peloton de défense du Q.G. de la division ouvrit le feu sur eux, mais le canon fut mis immédiatement hors service et ses servants criblés d'éclats d'obus.

Un peloton de six tanks destroyers, certains disent trois, appartenant au 820^e Bataillon de Tanks Destroyers, sous les ordres du Lieutenant Joseph Callan, qui avait reçu le matin même de nouveaux canons sans viseur, tirèrent en visant à travers leur tube et obligèrent les panzers qui avançaient à se dissimuler. Pour consolider la position, on ordonna aux tanks destroyers de prendre position à la lisière avancée du bois, à 100 yards environ derrière eux. Les tanks firent mouvement vers le Nord pour exécuter cet ordre, mais on n'eut plus jamais de leurs nouvelles.

Après cet échange de coups de feu, les panzers tournèrent leurs canons de 88mm sur un groupe d'hommes du 168^e Bataillon de Génie qui tirait sur eux de positions établies sur le côté sud de la route, dominant la position ennemie. Ils infligèrent de sérieuses pertes à ce peloton. »

L'After Action Report⁶ (Rapport des opérations) du 168^e Bataillon de Génie relate brièvement cette attaque en ces termes:

"... A 20 heures (?) l'ennemi commença une attaque générale le long de la ligne. Dans le combat général qui s'en suivit, un peloton de la Compagnie "C" subit de lourdes pertes en supportant le principal assaut, forçant l'ennemi à reculer.

En fin d'après-midi de ce dimanche 17 décembre, arrivèrent seulement les premières unités de la 7^e Division Blindée. Celle-ci, par suite de raisons plutôt "obscur", a quitté la Hollande avec beaucoup de retard sur l'horaire prévu. Elle accentue encore ce retard en empruntant une voie d'accès vers Saint Vith particulièrement encombrée par le charroi d'unités allant vers l'arrière. La plupart de ces unités reculent sur ordre, mais donnent malheureusement l'apparence d'un sauve-qui-peut. Il était trop tard dans la journée pour que ces quelques unités de la 7^e Division Blindée puissent immédiatement contre-attaquer en vue de libérer les deux régiments encerclés, les 422^e et 423^e, dans le Schnee Eifel.

Arrivent successivement pour renforcer la position:

La "Troop "B" du 87^e Escadron de Reconnaissance, commandé par le Capitaine R. J. Stewart et composée de 6 officiers et 40 hommes. Le reste de l'escadron fut envoyé vers le Nord-Est de Saint Vith, à Wallerode, pour contacter le 14^e Groupe de Cavalerie. La Compagnie "A" (Capitaine Anstey) du 38^e Bataillon d'Infanterie Blindée commandé par le Colonel Fuller. Celui-ci prit le commandement de tout le secteur. Le Colonel T. Riggs, à son grand désappointement, devint son adjoint.

Le 23^e Bataillon d'Infanterie Blindée

Le reste du C.C.B. (Groupe de Combat "B") de la 7^e Division Blindée fut rassemblé à l'Ouest de Saint Vith. Tard dans la soirée, une conférence rassembla les commandants des différentes unités sur le terrain pour réorganiser la position défensive ainsi renforcée.

Nuit du 17 au 18 décembre 1944

De Bill Holland:

"... Plus tard dans cette nuit-là, je pense vers 01h00 du matin, le Sergent Linkus, mon ancien Sergent de peloton lorsque je commandais la Compagnie "C", me rejoignit à l'aide de sa radio. Je reconnus sa voix et lui dis que je croyais savoir où il se trouvait. Vous vous souviendrez que son peloton était celui du Lieutenant "X" de la Compagnie "C" qui était perdu dans les bois! Je lui dis de rester calme et d'attendre que je vienne. Je crois que je pris quelqu'un avec moi comme je le faisais d'habitude. Je marchais peut-être 300 mètres au Sud-Est et retrouvais Linkus et son peloton intact. Je les ai ramenés dans nos lignes.

A l'arrière au P.C. du bataillon, le Colonel Nungesser avait surpris notre conversation radio. Il me dit de faire un rapport au P.C. du bataillon.

J'arrivais au P.C. vers 3 heures du matin. On nous parla de renforts de la 7^e Division Blindée que nous réalignerions sur notre front avec je crois le 87^e Bataillon de Reconnaissance. Celui-ci occuperait la grand-route avec une compagnie d'infanterie sur leur gauche. Le 168^e Bataillon de Génie serait sur la droite de la compagnie de reconnaissance. Je me souviens encore que lorsque je suis arrivé au P.C. du bataillon, le Lieutenant Szorady s'y trouvait ainsi qu'un Capitaine de la Compagnie "A" qui venait d'arriver. Celui-ci très courageux fit un travail remarquable dans des circonstances nouvelles pour lui..."

Comme le dit Bill Holland... "Sa mémoire est un peu brumeuse". Ces transferts d'unités se réalisèrent au cours de cette nuit du 17 au 18 décembre, ainsi que le rapporte encore l'A.A.R. (Rapport des opérations) du 168^e Bataillon de Génie.

"Vers 21 heures, l'officier commandant le 38^e Bataillon d'Infanterie Blindée (Colonel W. H. Fuller) et le commandant de la Compagnie "B" arrivèrent au P.C. du bataillon. Ce 38^e Bataillon faisait partie du CCB (Combat Command "B") de la 7^e Division Blindée qui avait pour mission de tenir Saint Vith. Pour cela l'officier commandant le 38^e Bataillon assura le commandement du secteur que nous défendions. Il fut décidé que ce bataillon poserait une nouvelle ligne de défense à une courte distance derrière la ligne actuellement tenue par les sapeurs.

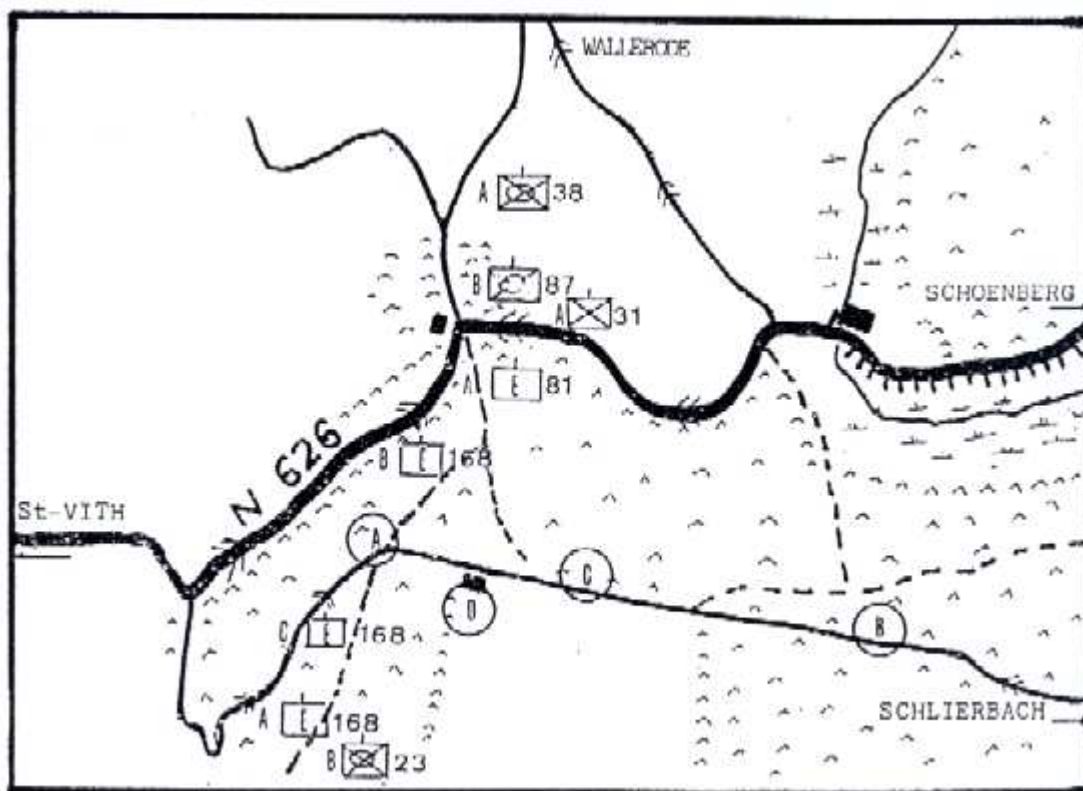
⁶ NDLR: (Lit.) After Action Report

Ceux-ci resteraient en place jusqu'à ce que l'infanterie ait pris position, puis ils reculeraient et prendraient de nouvelles positions sur le flanc droit de l'infanterie. Cela fut terminé aux environs de 4 heures du matin le 18. Durant le reste de la nuit du 17 au 18, il y eut des tirs sporadiques de petites armes et des activités ennemies sous forme de patrouilles agressives..."

Le 168^e Bataillon de Génie au complet, la compagnie "A" ayant rejoint le bataillon au cours de la nuit, va donc prendre une autre position sur le haut du Prumerberg, à cheval sur la petite route qui conduit vers Schlierbach-Setz. C'est à cet endroit que Bill Holland et B. Linkus retrouvèrent leur foxhole lorsqu'ils revinrent en 1988.

On trouvait donc, en partant du Nord vers le Sud, les unités suivantes:

- La Compagnie "A" du 38^e Bataillon d'Infanterie, 7^e Division Blindée
- La Troop "B" du 87^e Escadron de Reconnaissance, 7^e Division Blindée
- La Compagnie "A" du 31^e Bataillon de Tank, 7^e Division Blindée
- La Compagnie "A" du 81^e Bataillon de Génie, 106^e Division d'Infanterie
- La Compagnie "B" du 168^e Bataillon de Génie (Bill Holland)
- La Compagnie "C" du 168^e Bataillon de Génie
- La Compagnie "A" du 168^e Bataillon de Génie (Lieutenant Szoradis).
- Le 23^e Bataillon d'Infanterie Blindée, 7^e Division Blindée, qui fait la liaison avec les troupes du C.C.B. de la 9^e Division Blindée.



Carte 4

Au cours de cette nuit agitée, les diverses unités s'installent au mieux, dans le noir, dans leurs nouvelles positions. Ces changements ne s'effectuent pas sans risques pour les hommes et leurs officiers. Ceux-ci sont chargés, non seulement d'installer leurs propres troupes, mais aussi de conduire les arrivants dans les positions qu'ils occupaient précédemment.

Ainsi, Bill Holland qui circulait parmi les nouvelles positions, faillit se faire abattre...

De R. "Bob" Linkus:

"... Quelques instants plus tard, au cours de la nuit, j'entendis quelqu'un approchant directement en face de moi. Pensant que c'était un allemand, je commençai à presser la gâchette de mon fusil. A ce moment, quelqu'un m'appela par mon nom... Je reconnus la voix du Lieutenant Holland. Pensant peut-être que j'avais poussé la cachette trop loin, je pointai le fusil vers le sol. Heureusement, il n'y eut pas de décharge... Je n'ai jamais dit au Lieutenant Holland quel homme heureux il était d'avoir survécu cette nuit-là..."

Lundi 18 décembre 1944

De Bill Holland:

"... Le second jour, le lundi, pour midi, nous avons de solides communications téléphoniques établies entre le P.C. de compagnie sur le front et le P.C. du bataillon à l'arrière, à quelques 3 ou 400 mètres de l'autre côté de la colline, au rez-de-chaussée d'une ferme le long de la grand-route de Saint Vith à Schoenberg.

La position retranchée de la Compagnie "C", à la droite de la Compagnie "B", était située dans les bois plus éclaircis et peut-être à 25 mètres en avant de la ligne de la Compagnie "B". Le Lieutenant "Y", chef de peloton à la Compagnie "C" était le chef de peloton le plus exposé. Il dit à ses hommes: "Je ne sais ce que nous faisons ici, mais si quelque chose commence, sacrebleu, nous sortirons d'ici..."

Sous la pression de l'ennemi, le P.C. installé dans la ferme au sommet de la route du Prumerberg dut reculer en direction de Saint Vith, comme indiqué plus haut.

On constate aussi que le moral n'est pas des meilleurs et certains officiers ne donnent pas l'exemple souhaité.

Au cours de cette même matinée, à 10 heures et 11h45, l'ennemi va attaquer les positions tenues par la Compagnie "A" du 38^e Bataillon d'Infanterie, situées à la gauche des positions du 168^e Bataillon de Génie. Cette ligne montrant des faiblesses, on fit appel à des éléments de la Compagnie "B" du 168^e Bataillon de Génie pour repousser les attaques.

Evoquant cette bataille, le Colonel T. Riggs, du 81^e Bataillon de Génie dira:

"... En fait, nous étions incroyablement mélangés parce que chaque fois qu'une brèche se créait, des soldats se précipitaient pour la colmater et parfois restaient là pour remplacer les blessés ou les morts..."

De Bill Holland:

"... Pendant toute cette matinée, sur notre front nous avons entendu les chars se rassembler. On aurait pu croire que toute l'armée allemande allait nous attaquer. Quelques traînards s'infiltraient à travers les lignes. Nous avons appris que les régiments dans l'Eifel étaient encerclés et éliminés. Nous ne savions pas quelle partie de nos chars, le 14^e de Cavalerie, se trouvait encore devant nous.

Vers 13 heures, un G.I. hurla "Tanks..." et environ la moitié ou les trois-quarts de la compagnie du lieutenant "Z" bondirent de leur trou individuel et commencèrent à courir vers l'arrière. Le Lieutenant Szorady et moi menaçâmes d'abattre les hommes s'ils ne retournaient pas à leur poste. Cela prit à peu près dix minutes pour calmer cette espèce de révolte. Le cri "Tanks" était prématuré..."

Bob Linkus relate lui aussi, très franchement, la peur qui saisissait certains hommes du 168^e Bataillon de Génie, au moment des attaques allemandes:

"...Nombre d'hommes se sauvèrent en grande précipitation..."

Et il ajoute en connaissance de cause:

"...Nous devons penser que les hommes, en 44 c'étaient des gamins, ne possédaient pas tous la même force morale intérieure et que le point de rupture peut varier. Je me refuse de juger qui que ce soit pour des choses qui arrivèrent dans ces circonstances..."

Nous ferons nôtre ce jugement émanant d'un homme simple et sage qui vécut ces moments difficiles.

Le 168^e Bataillon de Génie a donc changé de position à l'arrivée des unités du C.C.B. de la 7^e Division Blindée. Les hommes ont creusés leurs "foxholes" et les ont recouverts de troncs d'arbres. Ils attendent anxieusement les prochaines attaques ennemies. Ils s'opposeront, dès ce moment, à toutes les poussées allemandes venant de la route de Setz – Schlierbach en direction de Saint Vith. Les officiers et sous-officiers parcourent régulièrement la ligne de défense pour maintenir le moral de leurs hommes en leur apportant le réconfort de leur présence.

Cette partie de la ligne de défense de Saint Vith, reçoit du renfort...

De Bill Holland:

"... Le poste de commandement du bataillon m'avait promis des chars en renforts depuis des heures. Vers 14 heures, deux Sherman avec des canons de 76mm arrivèrent derrière nous. Le premier char sous le commandement d'un Lieutenant s'arrêta juste à côté de notre ligne principale de défense (voir point A carte 4). Je sautai sur le char et j'étais en train d'informer le Lieutenant de la situation lorsque nous crûmes voir sortir quatre tanks ennemis des bois, juste en face de nous (point B carte 4). Ils descendaient la route tout droit vers nous. Le chef de char américain me demanda si j'étais sûr que c'était des tanks allemands... "Sacrebleu oui! Abattez ces fils de putains..." m'écriais-je. En fait, je n'en étais pas sûr, mais ils ne pouvaient être amis..."

Le chef de chars donna ses ordres de tir au canonnier... hausse 900m... etc. Le chef de char avait de longues jumelles, je n'avais que des courtes et avais estimé la distance de l'adversaire à quelque 600 mètres. Je sautai bas du char avant qu'il ne fasse feu... Au premier coup de son canon de 76mm, il atteignit le tank de tête, qui s'avéra être un canon d'assaut, le fit pivoter et le mit en flammes. Quelques hommes d'équipage bondirent hors de l'engin et s'enfuirent. Les trois autres blindés firent demi-tour vers la gauche et se retirèrent vers les bois à toute vitesse. Le Sherman recula quelque peu vers l'arrière afin qu'il ne puisse être atteint d'un coup direct.

Les choses se calmèrent, mais je ne pouvais m'empêcher de me demander si nous avions mis hors d'état de nuire un tank allemand ou américain. Je pris deux hommes avec moi et nous rendîmes vers la Compagnie "B". Nous avançâmes une centaine de mètres d'où, avec mes jumelles, je pouvais voir clairement le véhicule hors de combat. Sur le canon d'assaut, se trouvait la plus belle croix noire et blanche que j'avais jamais vue..."

Bob Linkus se souvient lui aussi de cette attaque:

"...Avant la tombée de la nuit, un tank allemand sorti près de l'actuelle maison en pierre (Elle a doublé de dimension depuis 1944). Un char américain lui lança une bordée d'obus et le mit K.O. Un mitrailleur de .50 du second peloton ouvrit le feu au même moment. Il pensait que les balles traçantes aidaient au feu du tank. Il s'appelait Julio Perez et est mort en 1986. Les allemands tiraient dans les bois avec leurs 88mm. Lorsque les obus frappaient les arbres, ceux-ci explosaient en blessant et tuant beaucoup de G.I.'s. De nombreux obus atteignirent les arbres à 5 ou 10 pieds de moi, mais je ne fus pas blessé..."

Cette ligne défensive du 168^e Bataillon de Génie peut aussi compter sur l'appui de quelques mortiers et sur l'intervention des canons du 275^e Bataillon d'Artillerie Blindée.

De Bill Holland:

"...Après la venue des chars amis, j'installais une section de mortiers de 81mm, trois mortiers sur une plate-forme autotractée, dans la montée, derrière la colline. Ils furent utilisés pour briser les deux ou trois attaques journalières lancées contre nos positions pendant les jours qui suivirent. En plusieurs occasions, je leur demandais des tirs à moins de 50 mètres de notre front, pour nous aider à briser les attaques d'infanterie. Aucune salve ne tomba trop court.

Au début du deuxième ou troisième jour, j'eus un observateur d'artillerie avancé d'un bataillon de 105mm (probablement du 275^e Bataillon) à mon poste de commandement. Au début, nous avons fait tirer tous les canons du bataillon pour faire de l'effet. Les jours suivants, ce bataillon ne put faire feu qu'avec deux puis un seul canon, car les munitions manquaient.

Ce bataillon nous fut d'un grand secours. Plus d'une fois, nous avons entendu les allemands qui hurlaient lorsque nos concentrations d'artillerie les attrapaient à ciel ouvert. Cependant, la section de mortier de 81mm fut mon premier amour, parce qu'avec leur grand angle de tir, nous pouvions les faire tirer plus près de nous.

On devrait leur faire grand honneur pour tout le temps qu'ils nous ont permis de tenir..."

Le major Donald Boyer est, lui aussi, plein d'éloges pour ces artilleurs:

"... L'artillerie était utilisée à la manière des mortiers. Jamais je n'ai vu un tel carnage infligé et, pour nous, si peu de pertes provenant d'obus "trop courts". Aussi vite que Higgins, Holland ou Rogers réclamaient un tir, je transmettais les demandes à Shanahan, l'observateur du 275^e Bataillon d'Artillerie Blindée. Dans les minutes suivantes, nous pouvions entendre les obus siffler au-dessus de nos têtes, puis le vacarme des explosions. Pas une seule fois, les canonnières du Colonel Clay n'ont fait un tir incorrect. Comment arrivaient-ils, avec autant de rapidité à répondre à nos demandes, alors qu'ils avaient de fréquents changements, dans leurs missions, demandés par vingt observateurs éparpillés dans le fer à cheval ? Cela dépasse mon entendement!..."

Voilà deux beaux hommages rendus à ce 275^e Bataillon d'Artillerie Blindée. Ce bataillon de 105mm, placé sous les ordres du Lieutenant-colonel Roy U. Clay, était placé en support du 18^e Escadron de Cavalerie appartenant au 14^e Groupe de Cavalerie du colonel Devine.

Le 16 décembre 1944, son poste de commandement est installé à Medendorf et ses batteries à Herresbach.

Le 17 décembre 1944, sur ordre, le poste de commandement et les batteries reculent à Ober-Emmels.

Le 19 décembre 1944, sur ordre, les batteries s'installent à Hinderhausen.

C'est de ces deux positions que le 275^e Bataillon d'Artillerie soutient brillamment les défenseurs de Saint Vith et particulièrement ceux du Prumerberg. Deux de ces observateurs avancés opéraient avec les troupes défensives de ce secteur.

On peut rappeler que le Colonel Roy U. Clay eut de sérieux démêlés avec le Colonel Devine du 14^e Groupe de Cavalerie quant à l'emploi de son bataillon d'artillerie. Devine interdisant à Clay de se servir de ses canons, celui-ci se rendit au quartier général d'Alan Jones (106^e Division d'Infanterie) pour s'en plaindre. Cet épisode est rapporté dans les détails dans le livre intitulé "St Vith au cours de l'Ultime Blietzkrieg de Hitler" de Maurice Delaval.

Mardi 19 décembre 1944

De l'After Action Report du 168^e Bataillon de Génie.

"... Dans la matinée du 19 décembre, les patrouilles de reconnaissance de l'infanterie constatèrent que la zone tenue par l'ennemi durant les combats du jour précédent avait été évacuée. Notre ligne entière avança dans les positions tenues par l'ennemi le jour avant. Cela nécessita l'enlèvement des cadavres allemands pour rendre la position habitable par nos troupes. 200 cadavres ennemis furent enlevés; les autres trop loin de nos positions furent laissés sur place.

A 5h05, déplacement du poste de commandement à cause des tirs d'artillerie tombant sur l'ancien. Une cuisine fonctionnant avec le 168^e Bataillon de Génie fut installée pour servir des repas chauds et du café aux soldats de première ligne; d'autres purent jouir de courtes périodes de repos.

La période de 48 heures suivant l'aube du 19 décembre fut marquée par un accroissement des tirs d'artillerie ennemis qui tombaient dans le secteur du 168^e Bataillon de Génie. Durant cette période, il y eut peu d'activités pédestres dans ce secteur..."

L'ennemi ne reste cependant pas inactif comme semble le prouver le rapport officiel. L'allemand tâte son adversaire, reste aux aguets, recherche ses points faibles pour l'assaut décisif qu'il va lui porter dans les prochains jours. C'est au cours de cette journée que le Sergent R. "Bob" Linkus sera blessé. Laissons-le parler...

"... Vers 17h30, pensant qu'il faisait assez sombre pour que les allemands ne me voient pas, je sortis de mon trou pour procurer des rations de nourriture à distribuer à mes hommes.

A cet instant même, je fus frappé par une balle dans la cuisse droite, balle d'un tireur embusqué.

J'ai toujours pensé, depuis ce jour, que si je ne m'étais pas levé à cette seconde précise, j'aurais été atteint entre les deux yeux. J'aurai été repris dans une autre statistique de la Bataille du Saillant! Je porte encore sur moi le souvenir de ce jour.

Quelques minutes plus tard, Steve K. Chin, me dit que l'allemand ne tuerait plus quelqu'un d'autre. Il avait tué le "snipper" dans l'arbre. Je n'ai jamais revu Chin...

Je fus transporté en jeep à Saint Vith à la première station de secours, puis précipitamment évacué de la ville qui était bombardée. Je fus envoyé à Paris pour des soins supplémentaires et arrivais en Angleterre pour le réveillon de Noël..."

Après ces quatre jours et nuits de bataille, les hommes sont fatigués et les rangs s'éclaircissent. Si les repas chauds apportent un certain réconfort physique, tout n'est pas parfait au niveau des officiers commandant certains pelotons. Si l'on en croit Bill Holland certains parmi eux cherchaient visiblement des excuses pour ne pas trop s'exposer! Ainsi il écrit:

"...Au début du troisième ou quatrième jour, il n'y avait plus un seul officier en ligne à la Compagnie "C". Le Lieutenant "X" étant "fatigué par le combat" resta au poste de commandement du bataillon! Le Lieutenant "Y" fut chargé d'amener une escouade d'environ 25 hommes qui ayant reçu de la nourriture chaude et s'étant reposés, étaient renvoyés pour combattre. Ce Lieutenant "Y" avait entendu dire que le poste de commandement du bataillon allait reculer. A deux cents mètres de notre ligne, il dit au Sergent dont j'ai oublié le nom mais qui me confirma son récit après son retour aux U.S.A.: "Vous faites monter ces hommes au front et je vous rejoindrai après..." Le Lieutenant retourna au poste de commandement et évacua avec celui-ci. Il en fut de même pour le Lieutenant "X".

Bill Holland sait aussi rendre hommage à ceux qui firent leur devoir jusqu'au bout.

"...Pendant tous ces combats défensifs, le nouveau Capitaine de la Compagnie "A" tint sa position et combattit vaillamment. Les pelotons de la Compagnie "C" firent de même bien que je pense qu'ils perdirent deux Sergents, tous deux touchés aux jambes, deux Sergents de la Compagnie "B" furent blessés aussi. J'ai cru à l'époque et je le crois encore maintenant que des tireurs d'élite allemands grimpés dans des arbres choisissaient les chefs parce c'était eux qui se déplaçaient le plus pour organiser et diriger la défense.

Je dois aussi dire dans ce récit, qu'un des plus braves héros non glorifié pour son action dans ma compagnie, au cours de ces journées mémorables, s'avéra être mon Sergent armurier. Normalement, on n'attendait pas de lui beaucoup d'aptitudes au commandement, mais bien qu'il soit expert dans la préparation des armes de la compagnie, il fut très efficace en disposant et relevant toutes mes avant-gardes: en observation le jour, en écoute la nuit, pendant toute la durée de la défense de Saint Vith..."

Le 168^e Bataillon de Génie, comme la veille, subit plusieurs attaques au cours de la journée. Toutes seront repoussées...

De Bill Holland:

"...Lors de la deuxième attaque dans la matinée, nous étions habituellement attaqués trois fois par jour, surtout par de l'infanterie supportée par des tirs de mortiers et d'artillerie, l'ennemi réussit à pénétrer dans le Peloton "H & S"⁷ du 81^e Bataillon de Génie, qui avait été mis en ligne entre l'escadron du Major Boyer (note 9) et l'élément gauche de ma Compagnie "B". Nous fûmes capables d'annihiler cette force de pénétration et, après une heure environ, le Major Boyer et moi-même conduisîmes une petite contre-attaque qui permit de regagner le terrain perdu et de rétablir nos lignes. L'ennemi se retira..."

Note 9

Le Major Boyer était le S-3⁸ du 38^e Bataillon d'Infanterie Blindée commandé par le Colonel Fuller. Ce bataillon, une unité de la 7^e Division Blindée, était arrivé un des premiers à Saint Vith pour y renforcer la défense. Comme tout le Groupe de Combat "B" de la 7^e Division Blindée, ce bataillon fut pris dans des embouteillages, retardé et entravé dans sa progression vers Saint Vith par le flot des troupes reculant vers l'arrière par cette route allant de Rodt, Poteau, Ville-du-Bois à Vielsalm.

Le bataillon arriva néanmoins au Prumerberg dans la soirée du dimanche 17 décembre après 20 heures. Il occupa la gauche des positions tenues par le 168^e Bataillon de Génie (Voir carte 4). Le commandant du bataillon, le Colonel Fuller, porteur d'instructions du General Bruce Clarke et sur ordre de celui-ci, prit le commandement de ce secteur du front, le lundi soir à 19 heures. Le Colonel Riggs, 81^e Bataillon de Génie, qui avait organisé la défense jusqu'à ce moment devint son commandant en second. Ce fut pour Riggs "une terrible déception"... Il semble que le Colonel Fuller n'apprécia guère sa fonction en première ligne! Très tôt le 21, il abandonnait ses responsabilités et partait au Quartier Général. On ne le revit plus! Le Colonel Riggs reprit ses fonctions antérieures.

Notons encore que le Lieutenant Bill Holland ne rencontra le Colonel Riggs le dernier jour de la défense. Holland ne recevait ses ordres que du Colonel Nungesser, son commandant de bataillon.

Les officiers et sergents encore valides jouent un rôle important sur le front. Ils visitent régulièrement les positions des premières lignes, réconfortent les hommes de leur présence, leur apportent de quoi manger, les incitent ou les obligent à garder leurs positions. Ils sont donc les premiers exposés aux tirs de l'ennemi. Ils sont parfois confrontés à des problèmes imprévus.

De Bill Holland:

"...Bien que nos sapeurs fussent des vétérans, ils avaient déjà combattu pour la prise de Dinar en France, nous avons eu des problèmes le troisième jour, lors de la première attaque, avec les servants de mitrailleuses et les fusiliers lorsque l'infanterie allemande attaqua notre position. Il fallut crier pour qu'ils ouvrent le feu sur l'assaillant. Lorsqu'ils eurent ouvert le feu, un officier ou un Sergent dut les frapper dans le dos pour qu'ils cessent de tirer quand l'ennemi se fut retiré. Je crois que sans surveillance, ces hommes auraient continué à tirer jusqu'à épuisement des munitions. Au début de l'après-midi, il y eut moins de problèmes pour leur faire commencer le tir, mais nous dûmes toujours les arrêter. Au cours de cet après-midi, un char "Tigre" remonta par les coupe-feu dans la forêt jusqu'à se trouver en face de la position de la Compagnie "B". Il n'avait pas d'infanterie avec lui. Il causa quelques pertes dans mes avant-postes avec ses mitrailleuses. Il tira aussi quelques fois avec son canon de 88mm; je ne me souviens pas si nous l'avons mis hors de combat. Je pense que nous lui avons seulement fait tellement peur qu'il est parti. Je pense que c'est avec nos mitrailleuses calibre .30 que nous avons fait le plus de tués. Au cours des actions précédentes, les hommes de la Compagnie "B" avaient ramassé toutes les mitrailleuses .30 et fusils automatiques sur lesquels ils avaient pu mettre la main. Les bataillons de génie ne possédaient pas ces armes dans leur équipement normal. Aux troisième et quatrième jours, nous avions de nombreux tués ennemis devant nos positions. Un médecin me dit plus tard qu'il en avait compté plus de 300 pendant qu'il recherchait nos blessés.

Il semble que ce nombre de 300 tués soit exagéré. Il correspondrait à l'anéantissement presque complet d'un bataillon d'infanterie. C'est énorme et peu probable.

⁷ NDLR : Headquarters and Service (Etat-major et Service)

⁸ NDLR : Officier de renseignement

Mercredi 20 décembre 1944

Attaques sporadiques des allemands soutenus par un accroissement des tirs d'artillerie.
De Bill Holland:

"...Pendant les attaques des cinquième et sixième jours, les tirs d'artillerie augmentèrent continuellement; de plus, des "Screaming Meemies"⁹ furent utilisées. Nous dûmes déplacer de plus en plus nos lignes téléphoniques. La plupart des batteries des radios étaient mortes. En dépit de ces problèmes, nous avons maintenu nos communications. A aucun moment, les allemands n'ont pénétrés les lignes du 168^e Bataillon de Génie. Le plus près que les allemands se soient approchés de nos lignes de défenses principales fut de 8 à 10 mètres. Je n'ai vu aucun corps à corps. Personnellement, j'ai tué des allemands avec n'importe quelle arme à l'exception de mon pistolet .45 et des B.A.R...."

Petite digression sur l'habilité au tir au fusil:

"...Vers le cinquième jour, le mercredi, un soldat allemand (point C carte 4) avec son Mauser sous le bras quitta le bois d'où les tanks et les canons d'assaut étaient venus le second jour, pour se rendre à la maison (Point D sur la carte 4) sur la droite de la route, en face de nos positions. Je ne sais plus si nous lui avons d'abord crié de se rendre, je pense que nous l'avons fait, mais il nous ignore et continua à marcher vers la maison. Nous ne voulions évidemment pas qu'il l'atteigne. Quand il fut à environ 25 mètres de celle-ci et à 250 mètres de notre position, je dis à un groupe d'hommes près de moi de "l'avoir". Au moins quatre à cinq hommes en position couchée, lui tirèrent dessus avec leur M-1. Quant à moi, je fis feu avec ma carabine. On tira un total d'au moins huit à dix coups... L'allemand fut atteint une seule fois à la jambe droite! Il était couché là, hurlant, pendant que des brancardiers de l'infanterie qui m'avaient rejoint, insistaient pour que je leur permette d'aller le chercher. Pour ce faire, ils devaient franchir une zone découverte de plus ou moins 250 mètres. J'hésitais pendant un certain temps avant de leur dire: "O.K. Allez le chercher!" Je craignais que les allemands ne les tuent pendant cette opération dangereuse. Les infirmiers sortirent et le ramenèrent sans qu'on leur tire dessus. J'appris plus tard que l'Allemand que nous avons blessé avait faim. Comme beaucoup d'autres troupes d'attaque, il se rendait à la maison pour y chercher de la nourriture..."

A propos de cette maison: une petite anecdote...

Lorsque Bill Holland revint sur les lieux en 1988, il s'arrêta devant cette ferme. Un homme travaillait dans la grange attenante au corps de logis. Je proposai à l'américain d'entrer en contact avec cet homme. Bill refusa catégoriquement mais d'une façon qui me parut bizarre. Plus tard, dans l'après-midi, je demandais à Bill Holland la raison de son refus. Il me répondit avec quelques hésitations, que sa compagnie avait abattu un civil sur le seuil de cette maison... Peut-être ce civil était-il un parent de l'actuel occupant de la ferme ? Durant toute la journée du mercredi, le temps resta couvert et froid. Rare furent ceux qui ne souffrirent pas d'engelures. Au cours de la nuit qui suivit, un important remue-ménage en face de toutes les positions ne présageait rien de bon. L'adversaire préparait l'offensive qui devait "sectionner ce pouce enfoncé dans le gosier de l'assaillant..." comme disait le General Bruce Clarke.

Jeudi 21 décembre 1944

De l'After Action Report du 168^e Bataillon de Génie.

"...Le matin du 21 décembre, apporta une forte concentration de l'artillerie ennemie dans la zone du poste de commandement. Cette concentration s'accrut pendant la journée. Les lignes téléphoniques furent coupées à plusieurs reprises pour être finalement complètement détruites. Ces concentrations d'artillerie étaient aussi très fortes dans le secteur du 168^e Bataillon de Génie et les pertes importantes..."

Cette fois, les allemands sont décidés à prendre le nœud routier de Saint-Vith aux abords duquel ils sont retenus depuis cinq jours.

Leur artillerie laboure les positions américaines qui tapissent la colline du Prumerberg. Les attaques ennemies s'amplifient et se suivent de près. Elles se développent particulièrement contre les unités situées de part et d'autre de la route venant de Schoenberg, sur le haut de la colline.

On y note de puissantes poussées à 11 heures, 12 :30 heures, 14 heures...

⁹ NDLR : Surnom donné, par les américains, aux roquettes de Nebelwerfer.

A 15h15, les assaillants se replient... mais les batteries de "Screaming Meemies" reprennent leur infernal vacarme...

A 16h15, les grenadiers ennemis amorcent un regroupement et leurs vagues d'assaut affrontent les défenseurs américains dès l'arrêt des tirs d'artillerie... Les pertes croissent rapidement.

A 17 heures, le mordant de l'offensive faiblit de nouveau devant la résistance désespérée des G.I.'s

Les mortiers allemands prennent le relais...

A 17h35, nouvel assaut soutenu par des panzers qui tirent à vue directe sur les trous de fusiliers. Les Américains font appel à l'artillerie dont les tirs sont sans effet sur les Tigres et Panthers. Ceux-ci détruisent quatre chars "Sherman" avant qu'ils aient eu l'opportunité de tirer le moindre obus.

Les Américains sont submergés...

Les allemands entrent dans Saint Vith sur les arrières du 168^e Bataillon de Génie. Le General Bruce Clarke est informé de la situation. Quarante-cinq minutes plus tard la réponse du Quartier Général arrive:

"A Riggs ou au plus haut gradé: sauvez tous les véhicules que vous pourrez! Attaquez à travers Saint Vith. Nous formons une nouvelle ligne de défense à l'Ouest de la localité..."

Ces ordres sont transmis aux commandants des compagnies en ligne. Les officiers font remarquer que l'état de leurs troupes, après cinq jours et cinq nuits de combats, ne leur permet pas d'envisager cette opération qui ne pourrait être que suicidaire. Sagement, ils décident de quitter leurs positions et d'essayer de rejoindre les troupes amies.

De Bill Holland:

"...A un moment donné, pendant la nuit du 21 décembre, peut-être vers 23h30, nous avons reçu un message par radio disant que le poste de commandement du bataillon se retirait et que Saint Vith était envahie. Je ne crois pas que le poste de commandement du bataillon ait reçu notre accusé de réception, toutes les lignes téléphoniques étant coupées. Le Lieutenant-colonel Riggs, officier commandant le 81^e Bataillon de Génie, monta jusqu'à nos lignes pour transmettre personnellement le message. Il craignait que nous ne l'ayons pas reçu.

Le plan du Colonel Riggs était que nous nous retirions au Sud-Ouest de Saint Vith, jusqu'à ce que nous rencontrions des troupes amies près de Vielsalm. Il nous fallut plusieurs heures pour notifier à tous les hommes en ligne que nous décrochions. Heureusement, pendant cette période, l'ennemi n'attaqua pas.

Lorsque nous décrochâmes, nous n'emmenâmes que nos mitrailleuses, sans leurs trépieds, et toutes les armes légères. Nous nous tenions par la ceinture ou par un vêtement pour maintenir ensemble tous les hommes de la colonne. Le Colonel Riggs et le Major Boyer conduisaient la colonne...

Il régnait un très grand calme sur le champ de bataille.

Cette retraite marquait la fin de la résistance organisée de Saint Vith..."

La bataille du Prumerberg est terminée pour les rescapés du 168^e Bataillon de Génie de Combat. Dans la nuit profonde devenue silencieuse, avançant péniblement dans l'épais tapis neigeux, la colonne hétéroclite s'achemine lentement vers la route Saint Vith – Steinebruck (voir carte n°1)

Des hommes partis en éclaireurs signalent que cette route est encombrée par le charroi allemand et jalonnée de sentinelles. Son franchissement s'avère être des plus hasardeux. C'est cependant le passage obligé si l'on veut avoir une chance de rejoindre les troupes amies à l'Ouest.

Les officiers proposent de former des petits groupes de huit à dix hommes qui pourraient, pensent-ils, franchir plus facilement ces obstacles dangereux...

Bill Holland et ses huit compagnons, comme le Colonel Riggs avec les siens, ne parvint pas à franchir la route. Le matin du 23 décembre, à bout de force, Holland et ses hommes se rendirent à une compagnie d'allemands qui sortaient d'une maison pour se mettre en formation. Les Stalag, camp pour soldats prisonniers, et Oflag, camp pour officiers prisonniers, attendaient ces vaillants guerriers. **Au cours de cette période le 168^e Bataillon de Génie compta 180 disparus, 8 tués, 2 morts de leurs blessures et 46 blessés.**

Bibliographie

- "Noël 44 – La Bataille d'Ardenne" par Charles B. Mc Donald.
"Saint Vith – Lion in the Way" par R. E. Dupuy
"Pearl Harbor en Europe" par Lucien Cailloux
"Saint Vith au Cours de l'Ultime Blitzkrieg de Hitler" par Maurice Delaval
"Battle of the Bulge" par William E. Holland
"La Défense de Saint Vith" par Pierre Gosset
"The Defense of Saint Vith, Belgium (Armored School)"
"Unit Citation of 81st Engineer Combat Bn" par le Colonel Riggs
"After Action Report 168th Engineer Combat Bn"
"After Action Report 81st Engineer Combat Bn"
"After Action Report 275th Armored Field Artillery Bn"

Correspondance privée avec Bill Holland, Robert Linkus, W.L. Nungesser, Ralph Hill Jr et F. P. Lindsey.

Je remercie très vivement Monsieur E. Watrin, Préfet Honoraire de l'Athénée de Malmédy, qui a consacré de nombreuses heures à la traduction des textes anglais que je lui ai soumis. Sans son concours, je n'aurais pu entreprendre cette petite étude.

DACHAU

Par Eric Giguère

Le 21 mars 1933, Heinrich Himmler ordonna l'érection d'un camp de concentration à Dachau, petite ville du sud de l'Allemagne située près de Munich. Trois mois plus tard, Theodor Eicke était nommé commandant de ce camp. Les règles et le plan organisationnel qu'il y développa servirent de modèle aux futurs camps devant être érigés sur le territoire du Reich. Le camp était divisé en deux parties distinctes: d'une part les prisonniers; de l'autre, l'administration du camp. Dachau devint un modèle pour les autres camps à tous les niveaux. Le camp servit d'école d'assassins pour les SS.



Les premiers prisonniers internés à Dachau étaient des opposants au régime, des communistes, des sociaux-démocrates, des syndicalistes, ainsi que des membres de partis politiques libéraux et conservateurs. Les premiers juifs ont aussi été détenus à Dachau à cause de leur orientation politique. Par la suite, ils furent envoyés dans les camps systématiquement, quelles que soient leurs convictions. De nouveaux groupes furent déportés dans ce camp au cours des années suivantes: tsiganes, homosexuels, témoins de Jéhovah, prêtres, etc... Au début de novembre 1938, dans les jours qui ont suivi la kristallnacht, plus de 10 000 juifs furent envoyés à Dachau.

A gauche, Theodor Eicke (DR)

Suite à l'expansion du IIIe Reich à l'Est, les prisonniers allemands devinrent minoritaires; les polonais représentaient la nationalité la plus importante en nombre devant les russes. En tout et pour tout, 200 000 prisonniers provenant de plus de 30 Etats furent détenus à Dachau. La maintenance du camp mise à part, les tâches étaient réparties entre le travail forcé dans les compagnies appartenant aux SS, les carrières de gravier, et la culture du sol, dans les années d'avant-guerre. Par la suite, l'industrie d'armement devint la priorité et augmenta de façon substantielle. A partir de 1942, plus de 30 000 prisonniers travaillèrent presque exclusivement à la production d'armes nécessitant la formation de sous-camps et l'amélioration de l'organisation du travail dans les usines externes. Les conditions de travail y étaient tellement dures que, dans la majorité des cas, elles ne pouvaient conduire qu'à la mort. La main d'œuvre était composée en majorité de juifs de Pologne, de Hongrie et de Lituanie. En janvier de cette même année, plus de 3 000 prisonniers furent envoyés à l'asile d'aliénés de Hartheim Castle près de Linz pour y être gazés.

A droite, Alex Bernard Hons Pickwski, l'un des commandants en chef du camp, prisonnier des Anglais



Au cours de la guerre, Dachau devint un lieu d'extermination. Dès le mois d'octobre 1941, plusieurs milliers de prisonniers de guerre soviétiques furent envoyés à Dachau où on les fusilla.



Chaque triangle de couleur correspond à une classe de prisonniers : détenus politiques, homosexuels, témoins de Jehovah

D'autres prisonniers condamnés à mort par la Gestapo y furent exécutés. Un grand nombre de détenus furent utilisés par les médecins SS à des fins d'expériences médicales. Un certain nombre d'entre eux décédèrent dans d'atroces souffrances pendant ces expérimentations sur la pression atmosphérique, l'hypothermie, la malaria, le typhus, etc...

En marge des 30 000 morts enregistrées, des milliers de prisonniers qui ne figuraient pas sur les listes perdirent la vie à Dachau. Ils tombèrent sous les coups, la fatigue, les privations, la maladie, et la torture; ils furent fusillés, pendus et tués par injections.

L'avance victorieuse des Alliés força les SS à évacuer de plus en plus de camps de concentration vers les zones toujours sous contrôle nazi. Le nombre de prisonniers augmenta significativement avec les années et, en décembre 1944, des conditions catastrophiques dues à la surpopulation du camp causèrent la mort de milliers d'entre eux suite à une épidémie de typhus.



Vue extérieure de l'une des baraques

Le 27 avril 1945, environ 7 000 détenus furent envoyés plus au sud. Un grand nombre de prisonniers (le nombre exact est inconnu) périrent dans ces marches de la mort. Malades, exténués, affamés, ils furent assassinés par les SS quand ils ne pouvaient plus se déplacer. L'aviation alliée causa aussi des pertes en mitraillant ces colonnes par erreur. Le lendemain, la majorité des SS quitta le camp, une journée avant la libération définitive par des troupes américaines. A ce moment, 67 000 prisonniers étaient toujours maintenus à Dachau, dont plus de la moitié dans le camp principal.»

Traduction partielle du site Dachau Concentration Camp Memorial

Site: <http://www.kz-gedenkstaette-dachau.de/englisch/content/index.htm>

Le camp fut détruit presque entièrement, mais en 1965, un Memorial fut fondé pour honorer la mémoire des victimes. La visite de Dachau fait partie du programme scolaire des jeunes allemands. Si, à l'arrivée, la bonne humeur et les taquineries sont au rendez-vous, il n'en est rien à la sortie. Un silence profond règne parmi ces jeunes gens qui semblent consternés. L'innocence et la candeur font place à l'incompréhension, la stupeur et, peut-être même, la honte. Les lieux ont été reconstitués, mais l'esprit, lui, est bien présent. Chacun sent la lourdeur de l'ambiance qui plane toujours sur le site comme une ombre. Nul besoin de tape-à-l'œil: une photographie, une plaque, un témoignage suffisent à faire monter l'émotion jusqu'aux larmes. Nul ne peut considérer le camp de Dachau comme une attraction touristique. Il s'agit plutôt d'un sanctuaire qui invite au recueillement. Je peux en parler ainsi car j'ai visité les lieux en juillet 2007. J'en suis ressorti complètement bouleversé, mais avec le sentiment que c'était mon devoir de le faire par respect pour les victimes. Je tiens à partager avec vous les quelques photographies que j'ai prises à Dachau même si je n'ai pas la prétention de vous faire ressentir les sentiments que je peux y avoir vécu.

Chelmno, premier camp d'extermination nazi

Par Nathalie Mousnier



—
 Vue du village de Chelmno. A gauche de l'église se trouve le Schloss, l'un des deux sites du camp de Chelmno. Le Schloss, une vieille propriété campagnarde, servit de centre d'accueil et d'extermination des victimes jusqu'à sa démolition en avril 1943. Chelmno, Pologne, 1939-1943. Ernst Klee.

Le 31 juillet 1941, tandis que les Einsatzgruppen sévissent déjà à l'arrière des lignes allemandes sur le front russe, Hermann Göring autorise Reinhard Heydrich à préparer la mise en œuvre d'une « solution complète à la question juive ». Mi-novembre 1941, un groupe de la Gestapo visite le manoir de

Chelmno, appartenant à l'Etat. Cette bâtisse inhabitée d'un seul étage est entourée d'un parc à l'abandon de 3 hectares. Après une inspection minutieuse du manoir, de sa cave et de la grange, décision est prise d'y installer le premier camp d'extermination et le 8 décembre 1941, soit plus de 6 semaines avant la Conférence de Wannsee, le camp de Chelmno (Kulmhof en allemand) ouvre ses portes sur son premier convoi de juifs polonais destinés à être gazés au monoxyde de carbone.

Vue du manoir à Chelmno qui devint le site du camp d'extermination de Chelmno. Chelmno, Pologne, 1939. YIVO Institute for Jewish Research

Pourquoi Chelmno ?

Quelques hypothèses peuvent être avancées :

- Chelmno, destiné à exterminer les juifs du Warthegau, se trouve au cœur de cette partie occidentale de la Pologne annexée par les nazis comprenant la province de Poznanie, une grande partie de la province de Lodz et une partie des provinces de Bydgoszcz, de Pomorze et de Varsovie. 4,5 à 5 millions de Polonais vivent dans le Warthegau, dont 385 à 450 000 juifs. Lodz, seconde ville de Pologne, compte 600 000 habitants dont un peu plus de 200 000 juifs.

- Le village est situé à 14 km de Kolo, chef-lieu de canton sur la ligne ferroviaire Lodz-Poznan, et à 50 km au nord du ghetto de Lodz. La liaison entre Kolo et Chelmno se fait par la route ou par une voie de chemin de fer étroite dont le pont ferroviaire, entre Powiercie et Chelmno, a été détruit par



les troupes polonaises en 1939 ; une route en bon état et très peu fréquentée fait la liaison entre Chelmno et Lodz.

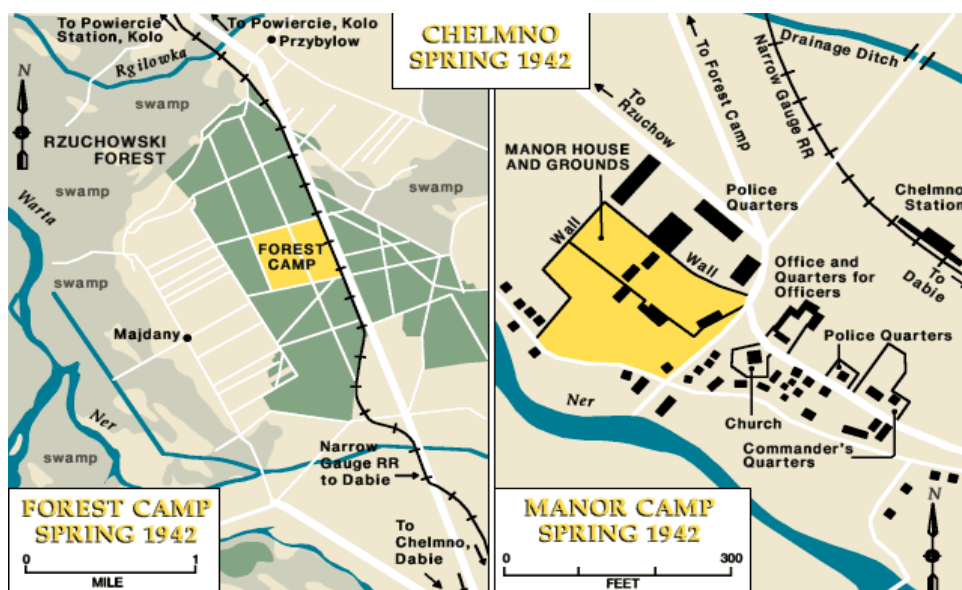
Les environs de Chelmno, printemps 1942. Encyclopédie multimédia de la Shoah



- Peu de travaux sont nécessaires : sur le premier site, le Schlosslager (camp du manoir qui sert à la fois de centre de réception et d'extermination, et de résidence pour le personnel du camp), une palissade de bois, faite de planches de 2,5 mètres de haut hermétiquement jointes et ne comprenant

qu'une étroite ouverture face à la rivière la Ner, soustrait aux regards le château et le parc.

Deux baraquements de bois sont construits le long de la grange. Sur le second site, le Waldlager (camp de la forêt situé à 4 km du château), une haute clôture et des miradors protègent les fosses communes qui sont creusées dans la modeste mais dense forêt de pins de Rzuchowski.



Le camp de Chelmno, printemps 1942. Encyclopédie multimédia de la Shoah.

- Après l'expulsion de la plupart des habitants de Chelmno et l'interdiction totale d'accès pour toute la population au château et à la forêt, Chelmno offre rapidement le cadre discret indispensable à la perpétration d'un crime de masse sans précédent.

André Miszack, jardinier polonais habitant Chelmno témoigne en 1945 : « *En plus du château, le Sonderkommando SS Kulmhof*

[nom donné à la section chargée d'organiser le camp] occupe la sacristie, l'ancienne mairie, la remise et des maisons de cultivateurs du village de Chelmno. Les propriétaires des fermes réquisitionnées sont relégués dans d'autres villages ou bien répartis sur d'autres fermes. Nous ne savons pas, au début, à quoi le camp est destiné. Ce n'est que le 9 décembre 1941 que le premier convoi automobile venant de Kolo et transportant des juifs arrive, comportant 700 juifs.¹⁰ »

L'encadrement et la garnison

Sous le commandement du Hauptsturmführer SS Herbert Lange, - transféré spécialement de Posen où il a terminé son action dans le cadre du programme T4 (l'euthanasie des malades mentaux, des infirmes et des malades incurables)- un détachement spécial, constitué de 15 à 20 hommes appartenant au SIPO et d'une centaine d'hommes de la Schutzpolizei, fait fonctionner le camp. Les SS exercent les fonctions de responsabilités et supervisent les opérations de gazage tandis que les policiers, répartis en trois groupes, s'occupent respectivement du château, de la forêt et des transports.

À partir de mars 1942, la direction du camp passe au Hauptsturmführer Hans Bothman. Son aide de camp et chauffeur est Walter Burmeister et ses adjoints sont d'abord Lange, puis Otto Platte et en 1944 Walter Piller. Le Hauptscharführer Wilhelm Lenz dirige les travaux dans la forêt ; Max Heffelé ceux au manoir et notamment la fouille des vêtements ; les autos-chambres à gaz sont conduites par les Hauptscharführer Gustav Laps et Herman Gilow ; Wilhelm Guerlich et Albert Richter s'occupent du service des bijoux et objets précieux, de la caisse et de la comptabilité ; le Hauptscharführer Johann Runge a la charge des fours crématoires avec son second Erich Kretschmer.

La garnison est très bien nourrie et dispose d'alcool en abondance. La solde est de 150 Reichsmarks auxquels s'ajoute un supplément quotidien de 13 Reichsmarks et même une prime exceptionnelle de 500 Reichsmarks en mars 1943.¹¹ Moyennant quoi, chacun doit garder un silence absolu sur ce qui se passe à Chelmno, sous peine de mort.

Les chambres à gaz mobiles (Sonderwagen)

Avec l'action T4, Lange et son unité sont des spécialistes de l'utilisation des chambres à gaz mobiles, ou autos-chambres à gaz, qu'ils vont adapter et quelque peu moderniser. Cependant l'absence d'atelier de réparation au camp oblige à envoyer les véhicules en panne aux ateliers de réparation « Kraft und Reichsstrassenbauamt » de Kolo où ne travaillent que des mécaniciens polonais.

¹⁰ Sauf mention inverse, les passages en italique reprennent des témoignages recueillis en 1945 par le juge polonais Ladislas Bednarz chargé d'une instruction judiciaire après la libération de son pays par la « Commission principale de recherches des crimes allemands en Pologne ».

¹¹ NDLR : A comparer au salaire mensuel moyen d'un ouvrier allemand, en 1943, soit 200 Reichsmarks.

C'est notamment à leur témoignage que nous devons les descriptions suivantes : « *Trois camions sont transformés pour accueillir à l'arrière un compartiment totalement étanche, recouvert de fer-blanc, muni d'un système d'aération et fermé par des doubles portes hermétiquement calfeutrées. Dans le plancher du compartiment, un dispositif ressemblant à une passoire en fer blanc permet d'amener directement les gaz du système d'échappement du véhicule dans le compartiment hermétiquement clos. Ce dispositif est protégé par des lattes de bois qui recouvrent le sol du compartiment afin d'en faciliter le nettoyage après gazage. Le plus grand des camions fait de 2,5 à 3 mètres de large pour 6 mètres de long et peut contenir 150 personnes à la fois. Les deux plus petits font de 2,3 à 2,5 mètres de large pour 4,5 à 5 mètres de long et peuvent contenir de 80 à 100 personnes. La carrosserie des autos est faite de planches étroites façonnées comme des bondes de tonneaux donnant l'impression qu'elles sont recouvertes de fer blanc. Toutes sont peintes en gris foncé.* »



Les premières rafles

Quand Chelmno ouvre ses portes, les juifs du Warthegau sont pratiquement tous rassemblés dans le grand ghetto de Lodz et dans d'autres ghettos plus petits. La liquidation des ghettos étant jugée plus facile, les nazis commencent les rafles dans les bourgades où les ghettos n'existent pas, comme à Kolo, Dabie, Sompolno, Klodowa, Babiak, Kowale Panskie, Deby Szlacheckie, Grodziec, Izbica Kujawska, Nowiny Brdowskie. Les personnes rafliées sont directement transportées en camion à Chelmno.

Le déroulement de la rafle est immuable : « *Des contingents militaires entourent la ville, ainsi que des détachements de gendarmes et les organisations auxiliaires du parti nazi. La communauté juive a préalablement fourni une liste détaillée de ses ressortissants qui sont rassemblés à la maison du Comité juif de la Synagogue. Seuls 10 kilos de bagages par personne sont tolérés. On leurs dit qu'ils vont travailler dans un camp dans l'Est, où ils seront bien traités et nourris correctement, et chacun doit verser 4 Reichsmarks pour les frais du voyage. De bon matin, ils montent dans des voitures et un SS pointe les noms de ceux qui sont embarqués. On leur dit qu'on va les conduire à la gare de Barloga d'où, en chemin de fer, ils doivent partir dans les régions de l'Est, sur les lieux de travail.* »

Tout est mis en œuvre pour « *annihiler la vigilance* » de ces êtres destinés à l'extermination : « *Les malades sont transportés à part et les chauffeurs ont ordre d'aller lentement afin de ne pas les incommoder. A Kolo, les nazis acceptent la requête écrite présentée par M. Goldberg, propriétaire d'une scierie, qui demande aux autorités allemandes qu'elles lui confient la direction du camp après l'arrivée du convoi sur les lieux de travail.* » Certains juifs se portent même volontaires pour aller à Chelmno avant de partir vers l'Est.

La mise à mort

Ignorant que la mort les attend, ces hommes et ces femmes n'opposent aucune résistance à l'arrivée au camp où un garde leur déclare qu'ils doivent prendre une douche et changer de vêtements avant la poursuite du voyage. Conduits à l'étage du manoir pour s'y dévêtir, ils passent ensuite par le corridor de l'entrée, où des panneaux indiquent la direction pour se rendre aux douches où chez le médecin. Ils sont finalement dirigés vers une porte dont l'accès donne directement dans le compartiment du camion stationné dans la cour intérieure du manoir. On leur dit que ce camion va les conduire aux douches. Lorsqu'ils hésitent, ou dès que le compartiment commence à se remplir, on les force à monter dedans à coups de crosse, de matraque et de bottes. Quand tous sont montés, les portes sont hermétiquement fermées puis le moteur est démarré.

Mordechai Podchlebnik¹², boucher juif polonais arrêté début janvier 1942, avec 39 de ses compatriotes, témoigne : « *[...] Nous sommes comptés et enfermés dans la cave. [...] Tout le dimanche se passe sans événements et nous restons sans rien faire [...] Le lundi matin, trente juifs sont envoyés pour faire des travaux en forêt, tandis que les dix restants, parmi lesquels je me trouve, sont laissés dans la cave. [...] La petite fenêtre de la cave est aveuglée au moyen de planches. Vers 8 heures du matin, une auto s'arrête devant le château.*

¹² *Evadé du Waldlager peu de jours après, il témoignera le 09 juin 1945 de ce qu'il a vu à Chelmno auprès du juge Ladislav Bednarz.*

J'entends la voix d'un allemand qui, s'adressant aux arrivants, dit : « Vous irez dans la région de l'Est, où il y a de grands terrains, pour y travailler, mais il faut seulement revêtir des vêtements propres, qui vous seront donnés, et aussi prendre un bain. » Des applaudissements saluent ces paroles. Un peu plus tard, nous entendons le bruit fait par des pieds nus sur le sol du couloir de la cave, près de celle où nous sommes enfermés. Nous entendons les appels des allemands : « Plus vite ! Plus vite ! ». Je comprends alors qu'on les conduit vers la cour intérieure. Au bout d'un moment, j'entends le bruit de la fermeture de la portière de l'auto. On commence à pousser des cris et l'on frappe dans la paroi de l'auto. Puis j'entends mettre l'auto en marche et six à sept minutes plus tard, lorsque les cris cessent, l'auto sort de la cour.

C'est alors qu'on nous appelle, nous autres les dix juifs travailleurs, en haut, dans une grande chambre où, par terre, en désordre, sont jetés des vêtements d'hommes et de femmes, des manteaux, des chaussures ; on nous ordonne de mettre rapidement les vêtements et les chaussures dans une autre pièce où se trouvent déjà beaucoup de vêtements et de chaussures. [...] Après que nous ayons terminé ce travail, on nous chasse vite vers la cave. Une autre auto se présente et le tout se répète comme auparavant. Cela dure toute la journée. Pendant toute la journée, cette scène se répète.

[...] Le jour suivant, je demande à aller travailler dans la forêt. [...] Les trente travailleurs, dont est formé notre groupe, sont chargés sur un camion et sur un autobus et conduits dans la forêt située près de Chelmno. Trente SS forment notre escorte. Une fosse est creusée dans la forêt, et c'est là que sont ensevelis en commun les juifs que l'on vient de tuer. On nous donne l'ordre de continuer à creuser la fosse et, dans ce but, on nous distribue des pelles et des pics.

Vers 8 heures du matin arrive la première auto de Chelmno. Lorsque la porte est ouverte, une fumée noire à nuance blanchâtre s'en échappe avec force. Il nous est défendu, pendant ce temps, de nous approcher de l'auto et même de regarder dans la direction des portes que l'on vient d'ouvrir. [...] Trois ou quatre minutes après, trois juifs pénètrent dans l'auto. Ce sont eux qui déchargent les cadavres en les mettant par terre. Les cadavres dans l'auto gisent sans ordre, les corps reposant les uns sur les autres, et ils occupent une distance atteignant à peu près la moitié de la hauteur du véhicule. Certains sont morts en serrant dans leurs bras ceux qui leur étaient chers. L'aspect des corps est normal. Ils sont encore chauds. Certains donnent encore des signes de vie et les SS les achèvent en tirant des coups de revolver à l'arrière de la tête. Deux juifs passent à deux ukrainiens les cadavres qui sont revêtus d'une chemise. Des serviettes de toilette et des morceaux de savon sont éparpillés dans l'auto [...].

Les cadavres sont fouillés [par les ukrainiens] dans tous les recoins et l'on cherche de l'or et des bijoux même dans les organes sexuels et dans le rectum. [...] Les SS ne participent pas à la fouille des cadavres, mais ils observent très attentivement [...].

Après la fouille, les cadavres sont placés dans les fosses et le long de celles-ci, par couches superposées, la tête des uns touchant les pieds des autres, la tête tournée vers le sol ; les cadavres conservent le linge de corps. La fosse est de 6 mètres de profondeur, de 6 à 7 mètres de largeur. La première couche du bas contient 4 à 5 personnes, tandis que celle du haut en contient 30. Les cadavres sont recouverts d'une couche de sable d'un mètre. [...] la fosse peut avoir près de 20 mètres de long. 1 000 personnes sont inhumées par jour. »

La technique de remplissage des fosses est ici mise au point par Paul Blobel qui l'adaptera à tous les autres camps d'extermination, y compris à ceux de l'Aktion Reinhard. Le 19 janvier 1942, Mordechai Podchlebnik et Yaacov Grojanowski¹³, juif polonais d'Izbica, parviennent à s'échapper du Waldlager. Dès lors, les juifs travaillant là sont enchaînés pour éviter toute autre évasion. Après quelques semaines, ils sont tués à leur tour et remplacés par de nouveaux arrivants.

Les récupérations

Les vêtements des victimes sont récupérés et triés avant d'être transférés vers le Reich où, le 9 janvier 1943, le responsable nazi de l'Association des secours pour l'hiver écrit à l'administration du ghetto de Lodz pour se plaindre de ce que *de nombreux vêtements sont tachés de sang et portent encore les insignes juifs cousus les rendant impropres à la distribution au public allemand*. Dès lors, les SS acheminent les vêtements des juifs tués à Chelmno vers le ghetto de Lodz où ils sont nettoyer et trier avant d'être expédiés en Allemagne. Près de 370 wagons remplis de vêtements font ainsi le trajet.

¹³ Également connu sous le nom de Szlamek Bajler, il rejoint le ghetto de Varsovie où il informe les responsables juifs, et notamment Emanuel Ringelblum, de ce qu'il a vu à Chelmno. Par l'intermédiaire de la résistance polonaise, son témoignage est transmis à Londres en juin 1942.



Photographie d'après-guerre d'un immeuble de Dabie où les biens des Juifs assassinés dans le camp voisin de Chelmno étaient entreposés. Dabie, Pologne, juin 1945. Main Commission for Prosecution of the Crimes Against the Polish Nation.

L'or, les objets précieux et les valeurs sont également récupérés. C'est ainsi qu'en septembre 1944, 775 montres bracelet et 550 montres à gousset sont envoyées au gouverneur du ghetto de Lodz. Certains effets sont également vendus aux colons allemands venus s'installer dans le Warthegau.

Le massacre continue

Après avoir exterminé les juifs des communes voisines de Chelmno ainsi que près de 5 000 tziganes déportés d'Autriche et enfermés dans un quartier spécial du ghetto de Lodz, les nazis commencent la première phase de liquidation du ghetto le 16 janvier 1942. Les juifs sont raflés et, par groupe de 1 000 personnes en moyenne, envoyés en convois ferroviaires de 20 à 22 wagons, à la gare de Kolo où ils passent la nuit dans la Synagogue. Le lendemain matin, ils sont transférés par camions jusqu'à Chelmno. Mais en mars 1942, les autorités allemandes se plaignent de voir des juifs incarcérés au cœur de la ville de Kolo. Dès lors,

les juifs arrivant de Lodz changent de train à Kolo pour emprunter la voie ferrée étroite qui relie Kolo à Chelmno. Ils descendent à la gare de Powiercie (le pont ferroviaire n'étant pas praticable) et marchent sur 1,5 kilomètres jusqu'à un moulin où ils sont enfermés pour la nuit.



Les Juifs du ghetto de Lodz sont contraints de passer par une voie ferrée étroite à Kolo lors de leur déportation vers le camp d'extermination de Chelmno. Kolo, Pologne, probablement en 1942. United States Holocaust Memorial Museum.

Le 4 mai 1942, on commence à envoyer à Chelmno les juifs originaires d'Allemagne, d'Autriche, de l'Ouest de la Tchécoslovaquie, de France, de Belgique, de Hollande et du Luxembourg que les autorités allemandes avaient fait déporter au ghetto de Lodz en octobre 1941.

Juifs portant leurs biens lors de la déportation vers le camp d'extermination de Chelmno. La plupart des personnes figurant ici avaient déjà été déportées auparavant d'Europe centrale vers Lodz. Lodz, Pologne, entre janvier et avril 1942. Beit Lohamei Haghettaot



Bientôt, le Waldlager compte 5 fosses, de 30 mètres de long sur 10 mètres de large, remplies de cadavres. L'odeur devient épouvantable et les corps en putréfaction sont si nombreux qu'une épidémie de typhus éclate au cours de l'été 1942. La décision est donc prise de brûler les cadavres des fosses communes sur des bûchers en attendant la construction dans la clairière de deux fours crématoires à haute cheminée.

Rosalie Pehan, épouse d'un Feldgendarm témoigne : « Berlin a envoyé l'ordre d'anéantir les cadavres et d'effacer toute trace. A l'avenir, les cadavres doivent être incinérés. A la suite de cet ordre, on doit rouvrir les tombes et brûler les corps, soit dans des fours crématoires, spécialement construits, soit dans des bûchers monstres amoncelés dans le bois. [...] Deux fours crématoires sont construits. Je n'ai pas été admise à les voir. Je sais seulement que ces fours ont de hautes cheminées et ont été agencés de façon à avoir un très fort tirage. On dispose dans ces fours les cadavres par couches et entre deux couches on place du bois léger. Lorsque les corps sont brûlés dans les bûchers, on arrose d'essence l'amas de corps et de bois. On force un juif à y monter et à y mettre le feu. Le feu est si fort que le juif n'a plus le temps de sortir et est brûlé vif. »

Les ossements qui résistent au brasier sont ensuite concassés puis versés avec les cendres dans des fosses profondes de 4 mètres et larges de 8 à 10 mètres. Après avoir recouvert les fosses de terre, on y plante des pins, des sapins et des bouleaux. Le 1^{er} septembre 1942, dans le cadre de l'opération « Couvre-feu » (Gehsperre Aktion), les Allemands raflent tous les malades du ghetto de Lodz, puis du 5 au 12 septembre, les personnes âgées et les enfants de moins de 10 ans.



Déportation d'enfants juifs d'un orphelinat au cours de l'action "Gehsperre" (action couvre feu). Ghetto de Lodz, Pologne du 5 au 12 septembre 1942. United States Holocaust Memorial Museum.

Fin mars 1943, les seuls juifs survivants dans le Wathergau sont ceux qui sont astreints au travail forcé dans les industries de guerre allemandes du ghetto de Lodz. Le 7 avril 1943, le château et les fours crématoires du Waldlager sont détruits, les palissades enlevées et les fosses communes semées de gazon. Le 11 avril, les

gardiens du camp sont affectés en Yougoslavie à la lutte contre les partisans et la police locale assure seule la garde des lieux.

La dernière période d'activité

Au printemps 1944, les nazis décident de liquider définitivement le ghetto de Lodz et d'exterminer les 75 000 juifs qui y vivent encore. Pour ce faire, le Sonderkommando Bothman est rappelé et, dans le Waldlager, deux baraquements d'accueil ainsi que de nouveaux fours crématoires sont construits mais cette fois-ci « de façon à ne pas dépasser le niveau du sol. Ils ont, vers le haut, une forme rectiligne de 10 mètres sur 6 mètres. Le four se rétrécit vers le bas en forme d'entonnoir et se termine par des grilles confectionnées avec des rails de chemin de fer. Le foyer a les dimensions de 1,5 mètre sur 2 mètres. Le four a 4 mètres de profondeur ; ses parois sont faites de briques d'argile recouvertes d'une couche de ciment. Sous le foyer se trouve un cendrier, et une étroite excavation y est aménagée et débouche au-dehors. C'est par cette excavation que l'on enlève les cendres, au moyen d'un tisonnier spécialement construit à cet effet. Ce travail est si difficile que les ouvriers qui y sont désignés meurent quelques jours après [...].

Lorsque les fours ne fonctionnent pas, on les masque dans la crainte de raids d'avions ennemis, de façon qu'ils soient invisibles d'en haut. [...] Les cadavres, dans les fours, sont rangés par couches alternées de bois de chauffage et de cadavres. On les place de façon qu'ils ne se touchent pas et n'empêchent pas l'air d'arriver aux couches inférieures. La couche supérieure contient douze cadavres humains. Le four est allumé par en bas, par le cendrier. On n'arrose les cadavres ni avec de l'essence, ni avec d'autres produits. Ils se consomment rapidement, en vingt minutes environ. Au fur et à mesure que les cadavres se consomment, les couches supérieures de cadavres et de bois s'affaissent, ce qui permet de faire d'autres chargements. Le four peut contenir à la fois 100 cadavres, ce qui permet l'incinération immédiate, en une seule journée, d'un convoi anéanti par l'auto-chambre à gaz. »

Lorsque le Waldlager reprend du service le 23 juin, les juifs sont directement convoyés en train du ghetto de Lodz à la gare de Chelmno via Kolo et la petite voie de chemin de fer de Powiercie où le pont a été reconstruit. Arrivés à Chelmno, les juifs passent la nuit dans l'église de Chelmno puis au matin suivant sont conduits en camion jusqu'au Waldlager. Là, sous prétexte à nouveau de leur faire prendre une douche, on les fait se déshabiller dans un des baraquements puis, par l'intermédiaire d'une rampe de bois de 20 à 25 mètres de long, on les fait monter dans les compartiments des autos-chambres à gaz. Les corps sont incinérés puis les cendres et les ossements broyés sont recueillis dans des sacs qui sont jetés la nuit dans la rivière Warta.



Déportation des Juifs du ghetto de Lodz. Pologne, août 1944. Beit Lohamei Haghettaot.

À partir du 14 juillet 1944, les derniers habitants du ghetto de Lodz sont déportés vers Auschwitz-Birkenau et en septembre, les fours crématoires du Waldlager sont démantelés.

Le 17 janvier 1945, à l'approche de l'Armée Rouge, les SS passent à l'exécution des 48 hommes du Sonderkommando Aktion 1005 chargé de détruire toute trace de l'extermination massive. Le jardinier André Miszack est de nouveau témoin de ce qui se passe alors : « On commence la liquidation des

derniers juifs. On les fait sortir par groupes de cinq. On leur ordonne de se coucher par terre et on leur tire des coups de revolver dans la nuque. Cette fois-ci, les juifs se révoltent. L'un d'eux, Max Zurawski, armé d'un couteau, réussit à traverser le cercle des gendarmes et s'enfuit. Les gendarmes n'ont pu le découvrir. Les tailleurs juifs fracturent la porte conduisant au bois. Deux Allemands y pénètrent. Parmi eux se trouve Lenz. Les juifs les tuent. Des mitrailleuses sont alors dirigées sur l'intérieur du magasin à vivres. On commence à tirer et on met le feu au bâtiment. Il n'y a pas d'autres survivants. »

Site où les SS abattirent et brûlèrent les 45 derniers détenus sur les 48 restant à Chelmno. Les trois autres détenus avaient pris la fuite. Chelmno, Pologne, 1945. YIVO Institute for Jewish Research.



Les victimes

Les données statistiques du camp et les documents des chemins de fer, notamment les billets collectifs de transport, ayant été détruits, les différentes enquêtes menées pour connaître le nombre des victimes de Chelmno se basent essentiellement sur l'ensemble des témoignages recueillis dès 1945 auprès de la population locale, des rares (Au nombre de 4)

survivants, des gardes du camp jugés à partir de 1951 et de toute personne pouvant étayer les témoignages déjà recueillis ou pouvant apporter de nouvelles preuves. Tous ces témoignages s'accordent sur le fait que l'on exécutait en moyenne 1 000 personnes par jour à Chelmno. Les enquêteurs ont donc tenté d'évaluer au mieux le nombre de victimes en partant du principe que, durant la seconde période d'extermination, d'avril 1944 à janvier 1945, seuls 10 convois arrivèrent au camp, soit 10 000 victimes. Reste que la première période, du 9 décembre 1941 au 7 avril 1943, couvre 480 jours auxquels on peut soustraire les deux mois de l'été 1942 (61 jours durant lesquels les convois furent suspendus) et 70 jours d'arrêt de l'activité à cause de problèmes techniques prouvés. Soit au total 131 jours de non activité arrondis à 150. Reste donc 330 jours durant lesquels 1 000 personnes (hommes, femmes, enfants) étaient gazées, soit 330 000 victimes auxquelles s'ajoutent les 10 000 de la seconde période.

Par ailleurs, le procès du Sonderkommando Lange devant la cour d'assises de Bonn de 1963 à 1965 précise qu'au moins 145 000 personnes furent tuées à Chelmno de décembre 1941 à avril 1943 et 7 176 d'avril 1944 au 19 janvier 1945. Il précise également que ces 152 676 victimes avérées du massacre ne reflètent qu'une partie de la vérité puisque l'on sait par ailleurs que furent exécutés à Chelmno : au moins 300 000 juifs polonais du Warthegau ; 16 000 juifs non polonais déportés à Lodz ; 5 000 Tziganes autrichiens ; des convois d'enfants, âgés de 12 à 14 ans, venus de Tchécoslovaquie, d'U.R.S.S., de Pologne et les 82 enfants du village de Lidice en juin 1942 ; une centaine de religieuses et environ 1 000 Polonais et prisonniers soviétiques fusillés de nuit dans le Waldlager.

Le chiffre communément admis est donc de 340 000 victimes exterminées à Chelmno entre le 9 décembre 1941 et le 19 janvier 1945.

On sait également qu'un petit nombre indéterminé de juifs réussirent à fuir le camp mais en 1945 il ne reste que 4 survivants : Mordechai Podchlebnik et Yakov Grojanowski évadés en janvier 1942 du Waldlager, Mordechai Zurawski et Simon Srebnik (<http://autourdelaliberte.blogspot.com/2006/09/le-dernier-survivant-de-chelmno.html>) évadés lors de la révolte du kommando 1005 le 17 janvier 1945.

Les membres survivants du Sonderkommando Lange ont fait l'objet de plusieurs procès à Greiswald (1951), Güstrow (1952), Hanovre (1963-64), Bonn (1963-65) et Kiel (1965). Les peines prononcées allaient de la réclusion à vie pour Günter Fuchs à la relaxe pour Walter Heinrich, Anton Me. et Alexander S.

Pour ne pas oublier

En plus des témoignages des survivants, des messages, écrits par des membres du Sonderkommando pour tenter de témoigner par delà la mort qui les attendaient tous de ce qu'ils ont vu et vécu dans l'enfer du camp, ont été retrouvés. Ces messages peuvent être lus ici : <http://www.zchor.org/TWOMORE.HTM> et <http://www.zchor.org/EDUT.HTM>

Il y a 4 stèles sur le site de Chelmno : une première, à l'emplacement du Schosslager, une seconde à la gare de Kolo, une troisième à Powiercie et la dernière au Waldlager.

Nathalie Petitpas

Mai 1940 - Les civils Belges sur les routes

Par Prosper Vandenbroucke

Le 8 février 1940, le Roi Léopold III reçoit le Ministre de la Santé publique, Marcel-Henri Jaspar. L'entretien roule sur le problème des réfugiés. Il a fait l'objet d'échanges de vues entre autorités civiles et militaires. Des conclusions s'en sont dégagées, qu'il est temps de traduire en directives. Le 14 février, le Ministre l'explique à la Chambre. Son propos est sans équivoque: «Le devoir de chacun, si l'attaque brusquée devait se produire, est de rester sur place».



Civils durant l'exode (DR)

LE POIDS DES SOUVENIRS.

Le gouvernement s'est incliné devant des arguments techniques. Il penchait pour une évacuation méthodique et progressive des populations menacées. Les études ont montrées la vanité du projet. Soustraire à l'invasion les habitants les plus exposés demandait des délais. On tablait sur 450.000 personnes dans un premier temps. Les replier exigeait quatre jours. Or, dans le cas le plus probable d'une attaque brusquée, ces quatre jours risquaient de manquer. Ne restait, dès lors, qu'à donner instruction aux gens de rester chez eux. Les lâcher sur les routes au dernier moment, c'était les livrer aux bombardements et aux mitraillages de l'aviation ennemie et entraver les mouvements des colonnes militaires amies. Bref, c'était prendre, envers le pays, des responsabilités infiniment plus lourdes. N'auraient donc à quitter leur foyer que les évacués obligatoires, auxquels le commandement donnerait l'ordre de partir en raison des opérations.

La presse a fait écho à la consigne. La radio l'a diffusée. Mais plus par routine que par conviction. Liège connaît même une poussée d'émotion « principautaire ». Fait défaut une campagne orchestrée. Tant et si bien qu'au moment de l'attaque brusquée, le conseil du 14 février a sombré dans l'oubli. Le 10 mai se produit alors ce qui devait se produire. Prend naissance, grossit et très vite déferle une énorme migration.

Le gouvernement ne tente rien pour l'enrayer. Au contraire, sans le vouloir, il l'étend. Il ordonne l'évacuation de la réserve de recrutement. Commence ainsi l'équipée des «16 à 35 ans». Elle fait boule de neige. L'avance des Allemands accélère la contagion. De fil en aiguille, c'est près de la moitié de la population qui se lance sur les chemins de l'exode, les uns en voiture, d'autres en charrette, à vélo, voire tout bonnement à pied, et parfois, dans les campagnes, avec le bétail. Sur les grands axes, l'encombrement est indescriptible. Les voies secondaires sont à peine moins envahies. Les autorités militaires s'en inquiètent.

Non pas que le désordre dans les arrières soit la cause des revers. Ils se sont produits sur le front. Au canal Albert pour les Belges. Sur la Meuse, du côté de Dinant et surtout à Sedan, pour les Français. Mais à la cohue des civils succède le reflux des armées.



Les deux courants en arrivent à se rejoindre puis à se mêler. L'aviation allemande tape dans le tas. La retraite devient un casse-tête. Les mouvements de rocade se heurtent aux bouchons de circulation. Le général français Gaston Billotte, qui désespère de diriger encore la bataille, s'en plaint auprès du Roi. Celui-ci fait part du reproche au Premier Ministre, le 16 mai. Hubert Pierlot rétorque qu'il ne veut pas prendre la responsabilité d'arrêter le flot. Ce serait livrer la population aux atrocités allemandes.

Partir juste un peu plus loin, peu importe. Partir est question de survie. (DR)

L'ombre d'août 1914 plane sur mai 1940. Le souvenir des massacres est vivace. S'y ajoute la hantise de la guerre aérienne. Le cinéma a fait voir Barcelone, Varsovie, Helsinki sous les bombes. Une littérature d'épouvante a fleuri. L'effet qu'elle attribue aux explosifs, aux gaz toxiques et aux bactéries inspire une vision de fin du monde. Les rumeurs que les réfugiés colportent font encore monter l'angoisse. Le 14 mai, un bon témoin note: « L'exode est général. Bruxelles a un visage hideux de peur ». La peur joue un rôle. C'est certain. Elle explique la vague d'abandons de poste. Mais l'espoir aussi intervient. Une manière d'optimisme pousse à partir. Les gens espèrent que le front se stabilisera. Ils veulent être du côté ami, à l'abri de l'occupation, de ses contraintes et de ses pièges. Des entreprises ont prévu de contribuer à l'effort commun. Elles organisent le repli de leur personnel. Des hommes partent enfin, décidés à se joindre à la lutte.

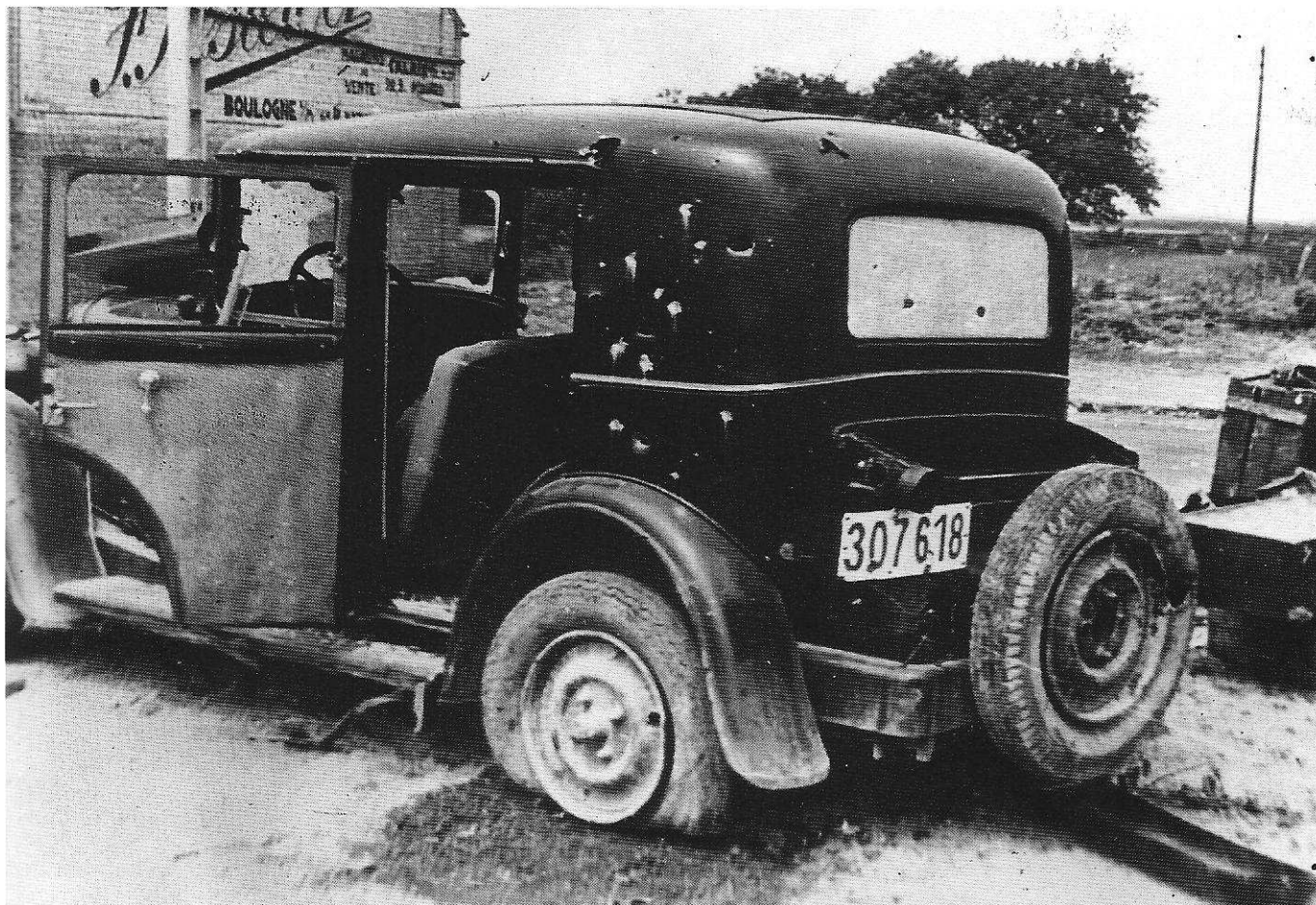
VERS LA FRANCE.

Pour beaucoup, le havre est la France. Encore faut-il y entrer. Ce n'est pas tout de suite chose aisée. Les trains passent sans gros problèmes. Les difficultés surgissent dans un second temps: lignes coupées, communications rompues. Par la route, les contrôles à la frontière restent d'abord sévères. Des négociations entre Bruxelles et Paris en atténuent la rigueur. C'est alors la ruée. Elle prend de l'élan le 13 et grossit de jour en jour. Mais, à partir du 15, les Allemands exploitent leur percée sur la Meuse et foncent vers la Manche. L'accès vers la France commence alors à se rétrécir. Des premiers fugitifs en sont réduits à rebrousser chemin. Les besoins de la bataille provoquent d'autres fermetures de la frontière. Des troupes françaises, ramenées de Hollande, sont lancées au devant de l'avance allemande. Elles ont évidemment la priorité. Au soir du 20, une pointe blindée allemande atteint néanmoins Abbeville. Une autre est à Montreuil-sur-Canche au milieu de la nuit. La « Poche des Flandres » est coupée dès lors du cœur de la France. Le Ministre des Communications, Antoine Delfosse, est au nombre des civils pris dans la nasse. Il tentait de débloquer des trains à destination du sud de la Somme.

De Picardie et d'Artois, des forces allemandes remontent vers le nord. D'autres, qui traversent la Belgique, poussent vers l'ouest. Entre les deux, l'espace où les réfugiés trouvent encore abri se réduit inexorablement. Le 28 mai, au bord de l'effondrement, l'armée belge cesse le combat. Le Roi Léopold III s'y est résigné, notamment pour épargner les centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants refoulés vers la mer. Le 4 juin, Dunkerque tombe à son tour. C'en est fini de la « Poche des Flandres ». Les civils n'ont plus qu'à rentrer chez eux. Leur espoir d'échapper à l'occupation est brisé. Avant eux, beaucoup d'autres ont déjà dû prendre le chemin du retour. L'exode de certains a été des plus brefs. Partis trop tard, ils ont été très vite dépassés. L'ensemble, pris ainsi, à un moment ou à un autre, en Belgique et dans le nord de la France, n'a jamais été dénombré. Le total de ceux qui ont vécu cette part de l'exode, ne fût-ce qu'un jour, doit être considérable. Le chiffre de deux millions n'est probablement pas excessif. On songe à la phrase du fabuliste: « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ».

Pour ceux qui ont réussi à passer au sud de la Somme, on est mieux fixé. L'évaluation oscille entre un million cinq cent mille et deux millions. Ils sont passés avant l'arrivée des Allemands à la côte. Ils l'ont fait parfois de justesse. C'est le cas de la plupart des ministres. Ils s'arrêtent à Sainte-Adresse, aux portes du Havre. Ils croyaient y rester. Il leur faut très vite replier bagage. A partir du 23, ils se regroupent à Poitiers. La ville prend figure de capitale provisoire de la Belgique. Une capitale toute relative. Quand les quatre ministres restés à Bruges auprès du Roi rejoignent leurs collègues le 26, on pourrait croire le gouvernement à nouveau réuni. En réalité, sans compter Delfosse coincé en Belgique, il est rarement au complet. Un noyau a bien pris ses quartiers à Poitiers. Mais le Ministre des Colonies est à Bordeaux. Celui de la Santé publique à Cahors. Leur collègue des Finances, plus souvent à Paris ou à Londres

La capitale de la France retient fréquemment le Premier Ministre et le Ministre des Affaires étrangères. Celui des Affaires économiques y vient aussi pour négocier. Géographiquement, c'est donc un gouvernement éclaté. En outre les séquelles politiques de la capitulation viennent en tête de ses soucis



Pour cette voiture belge mitraillée par la Luftwaffe, la route s'arrête dans le nord de la France (DR)

LES BOCHES DU NORD.

Des initiatives sont prises en faveur des réfugiés dès le début de l'invasion. Le Ministre de la Santé publique fait ce qu'il peut. Encore à Bruxelles, il installe une antenne à Paris. L'avocat Alex Salkin la dirige. L'Ambassade de Belgique se dépense également. Des volontaires renforcent ses maigres moyens. A partir du 13 mai, les trains déversent un flot croissant de réfugiés. Le déferlement atteint un sommet le 17. Ensuite, c'est la décrue. Les lignes directes sont coupées. L'organisation de l'accueil et de l'assistance repose sur les autorités françaises locales. Elles seules en ont la possibilité. Les ressources belges sur place ne sauraient suffire aux besoins. Elles sont parfois dérisoires. Bordeaux en fournit un exemple. A Ostende, où il a cru rester, le gouvernement apprend qu'il y a des problèmes dans la cité des Girondins. Il dépêche un diplomate en disponibilité, Raymond Herremans.

Pour toute richesse, il n'a d'abord que son propre argent. Un homme d'affaires, replié de Bruxelles, le tire heureusement d'embaras. Le dépannage officiel ne vient que dans un second temps. Dans l'intervalle, les ministres font eux aussi l'expérience de l'exode. Des jours se passent avant qu'un petit état-major de la Santé Publique ne se fixe et commence à fonctionner dans le chef-lieu du Lot. Les bonnes volontés réalisent à l'occasion de petites merveilles. Mais ce n'est qu'une goutte d'eau dans l'immensité du nécessaire. La débrouillardise individuelle pare au plus pressé. L'hospitalité française assure le reste, tout le reste.

La situation des autorités belges est ingrate. Elles sont débordées. En chemin, il leur est difficile d'intervenir. Au terme de leurs pérégrinations, elles se trouvent en terre étrangère. Elles n'y ont pas les mains libres. Leur pouvoir doit s'intercaler dans la souveraineté du pays d'accueil. Cela se négocie. Il faut du temps. Or les problèmes sont immédiats et de chaque jour. Par-dessus le marché, la gravité des événements militaires secoue le gouvernement français. La valse des ministres ne facilite pas les contacts pris par les responsables belges. Les difficultés ne font, d'ailleurs, que croître. La marée de quelque deux millions de Belges se gonfle de 50.000 Hollandais, de 70.000 Luxembourgeois et, bientôt, de trois millions de Français. Les mauvaises nouvelles du front aidant, la psychose de la « cinquième colonne » se répand.

Le Ministre français de l'Intérieur, Georges Mandel, fait sentir sa poigne. Il est décidé à étouffer dans l'œuf la moindre tentative d'action subversive. L'Auditeur Général belge, Walter Ganshof van der Meersch, a fort à faire pour le détourner d'arrestations massives parmi les réfugiés. Les Flamands sont les plus visés. Leur langue est prise pour de l'allemand. Voir en eux des agents de l'ennemi est une tentation à laquelle les autorités françaises résistent mal. La chasse aux sorcières est néanmoins enrayée.

L'afflux de populations en quête d'un point de chute pose des problèmes de sécurité. La réaction est d'imposer des zones de résidence obligatoires. Un tour de vis supplémentaire est donné le 24 mai. Les six départements d'abord impartis aux Belges sont réduits à trois: Haute-Garonne, Ardèche, Hérault. Mais il y a parfois loin de la théorie à la pratique. Le poids du nombre est plus fort que toutes les volontés de contrôle. Le flot tend toujours à se déverser au petit bonheur la chance. En outre, il advient aux directives d'être contradictoires. Un ordre cloue les gens où ils sont. Les voitures doivent être parkées sous surveillance. Plus question de bouger, fût-ce pour gagner un des départements désignés. Les mesures ont des relents policiers. Elles sont antérieures à la capitulation. Elles dénotent l'inquiétude qui monte en haut lieu. Il ne reste qu'en fin de compte, que des réfugiés belges, il y en a un peu partout. Leur écoulement s'est arrêté, par la force des choses, quand ils ont trouvé à se caser.



La capitulation n'améliore évidemment pas le climat. Le discours du Président du Conseil français, Paul Reynaud, au matin du 28 mai, provoque une poussée de fièvre. Pour les Belges, c'est le temps des insultes et des avanies. La flambée est toutefois brève. Elle n'est pas non plus générale. La décision du cabinet Pierlot de continuer la lutte circonscrit la fureur française. Le bouc émissaire est le Roi Léopold III. Et puis, le cours des événements se poursuit. D'autres préoccupations surgissent.

L'ATTENTE.

Petit à petit, la vie des réfugiés s'organise. Leur statut aussi prend forme. Dans l'ensemble, les autorités françaises déploient un effort considérable et se montrent accueillantes. L'observation vaut également pour la population. Sans doute, la règle souffre-t-elle des exceptions. Il y a parfois des abus. Mais, connus, ils sont réprimés. Les réfugiés ne sont pas tous non plus à l'abri de reproches. Il en est qui développent une mentalité d'assistés. Les difficultés procèdent encore d'autres causes. La France profonde n'est pas faite que de régions opulentes. Des Belges en font la découverte en même temps que des puces et d'une hygiène rudimentaire.

L'expérience la plus pénible est celle des requis de la réserve de recrutement, encadrés vaille que vaille et parkés dans des camps sordides, où règnent l'insalubrité, le dénuement, la faim et le cafard. A l'inverse, des privilégiés de la fortune ou du sort vivent de grandes vacances.

Le dépaysement n'empêche pas des projets de naître. Il faut vivre et, pour vivre, il faut produire. Des activités industrielles et commerciales s'ébauchent. On se croit en 1914. Il s'agit de mettre sur pied une économie belge. Le gouvernement ne raisonne pas autrement. Lui aussi dresse des plans d'avenir. Mais vient l'effondrement de la France. Le 17 juin, le maréchal Pétain s'adresse aux allemands. Il demande d'ouvrir des négociations. Les ministres tombent de haut. C'est un coup de hache dans leurs espoirs. Réunis à Bordeaux, le 18 juin, la plupart d'entre eux décident d'aligner leur position sur celle du gouvernement français. Marcel-Henri Jaspard, qui n'est pas d'accord, les quitte à la sauvette entre deux séances. Il gagne Londres, et, le 23, lance à la B.B.C. un appel à la poursuite de la lutte. Ses collègues le désavouent et la Santé Publique est confiée au Ministre de l'Intérieur, Arthur Vanderpoorten.

Le 25 juin, les armes se taisent. L'armistice franco-allemand entre en vigueur. Le gouvernement n'a, dès lors, plus qu'une idée: organiser le retour en Belgique. Du jour au lendemain, telle est aussi l'aspiration des réfugiés. Le premier mouvement est de rappliquer dare-dare, fût-ce en pagaille. Le gouvernement donne l'exemple, si l'on ose dire. Il procède à la liquidation totale des administrations repliées en France. Des colonnes de fonctionnaires prennent la route dès le 30 juin. Le passage de la ligne de démarcation ne se fait toutefois que le 10 juillet. La hâte est mauvaise conseillère. Les communications sont loin d'être rétablies. Le nombre des ponts détruits est considérable. Les Allemands ont la maîtrise du terrain. Pour passer, leur aval est nécessaire. Ils refusent un reflux en cohue. Les autorités françaises aussi s'évertuent à maintenir l'ordre. La presse multiplie les appels à la patience. Celle-ci n'est pas le trait dominant des réfugiés. Le mécontentement gronde. Les ministres belges sont accusés de retarder le rapatriement. Impopulaires, ils le deviennent en France presque autant qu'en Belgique. Pourtant, ils ont alors pour les réfugiés plus d'attentions, sans doute, que jamais auparavant.

RETOUR.

Le 7 juillet, Raymond Herremans, qui siège à Bordeaux, est nommé Haut-Commissaire aux Réfugiés dans la partie occupée de la France. Le même jour, le feu vert est donné aux réfugiés qui disposent d'un moyen de locomotion. Les routes sont rouvertes. Le rétablissement des transports par voie ferrée est plus lent. Le premier train quitte Bordeaux le 30 juillet; le dernier, le 22 août. Pour la zone non occupée - domaine du régime de Vichy - Georges Hannecart dirige et organise les retours. Choisi par les ministres, il a également la confiance des autorités restées dans le pays. Le rôle du gouvernement va diminuant. La direction des affaires lui échappe. Les regards se tournent vers Bruxelles. Des missions arrivent de Belgique pour nouer les contacts. Le rapatriement s'opère graduellement, du plus proche au plus distant. A Paris, Félix Karcher officie à la tête d'une petite équipe dévouée. L'Île de France et ses alentours se vident en premier. Suit l'Ouest, des Charentes aux Pyrénées. La zone non occupée vient après. Le premier train part de Toulouse le 12 août; de Marseille, le 26. Pendant ce seul mois, la Croix-Rouge organise 206 convois. A ce qui rentre par le rail, il faut ajouter tout ce qui s'écoule par la route: voitures, charrettes, vélos. A partir du 15 septembre, il n'y a plus de trains de réfugiés. Ne restent que des gens occupés à diverses fonctions ou ne désirant pas rentrer. L'exode proprement dit est terminé.

Le retour au bercail est très différent de la fuite à l'aller. Certes, il y a encore des problèmes, voire des incidents ou des accidents. Mais leur gravité ne supporte pas la comparaison avec ce qui s'est passé au mois de mai. Les opérations militaires ont cessé. Il n'y a plus ni bombardements ni mitraillades. La peur, qui prend aux tripes, a disparu. Demeure une sourde interrogation: que va-t-on retrouver ? A cette réserve près, la destination est en terre connue. On rentre chez soi. Le passage en pays occupé se fait en douceur. L'armée allemande triomphante veille à offrir le spectacle de l'ordre, de l'efficacité et de la correction. La propagande également affiche l'assurance du gagnant.

La dimension latente de l'immense migration est toutefois ailleurs. Elle est dans ses conséquences psychologiques, voire politiques. Le trait qui émerge du tumulte des jours est l'impuissance du pouvoir ancien, suivie de son effacement. Que le grief soit justifié est autre chose. Les gens sont sensibles à ce qu'ils vivent. Or, ce qui s'est donné à voir a rarement été édifiant. Trop de détenteurs de fonctions publiques ont mis la clef sous le paillason.

Leur devoir était pourtant de rester sur place. Dans un livre percutant, le père R.L. Bruckberger a des phrases impitoyables: « Nos chefs ... fuyaient pour fuir, la frousse aux tripes, et ce qu'ils désertaient en premier, c'était leurs responsabilités ». Le dominicain de choc réagit en Français à ce qu'il a vu en France. Il parle avec indignation de « cette immense abdication de 1940 ». Le tableau s'applique aussi à la Belgique. Les premiers à l'avoir constaté sont les Belges qui n'ont pas quitté leur foyer. Ils ont vu avec consternation, puis avec révolte le vide se faire autour d'eux, les autorités disparaître, les services cesser de fonctionner. Le scandale est tellement grand, tellement évident qu'il entre pour beaucoup, les mois suivants, dans la désaffection à l'égard de tout ce qui rappelle l'ordre écroulé.

Pour revenir à plus d'indulgence, pour en arriver même à l'oubli des défaillances, il faudra la dureté de quatre années d'occupation et la redécouverte, parce qu'on en est privé, des avantages du régime d'antan. La démocratie ne paraîtra peut-être jamais aussi belle que sous le règne déclinant de l'« Ordre Nouveau ».

Prosper Vandenbroucke

(Source : Jean Vanwelkenhuyzen "Le grand exode" in " Jours de Guerre " n°5 édité par le Crédit Communal de Belgique)
(Crédit photographique : Le Lynx, et GEGES – Photos Dubois)